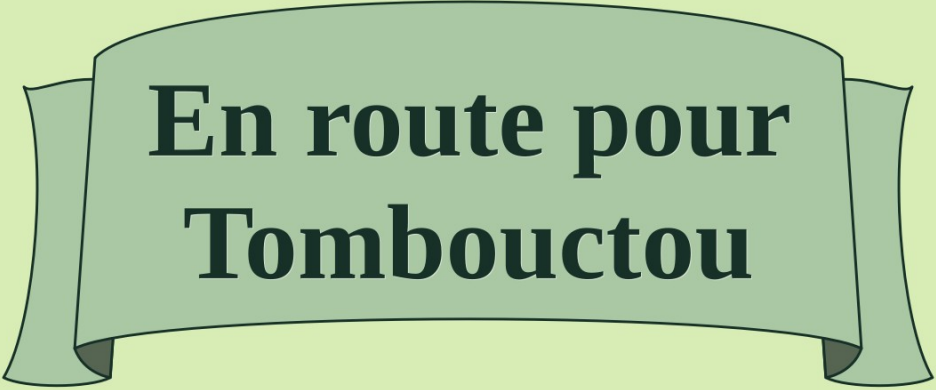




En route pour Tombouctou

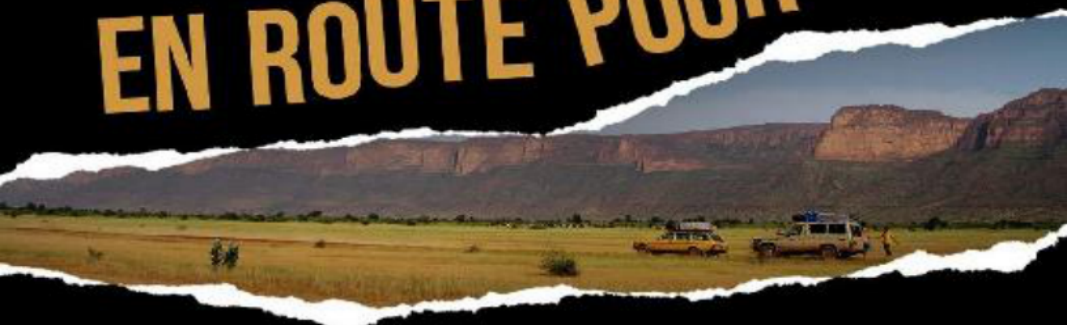
Moussa Konaté

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MOUSSA
KONATÉ

EN ROUTE POUR



TOMBOUCTOU

Les enquêtes du
Commissaire Habib
PUBLIE [NOIR]

En route pour Tombouctou

Les enquêtes du Commissaire Habib

Moussa Konaté

Collection *Publie.noir* chez Publie.net

ISBN : 978-2-8145-0708-1

© Moussa Konaté & Publie.net

Publication : avril 2013

Image de couverture : CC [300td.org](https://creativecommons.org/licenses/by/3.0/)

CHAPITRE I

Tombouctou, novembre 2010. Non loin du zénith, en route pour le couchant, le soleil ahanait, mais ses rayons gardaient encore de leur vigueur juvénile.

À l'orée du désert, au campement de la famille d'Aghaly Ag Hussein, c'était l'heure du zuhr.^[*] Les hommes, adultes et garçons, priaient, alignés sur trois rangées, à deux pas derrière Aghaly, le patriarche, tandis que les femmes et les filles se tenaient un peu plus loin. Seul un proche parent eût été capable de reconnaître les siens à ce moment, car tous les visages étaient voilés et les corps enveloppés dans des habits noirs ou indigo ; en outre, quelques modestes acacias proposant leur ombre ténue, dont tous avaient envie de profiter, on se pressait les uns contre les autres, comme si l'on voulait se confondre.

Le campement était constitué d'une douzaine de tentes en nattes de raphia, plantées en désordre dans le sable dont elles paraissaient émerger et qui ondulait à perte de vue, parsemé de rares épineux rabougris, d'un vert foncé, parfois scintillant. À l'horizon, où la terre ocrée rejoignait l'azur du ciel orné de quelques touches de nuages blancs, on eût dit un gigantesque tableau animé.

Près du puits à la haute margelle, une dizaine de dromadaires ruminaient, couchés devant un abreuvoir en bois, sous un rônier. Non loin, dans un parc à la clôture faite de branches d'arbre gondolées, des chèvres et des moutons semblaient attendre patiemment on ne savait quoi. De temps en temps, cependant, deux béliers turbulents se battaient à coups de cornes, dans l'indifférence de leurs congénères.

Après le dernier *rakat*, à peine Aghaly avait-il prononcé le *salam aléikoum*, quelques fidèles commencèrent à se disperser, comme libérés d'un poids oppressant. Les enfants se taquinaient, se poursuivaient, leurs rires et leurs cris s'échouant dans les dunes lointaines, pendant que les trois frères d'Aghaly, Kalil Ag Hussein,

l'aîné, Aly Ag Hussein, le puîné et Assarid Ag Hussein, le benjamin, se dirigeaient en conversant à voix basse vers leurs tentes. Seul Rhissa Ag Aghaly, le fils aîné, demeura assis, la tête baissée, derrière le père qui égrenait son chapelet. La méditation dura de longues minutes avant que, à grand peine, le vieil homme tentât de se lever. Le fils se précipita, le soutint, l'aida à se remettre sur ses jambes, ramassa la canne qui traînait dans le sable, la lui donna ; puis, lentement, l'accompagna vers sa tente. Quelques pas, et le père s'arrêta.

« Ibrahim n'est toujours pas de retour, il me semble, dit-il.

— Non, père, il n'est toujours pas revenu depuis ce matin, répondit le jeune homme en rajustant le turban mal noué du patriarche. Je suis inquiet, parce qu'il n'agit pas comme ça d'habitude.

— Ne t'en fais pas, le rassura Aghaly, d'une voix éraillée, le sort de toute créature est entre les mains d'Allah. Ton frère a peut-être été retardé pour une raison ou une autre, mais il reviendra, inch'Allah.

— Je sais, père, insista le fils, mais je voudrais quand même aller à sa recherche, sinon je ne serai pas tranquille. Il ne faut pas qu'il fasse nuit avant son retour.»

Le père ne répondit pas ; il regardait fixement un point au loin. À travers la fente de son turban, tapis sous d'épais sourcils blancs, ses petits yeux ternes demeuraient immobiles. D'une main, il s'appuyait sur sa canne, de l'autre, il se tenait les reins. Il observa encore un moment de silence, puis dit à son enfant :

« Je te comprends, Rhissa. Si tu tiens à aller à la rencontre de ton jeune frère, qu'Allah guide tes pas. Mais ne t'inquiète pas, le Tout-Puissant veille sur lui. »

Ils marchèrent de nouveau lentement vers la tente, sous laquelle ils pénétrèrent enfin. Rhissa aida son père à s'asseoir sur son lit de branchages au matelas recouvert d'un tissu bleu clair. Au fond de la tente, Fatma walette Sidi-Mohamed, sa mère, grabataire depuis des lunes, était étendue. À côté d'elle se tenait Ahmed, son petit-fils de neuf ans, le troisième garçon de Rhissa, qui ne la quittait pas d'une semelle.

« Aha ! petit voleur, plaisanta le patriarche, tu veux m'enlever mon épouse à ce que je vois.

— Non, riposta Ahmed, elle n'est pas ton épouse ; elle dit que c'est moi son mari. Et à l'attention de la femme, il ajouta : n'est-ce pas, grand-mère ? »

Pour toute réponse, Fatma esquissa un sourire. Elle parlait rarement, avec difficulté, et sa voix toujours enrouée était à peine audible. Rhissa s'avança vers elle et lui expliqua : « Mère, je m'en vais à la rencontre d'Ibrahim », puis s'adressant à son fils : « Veille sur ma mère, je compte sur toi. » « Ce n'est pas ta mère, c'est ma femme », protesta vigoureusement le garçon avant d'ajouter « Grand-mère, je te fais du thé maintenant, comme ce matin ? ». Malgré son jeune âge, Ahmed était devenu le grand spécialiste du thé, auquel personne n'osait se comparer dans la famille. Son père s'était inquiété de le voir tout sacrifier, y compris l'école, à cette passion, mais Fatma avait imposé sa volonté en dissuadant quiconque de contrarier l'enfant qu'elle surprotégeait. Le visage de la malade s'illumina d'un large sourire et elle posa tendrement sa main sur la tête du garçon. « Aha ! je crois que mon fils et mon petit-fils complotent pour m'enlever ma femme », plaisanta de nouveau le père. Rhissa prit congé avec un large sourire. « Qu'Allah guide tes pas », lui souhaita le vieil homme.

Le jeune homme sortit de la tente et se hâta vers la sienne sous laquelle il s'engouffra. Sans prêter attention à son épouse, qui allaitait leur nouveau-né, il se déshabilla rapidement, troqua son grand boubou contre une gandoura après avoir glissé furtivement dans ses poches deux dagues protégées par leur fourreau. Comme il allait quitter la tente, sa femme, qui l'observait avec inquiétude, lui lança : « Que se passe-t-il donc pour que tu prennes ces couteaux ? Où vas-tu ? » Rhissa sursauta, mais se ressaisit rapidement et répondit : « Non, il n'y a rien ; je vais simplement à la rencontre d'Ibrahim avant qu'il ne fasse nuit. » « Fais quand même attention à toi », lui conseilla l'épouse avant d'ajouter : « qu'Allah te protège. » « Inch'Allah », répondit l'homme. À grands pas, il alla chercher son dromadaire et, aussitôt, prit le chemin de Tombouctou, sans se douter que, comme figée devant sa tente, les larmes aux yeux, Zahara, l'épouse enceinte de son jeune frère, le regardait s'éloigner.

Par moments, de brefs coups de vent secs faisaient onduler les dunes comme des vagues marines. Là-haut, quelques nuages voilaient subrepticement la face du soleil, donnant l'illusion d'en tempérer l'ardeur. En fait, en ce mois de décembre, l'air chauffait, mais ne brûlait pas.

« Ibrahim ! ah ! Ibrahim, quel âne ! » pensait Rhissa en souriant. Son jeune frère avait quitté le campement quelques heures après le petit-déjeuner dans l'intention, avait-il dit, d'aller saluer à Tombouctou un de ses amis d'enfance devant prendre l'avion pour Bamako. Il aurait dû être de retour pour le déjeuner. Toutefois, Rhissa n'était pas dupe, car il connaissait bien Ibrahim et son goût effréné de la vie : il aimait les filles et la danse. Cependant, depuis que la santé de leur mère s'était sensiblement détériorée, de retour de ses incessants voyages, le jeune homme ne quittait que rarement le campement. Parfois, il passait une bonne partie de la journée sous la tente de la malade, en compagnie du petit Ahmed. Eux deux seulement étaient capables de comprendre les gazouillements et les gestes de la vieille Fatma Walette Sidi-Mohamed. Tous les membres de la famille Aghaly étaient conscients de la préférence de la mère pour Ibrahim. Elle n'avait que deux prénoms à la bouche : Ibrahim et Andallah, feu son frère aîné de huit ans. Souvent, elle se trompait et appelait n'importe lequel de ses fils Andallah. Quant à Ibrahim, il était « mon petit ». La mère n'hésitait pas à prendre son parti bien qu'il eût presque toujours tort quand éclatait une dispute entre lui et un de ses frères ou sœurs. On finit par l'affubler du surnom de « bébé de maman ». Plaisantin, taquin, maniant l'humour avec une rare férocité, Ibrahim était en fait le clown du campement. Il avait même attaché au cou de son dromadaire un foulard rouge, comme une cravate. Chaque fois que s'élevaient des rires étouffés — car un Touareg ne s'esclaffe pas publiquement — c'était la preuve de sa présence. Voilà pourquoi son absence, même momentanée, ne pouvait passer inaperçue.

Rhissa se remémora le visage de son autre jeune frère, Mossa, de quatre ans l'aîné d'Ibrahim : aussitôt, sa mine s'assombrit. Ce garçon taciturne et solitaire s'en était allé un jour, sans un mot, et n'était plus revenu au campement. Il est vrai que la vie des Touareg, monde

fermé, enfermé entre les dunes de sable, ne semblait pas du tout lui convenir. Où était-il ? Certains prétendaient l'avoir rencontré en Libye, d'autres en Algérie ; en tout cas, depuis bientôt une dizaine d'années, Mossa n'avait donné signe de vie. Son exil inattendu et inexplicable avait profondément choqué la mère Fatma Walette Sidi-Mohamed qui, depuis lors, n'avait cessé de vieillir comme à vue d'  cil. Même si personne ne le proclamait à haute voix, tous les adultes de la famille Aghaly étaient persuadés que la maladie de la vieille femme était due à la fugue de Mossa. Le père, lui, s'efforçait d'apaiser la douleur de son épouse en lui répétant sans arrêt que, par la gr  ce d'Allah, leur fils reviendrait tôt ou tard. Et ce, depuis dix ans ! La famille avait continué à vivre sa vie, entre un père et une mère au crépuscule de leur âge, les oncles Kalil, marchand de sel, Aly, cordonnier, et Assarid, le berger qui veillait sur les animaux avec l'aide de Rhissa. Ibrahim était un marchand ambulant chargé d'écouler la production d'Aly et de ses tantes. Seuls Ibrahim et Rhissa avaient été scolarisés quelques années et parlaient plus ou moins bien le français. Les tantes et les épouses des fils s'occupaient des tâches domestiques, mais étaient aussi d'habiles artisanes confectionnant des sacs, des colliers, des nattes qu'elles écoulaient sur différents marchés de la région de Tombouctou. Lorsqu'ils n'allaient pas à l'  cole, les enfants aidaient leurs mères ou jouaient sous les arbres. En somme, la famille d'Aghaly n'était pas malheureuse, et Rhissa s'y plaisait.

Là-bas, au loin, au-delà des dunes, entre les frondaisons d'arbres clairsemés, les toits et les minarets qui se profilaient, c'était Tombouctou. Rhissa soupira. Bientôt, il verrait son jeune frère assis parmi ses amis, devant une boutique ; pour blaguer, il lui tirerait l'oreille et lui intimerait l'ordre de le suivre. Il imaginait sa réaction, le bon mot qu'il lâcherait et qui ferait éclater de rire tout ce petit monde. En attendant, ce fut Rhissa lui-même qui s'esclaffa quand lui revint en mémoire la drôle d'histoire qu'avait vécue le campement l'année précédente. En effet, un dromadaire femelle avait mis bas, tôt le matin.    son réveil, à la vue du petit animal, émerveillé, Ahmed avait couru annoncer à sa grand-mère qu'il venait d'avoir un petit frère. Jamais, de mémoire de parent d'Aghaly, le campement n'avait connu

moment aussi enjoué : on riait la bouche masquée et, de joie, on se serrait discrètement la main à n'en plus finir. Offusqué, parce que convaincu qu'on doutait de sa parole, le petit Ahmed avait ajouté à la bonne humeur générale en affirmant que son petit frère se nommait Sidi-Mohamed Ag Aghaly. Soudain, l'on avait vu apparaître Ibrahim, juché sur son dromadaire. Il avait invité la famille à venir auprès de lui pour entendre une histoire extraordinaire qui commençait par : « C'était au temps où les hommes épousaient des dromadaires. » Quelques rires parvinrent à s'échapper de leur prison, pointèrent le nez avant d'être retenus et assagis par leurs maîtres . Même le père s'était mêlé de la partie : assis sous un acacia, il gloussait, la tête sur les genoux. Voyant son frère aîné surgir de sa tente et foncer sur lui en brandissant un bâton, Ibrahim s'était enfui en s'esclaffant, la bouche couverte de son turban.

Tout à ses souvenirs, Rhissa ne put s'empêcher de crier : « Ah ! tu es un âne, Ibrahim, un âne ! », en riant seul, sous le soleil que les nuages avaient fui et qui rayonnait sur son trône infini, avec à ses pieds l'océan de sable ocre et blanc ne laissant subsister que quelques arbustes rabougris. Soudain, quelques dizaines de mètres plus loin, le jeune homme immobilisa sa monture. En lui, la joie avait brusquement cédé la place à l'angoisse : il venait d'apercevoir, couché non loin d'un figuier au tronc à moitié caché par un rocher, un dromadaire au cou orné d'un foulard rouge. Comme hypnotisé par le regard de l'animal, Rhissa demeura figé. Finalement, il dut se résigner à mettre pied à terre. Mû par l'intuition, il se dirigea mécaniquement vers l'arbre : il était là, étendu sur le dos, couvert de sable, le visage ensanglanté ! Oui, c'était bien Ibrahim. Foudroyé, le jeune Touareg fut incapable de faire un pas de plus. « Non, non, se disait-il en secouant la tête, c'est impossible ; ce n'est pas Ibrahim, ce n'est pas mon petit frère Ibrahim, ce n'est pas le petit Ibrahim de notre mère. Non, non, c'est impossible ». Il fallait pourtant se rendre à l'évidence : c'était bien le corps d'Ibrahim. Soudain, Rhissa se rua sur le mort, le souleva, le serra contre lui en hurlant : « Ibrahim, c'est moi Rhissa. Tu ne me vois pas ? Notre mère t'attend, réveille-toi et retournons à la maison. » La tête du jeune frère bascula en arrière. Les joues ruisselant de

larmes, Rhissa s'assit dans le sable, Ibrahim sur ses genoux, comme un bébé. « Petit frère, lui murmura-t-il tendrement en lui caressant la joue, cesse de plaisanter maintenant, il nous faut rentrer au campement. Attends, je vais t'essuyer le visage. » Joignant le geste à la parole, de son turban, il s'efforça de nettoyer le sang déjà coagulé sur la tête et le cou de son frangin. « Bon, maintenant, allons-nous-en ! Sur ton chameau cravaté, vite ! ». Mais Ibrahim ne réagit point. Les yeux et la bouche grands ouverts, il dormait toujours. Les larmes de Rhissa continuaient de couler à flots. « Donc tu ne veux pas te réveiller, Ibrahim ! Tu ne veux pas retourner chez père et mère ! Ne me dis pas que tu vas faire comme notre frère Mossa. Hein, Ibrahim ? » Ibrahim ne répondit pas. Alors, comme recouvrant soudain ses esprits, Rhissa dit en bégayant : « Tu as osé faire ça à notre mère, Ibrahim ? Que va-t-elle devenir ? Elle ne pourra pas supporter cette douleur, elle va mourir. Et ton enfant que Zahara va mettre au monde, il ne te verra donc pas ? Hé, Ibrahim, comment as-tu pu mourir ? Pourquoi n'as-tu pas attendu ? On s'aimait bien pourtant, petit frère, pourquoi me laisses-tu seul ? Qui va nous faire rire si tu n'es plus là ? Ibrahim... Ibrahim... Ibrahim... » Il éclata en sanglots, sa joue contre celle du mort. À qui confier son désespoir ? De qui attendre un peu de consolation ? Ni du soleil qui, au-dessus de sa tête, cheminait de son train royal vers son lit, ni du sable immobile et muet de toute éternité, ni des deux dromadaires énigmatiques à l'air songeur. Oui, Ibrahim était bel et bien mort, le fils de mère Fatma et de père Aghaly s'en était allé pour toujours. Rhissa pleura longtemps encore, jusqu'au moment où le dromadaire à la cravate rouge se dressa pour, eût-on dit, lui rappeler qu'il était temps de quitter ce lieu. « Que le Tout-Puissant reçoive ton âme, petit frère, murmura Rhissa. Nous nous retrouverons au paradis d'Allah, inch'Allah. » Puis, Ibrahim dans ses bras, il se leva. Curieusement, comme sur commande, le dromadaire s'avança et s'agenouilla ; alors il reçut le corps de son maître en travers de sa selle. Rhissa aperçut le turban de son cadet au pied du figuier, le prit, en enveloppa la tête du mort, s'installa sur sa propre monture et, tenant la bride de l'autre, comme s'il ne possédait plus tous ses esprits, il continua son chemin vers Tombouctou.

[*] *Une des prières de l'après-midi, en Islam.*

CHAPITRE II

Dans l'antique Cité des 333 Saints, la vie allait son train-train habituel. Ici, diverses époques, populations et cultures se côtoyaient, se mêlaient : habitations et monuments séculaires de terre, mélange d'architectures soudanaise et arabe, hôtels et bâtiments administratifs modernes en ciment, rues larges ou étroites, goudronnées ou sablonneuses, désertes ou encombrées de charrettes, de dromadaires, de motos et de voitures ; Noirs, Blancs et Métis, hommes enturbannés, arborant gandouras ou grands boubous, jeunes en jean et t-shirt, femmes voilées, couvertes de la tête aux pieds, jeunes filles décontractées, cheveux au vent ; voilà, au premier coup d'œil, Tombouctou, ville ambiguë au charme étrange et irrésistible.

Rhissa avançait sans rien voir. Pourtant, peu à peu, tous les regards convergeaient vers l'étrange attelage qu'il conduisait comme à son insu. Le turban du mort était défait, le bas de son boubou remonté, si bien que l'on distinguait nettement ses pieds et sa tête. La rumeur se propagea à la vitesse d'une tempête de désert et, bientôt, une foule hébétée et incrédule suivit à distance le jeune Touareg, raide sur son dromadaire telle une statue. Lorsqu'il parvint aux abords du marché, fait de paillotes aux toits de sacs de jute, bordé d'une rangée de modestes boutiques en briques de terre et où, au flot grouillant et bruyant des clients, se mêlaient marchands de bétail, de sel gemme, de fruits et condiments de toutes sortes, les langues se délièrent ; s'éleva alors un immense brouhaha. Sourds aux questions qui fusaient de partout, Rhissa demeurerait muet. Peut-être était-ce son silence inquiétant qui dissuadait les plus curieux de l'approcher. Or, voilà bientôt la petite boutique bondée de produits manufacturés de première nécessité, devant laquelle Ibrahim avait coutume de venir bavarder avec ses amis. Ceux-ci aperçurent Rhissa, le reconnurent et n'hésitèrent pas à le rejoindre. Cependant, ils eurent beau l'interroger,

l'agripper, il n'ouvrit point la bouche. Un d'entre eux osa soulever la tête du mort et hurla aussitôt : « C'est Ibrahim ! » Ce fut la consternation. Insensible à l'agitation qui ne cessait de croître, Rhissa, lui, tout à sa douleur, continua son chemin jusqu'à l'entrée du commissariat de police où, alertés, des agents avaient déjà pris position ; il descendit de sa monture, porta le corps de son jeune frère et passa la haie d'hommes armés qui s'était ouverte devant lui. À son tour, la foule, les amis d'Ibrahim en tête, tentèrent de franchir la barrière, mais les policiers les en empêchèrent. « Ce sont eux qui l'ont tué ! », cria une voix dans la foule qui, aussitôt, fonça sur les forces de l'ordre. Certains brandissaient le poing, d'autres lançaient des insultes et des projectiles, et ce fut une cohue indescriptible. Du commissariat, d'autres agents vinrent prêter main forte à leurs collègues et les matraques commencèrent à tourner jusqu'au moment où un coup de feu retentit : le commissaire Touré, un Sonrhaï au physique de boxeur, son pistolet en main, vint se planter presque contre la première des rangées des protestataires effrayés. « Écoutez-moi bien, tonna-t-il de sa voix rauque, un jeune homme nous a amené son jeune frère qu'il a trouvé mort aux portes de la ville. Notre tâche consiste à savoir qui l'a tué. Vous saurez la réponse à cette question en temps opportun. Maintenant, rentrez chez vous et laissez-nous faire notre travail. Je n'admettrai aucun trouble à l'ordre public. Celui qui accomplira un seul geste interdit le paiera très cher. Alors allez-vous en ! » Réputé rude et brutal, l'homme était craint : la foule se dispersa lentement en bourdonnant.

« Bon, à présent, Rhissa Ag Aghaly, nous pouvons continuer », dit le commissaire en reprenant place derrière son bureau. Face à lui, à quelques pas de la secrétaire à demi cachée dans un coin, était assis, encadré par son adjoint Toucouleur le lieutenant Tall, et deux agents de police bambara, Rhissa tenant les restes d'Ibrahim sur ses genoux. « Tu vas donc nous redonner le mort pour un examen plus approfondi », ajouta le commissaire. Or le jeune Touareg refusa de se séparer du corps de son jeune frère ; au contraire, il le serra davantage contre lui. Le policier le regarda quelques instants, sembla hésiter,

puis dit : « Bon, nous y reviendrons plus tard. Continuons pour le moment. » Les agents qui s'étaient levés pour reprendre la dépouille, se rassirent.

« Si je comprends donc, continua le commissaire, tu as trouvé le corps de ton frère près d'un figuier, à quelques kilomètres de Tombouctou.

— Oui, acquiesça Rhissa avec un calme déconcertant.

— Pourquoi crois-tu que quelqu'un l'a tué. Il se peut qu'il soit tombé de son dromadaire.

— Non. Je suis sûr qu'il a été tué. Je ne peux pas expliquer pourquoi, mais j'en suis sûr.

— Ton frère avait-il l'habitude de venir à Tombouctou ?

— Oui, il venait souvent voir ses amis ici.

— Qui sont-ils, ces amis ? Connais-tu leurs noms, leur adresse ?

— Non, mais je sais où les trouver. Ils sont toujours assis devant la boutique de Hussein Diall. »

À ces mots, les deux agents de police quittèrent le bureau.

« Bien, poursuivit le commissaire. Alors dis-moi quel était le caractère de ton frère ? Se querellait-il souvent ?

— Non, jamais.

— Buvaient-il ?

— Jamais ! C'est un Touareg, un vrai ! cria presque Rhissa en caressant la joue de son jeune frère.

— D'après toi, qui lui en voulait au point de l'avoir tué ?

— Ce sont ceux de la famille Youssef, commissaire, j'en suis sûr ! »

Emporté par la colère, Rhissa fit de si violents gestes des bras qu'il dut rattraper précipitamment le corps de son jeune frère qui avait glissé et failli tomber.

« Calme-toi, Rhissa, dit le commissaire Touré. Et qui sont-ils, ceux de la famille de Youssef ? Où vivent-ils ?

— Leur campement n'est pas très loin d'ici. Ce sont des assassins.

— Qui précisément soupçonnes-tu d'avoir tué ton frère ?

— Saïf Ag Youssef, j'en suis sûr.

— Quelles preuves as-tu pour être aussi affirmatif ?

— Parce qu'il est capable de tout. C'est Chaïtane. Puisqu'il est grand

et costaud, il se croit tout permis. »

Ayant compris que le lieutenant Tall voulait intervenir, le commissaire hocha la tête.

« Dis-nous, Rhissa, demanda l'adjoint dont la petite taille contrastait avec la haute stature du chef, y a-t-il un contentieux entre la famille de Aghaly et celle de Youssef ?

— Ils nous haïssent depuis longtemps, très longtemps, répondit le jeune Touareg avec colère. Nous sommes des cousins, mais ils ne nous aiment pas du tout... Ils racontent des histoires sur nous, ils nous calomnient. Ils sont égoïstes et méchants. Ils iront tous en enfer. Ils n'ont même pas eu pitié de notre mère malade qui ne supportera pas la mort d'Ibrahim. Mais je vengerai ma mère et mon jeune frère, inch'Allah.

— Ne répète plus jamais ça, le réprimanda le commissaire, ce n'est pas à toi de faire justice. Si jamais tu verses le sang, tu finiras ta vie en prison. Est-ce que tu as compris, Rhissa ? »

Comme revenu sur terre, le jeune homme bafouilla : « Oui, oui, com'saire. »

La porte du bureau s'ouvrit à ce moment précis et un policier apparut. « L'ambulance est arrivée, chef », informa-t-il le commissaire qui ordonna aussitôt : « Qu'ils entrent ! » Trois agents de police et deux brancardiers pénétrèrent dans le bureau. « Tu vas leur donner le corps de ton frère », intima le commissaire Touré à Rhissa. Pour toute réponse, celui-ci se recroquevilla sur la dépouille d'Ibrahim. Le commissaire Touré fit un geste aux agents qui arrachèrent le cadavre au jeune Touareg. « S'il vous plaît, n'emportez pas mon jeune frère. Ne l'enterrez pas. Notre père et notre mère ne le reverront jamais. Je vous en supplie, au nom d'Allah, rendez-moi mon frère. » Rhissa pleurait comme un enfant en suppliant les policiers qui, déjà, avaient déposé le défunt sur le brancard et l'emportaient hors du bureau.

« Rassure-toi, Rhissa, nous l'amenons seulement à l'hôpital pour faire une autopsie, pour savoir comment il est décédé. Après, il te sera rendu », lui expliqua le commissaire. La tête sur les genoux, le jeune homme continuait à sangloter. Le commissaire réfléchissait. « Si, au lieu de ramener le cadavre de son jeune frère au campement de son

père, Rhissa a choisi de s'adresser à la police, c'est qu'il souhaite que la lumière soit faite », pensa-t-il. En fait, la douleur avait fait perdre le nord au jeune Touareg. Il fallait donc, malheureusement, le secouer pour avancer. C'est pourquoi, s'adressant à son adjoint, Touré dit : « Bon, il faut l'amener sur le lieu où il a découvert le corps. Souvenez-vous que le moindre indice est important. »

Le lieutenant Tall fit lever Rhissa qui ne résista point, mais continuait à pleurer. « Quand vous aurez fini, il pourra retourner chez lui », précisa le commissaire. À l'adresse du jeune Touareg il dit : « Puisqu'il n'est pas possible d'aller à votre campement en voiture, dites à vos parents de venir chercher le mort demain dans l'après-midi, à partir de quatorze heures. »

Peu après, la porte se referma sur le commissaire resté seul. Comme d'habitude, quand il était confronté à un problème qui le perturbait, il se frottait les mains. Depuis vingt ans qu'il dirigeait la police à Tombouctou, il avait eu rarement des affaires de meurtre à résoudre. Dans ce cas particulier, la réaction des Tombouctiens était inquiétante. L'agitation devant le commissariat pouvait n'être que le prélude à un mouvement plus ample si l'énigme de cette mort n'était pas résolue rapidement. Les histoires de drogue et de terrorisme, réelles, mais souvent exagérées, dont il était question par moments dans la presse, constituaient des ingrédients favorisant la propagation de rumeurs infondées. Oui, tout paraissait irrationnel, confus, comme si le monde marchait sur la tête. Il fallait donc éclaircir rapidement la cause de la mort du jeune Ibrahim Ag Aghaly.

Le commissaire était encore plongé dans ses inquiétudes quand les deux agents de police firent entrer et asseoir à la place qu'occupait Rhissa un jeune métis, de mère touareg et de père peul, aux cheveux abondants et curieusement entortillés. « Il s'appelle Sidi Sall, chef, expliqua l'un des policiers, c'est l'ami d'Ibrahim dont parlait Rhissa. » Le nouvel arrivant regardait le commissaire la bouche ouverte, comme s'il ne comprenait rien à ce qui lui arrivait.

« Sidi, lui demanda Touré, Ibrahim Ag Aghaly et toi, vous étiez donc des amis ?

— Oui, répondit le jeune homme après quelques instants de silence.

C'était... c'était mon ami.

— Vous vous voyiez souvent ?

— Oui... souvent... Il venait souvent à... à la boutique de Houssein Diall.

— Quand vous êtes-vous vus pour la dernière fois ?

— Lun... lundi dernier. »

Le commissaire comprit que Sidi souffrait d'un léger bégaiement. Il ne fallait donc pas prendre ses silences pour des hésitations ni de la gêne.

« Vous ne vous êtes pas rencontrés aujourd'hui ?

— Non... On devait... mais il n'est pas... pas venu.

— Est-ce qu'il t'a dit qu'il avait des ennuis ? Qu'il ne s'entendait pas avec quelqu'un, par exemple ?

— Euh... il a dit que ses cousins de la famille de Youssef ne l'aimaient pas.

— Qui précisément ?

— Saïf.

— Saïf l'a menacé ?

— Il... il... m'a pas dit ça. Mais je sais qu'il est grand et costaud et qu'il menace parfois les gens..

— Avait-il d'autres amis que toi ?

— Oui... des Blancs... des Français.

— Tu peux me dire leurs noms ?

— Non, je... les ai jamais vus. C'est lui qui m'a dit ça.

— Est-ce qu'il t'a parlé des problèmes qu'il rencontrait dans sa propre famille ?

— Non... Ils s'entendaient bien... très bien.

— Je sais qu'il était marié, mais avait-il quand même une copine à Tombouctou ?

— Non... Il m'a pas dit ça. »

Le trouble de Sidi en répondant à cette dernière question était perceptible. Le commissaire en prit note, mais n'insista pas ; il remercia le jeune homme qui quitta le bureau précipitamment, à la surprise des agents qui l'y avaient introduit. Resté de nouveau seul, le commissaire Touré se remit à se frotter les mains.

Au-dehors, les rues étaient moins animées, car le soleil n'allait pas tarder à se coucher. Bientôt, les muezzins appelleraient à la prière du crépuscule, les fidèles afflueraient dans les nombreuses mosquées. Le commissaire Touré, lui, n'avait pas le choix : aujourd'hui, il était condamné à passer une partie de la soirée dans son bureau.

Le lieutenant Tall rentra, déposa un sachet en plastique sur la table de son chef.

« C'est ce qu'on a trouvé, dit-il en exhibant de sa main gantée une pierre rugueuse et des écorces de figuier couvertes de sang. Les photos seront développées demain matin.

— Transmets ça d'urgence au labo. Tu insisteras pour que nous ayons les résultats demain, au plus tard à midi. Et Rhissa ?

— Il est rentré immédiatement chez lui. Je lui ai confirmé que le corps leur sera rendu demain après-midi. Il était vraiment secoué. »

Après avoir remballé les pièces, l'adjoint sortit. La secrétaire donna au commissaire les notes de ses interrogatoires et, à son tour, quitta le bureau. Le chef se laissa glisser dans son fauteuil et ferma les yeux.

Les appels à la prière, amplifiés par des haut-parleurs, retentirent en plusieurs points de la ville. Touré se leva, mais se rassit aussitôt, comme si quelqu'un l'y avait contraint. Comme à l'accoutumée, il avait pensé se rendre à la mosquée, mais une voix en lui s'efforçait de le persuader d'attendre encore quelques instants dans son bureau. Pourquoi ? Il n'en savait rien. En vérité, le policier était de plus en plus inquiet des suites que prendrait l'affaire Ibrahim. Néanmoins, il finit par quitter son fauteuil, alla faire ses ablutions sur la véranda et pria. Ensuite, au lieu de prendre le chemin de sa maison, il regagna son fauteuil. Il n'osait toujours pas s'avouer que les résultats à venir de l'autopsie du corps d'Ibrahim l'effrayaient déjà. S'il était prouvé que le jeune homme avait été assassiné, il subirait des pressions de partout, or il avait horreur d'être bousculé. Il pourrait perdre son sang-froid et agir de façon maladroite, comme cela lui était arrivé quelques fois. Voilà pourquoi il demeura, près d'une demi-heure, comme rivé à son siège, la tête emplie de mille et une hypothèses. N'y tenant plus, il souffla bruyamment en s'étirant. C'est alors qu'un coup de feu éclata, certainement dans le quartier. Il se dressa brusquement ; mais un

deuxième, puis un troisième, puis un quatrième coups de feu retentirent. Il se leva, fonça vers la porte, faillit se cogner contre un agent venu justement l'informer de l'événement. « Allons-y ! », hurla-t-il.

Peu après, il se retrouva, assis à côté du chauffeur et, en compagnie de deux agents sur les sièges arrière, dans une jeep qui démarra en trombe, klaxonnant sans arrêt pour forcer le passage entre les fidèles de retour de la mosquée. Les policiers se dirigeaient un peu à l'aveuglette, parce qu'ils ignoraient l'endroit précis d'où étaient partis les tirs. Heureusement, le téléphone portable du commissaire sonna. Il se connecta fébrilement, écouta puis ordonna sèchement : « À l'hôtel Al Farouk, vite ! » C'était son adjoint qui venait de lui communiquer cette information. Quelques minutes plus tard, la jeep freina avec force crissemments dans la cour de l'hôtel en question. Le lieutenant Tall arriva en courant, ouvrit la portière à son chef puis, à pas pressés, les policiers se dirigèrent vers la réception.

« C'est lui qui a vu le tireur, dit le commissaire-adjoint en désignant un jeune homme fluet debout derrière le comptoir.

— Oui, j'étais en train de vérifier l'état de la chambre d'un client qui doit venir. J'ai entendu un coup de feu et je me suis arrêté à la fenêtre. Un homme était sur un cheval noir, il était enturbanné, il avait le fusil braqué. Il a tiré trois fois encore. Puis il a dit : « Sales mécréants de Français, vous allez tous mourir. Qu'Allah vous maudisse ! » Puis il a disparu avec son cheval qui est vraiment noir ; je le sais parce qu'il y avait un peu de lumière par endroits. C'est ce que j'ai vu et entendu. À sa façon de parler, je pense que c'est un Touareg.

— Et sur quelle chambre a-t-il tiré ? interrogea le commissaire.

— Sur la chambre 26. Elle est occupée par un Français, monsieur Gérard Lebrun.

— Chef, par sécurité je l'ai fait transférer dans une autre chambre, la 17, au premier », expliqua le lieutenant Tall.

Le commissaire chargea les trois agents d'aller chercher les douilles des cartouches qui devraient en principe se trouver sur le lieu des tirs. Au premier étage, accompagné de son chef, le lieutenant tapa à trois reprises à la porte de la chambre 17 sans recevoir de réponse. « C'est

la police, monsieur Lebrun ouvrez ! », lança-t-il. C'est alors seulement que la porte s'entrebâilla lentement comme d'elle-même, ouverte par le monsieur Lebrun en question, blotti dans l'encoignure. Les policiers pénétrèrent dans la chambre.

« Ne craignez rien, monsieur, tenta de le rassurer le commissaire-adjoint, voici monsieur le commissaire Touré, notre chef. »

L'homme était jeune, mince et charmant, mais sous l'effet de la peur, son visage était défait. Il murmura un « Bonsoir monsieur le commissaire ».

« Ne vous inquiétez pas, monsieur, lui dit le chef de la police de Tombouctou, nous vous protégerons. Je vous demanderais de monter avec nous dans la chambre que vous occupiez quand on a tiré sur vous. Allez, venez !

— Commissaire, excusez-moi, mais je... je... bafouilla le jeune Français.

— N'ayez aucune crainte, monsieur, venez, nous serons avec vous », lui dit le commissaire Touré qui avait compris que Gérard Lebrun était terrorisé.

Encadré par les deux policiers, l'homme se résigna à monter dans la chambre du deuxième. Les deux fenêtres étaient fermées, et l'on y distinguait nettement les impacts de balles. Le commissaire les ouvrit, les examina soigneusement alors qu'en bas, dans une semi-obscurité, les trois agents de police recherchaient à l'aide de lampes torches d'éventuelles douilles. Le lieutenant glissa et dut se cramponner à l'armoire pour ne pas tomber. Regardant sous son pied, il poussa un « ah ! » qui fit se retourner son chef. Miracle : c'était une balle. En cherchant dans les moindres recoins, les policiers en découvrirent d'autres.

« Quelle chance ! se réjouit le lieutenant.

— Vraiment ! » confirma son chef.

Par prudence, le Français s'était encore blotti dans un coin. Le commissaire sourit. « Allons, allons, cher monsieur, faites-nous confiance : il ne vous arrivera rien, lui dit-il. Dites-moi depuis quand vous êtes à Tombouctou

— Depuis un mois environ, répondit Lebrun.

— Et c'est votre première visite ?

— Non, depuis cinq ans, je viens ici régulièrement, à chaque mois de décembre.

— Puis-je savoir pour quelle raison ? Du tourisme ou pour des affaires ?

— La ville me plaît énormément. Je ne peux pas m'empêcher d'y venir. J'avais même l'intention de m'y installer. Mais avec ce qui s'est passé...

— Et quelle est votre profession ?

— J'ai une petite entreprise de design et je suis un peu auteur aussi. J'ai publié deux livres sur des villes que j'aime. Je comptais faire la même chose pour Tombouctou, mais là, je me demande si j'en aurai encore la force.

— Avez-vous une idée de la raison pour laquelle on a tiré sur votre chambre ? Avez-vous eu un conflit avec quelqu'un depuis que vous venez ici ?

— Justement, commissaire, je n'ai jamais eu de problème ici. On m'a toujours accueilli avec beaucoup de gentillesse. C'est pourquoi j'ai l'impression que le ciel m'est tombé sur la tête. »

À l'arrière de l'hôtel, une voix cria, triomphante : « Ça y est, on a trouvé la quatrième douille ! Bravo, mon petit Thiam. » Dans la chambre, les deux policiers se regardèrent en souriant : c'étaient leurs collègues qui manifestaient leur joie.

« Est-ce que vous êtes sorti de l'hôtel aujourd'hui, monsieur Lebrun ? demanda le commissaire.

— Non, commissaire.

— Vous avez passé toute la journée enfermé dans votre chambre, dans une ville que vous dites beaucoup aimer ! C'est curieux.

— En fait, j'attendais un ami qui m'avait promis de passer me voir.

— Peut-on savoir le nom de cet ami ?

— Il s'appelle Ibrahim.

— Ibrahim comment ?

— Ibrahim Ag Aghaly, commissaire. »

Le commissaire fronça les sourcils pour faire comprendre à son adjoint qu'il devait se taire, car ce dernier n'avait pu s'empêcher de se

raidir en entendant le nom du jeune Touareg. Après s'être assis sur le lit, le chef de la police invita son interlocuteur à l'imiter.

« Ce... euh... Ibrahim Ag Agaly... C'est bien le nom que vous m'avez dit, n'est-ce pas ?

— Oui, commissaire, c'est un jeune Touareg. Il habite avec ses parents dans un campement, non loin de Tombouctou.

— Vous vous connaissiez depuis quand ?

— Oh... Depuis mon premier voyage à Tombouctou. Nous nous sommes rencontrés par hasard. Je cherchais un cordonnier pour acheter des chaussures et des sacs quand je l'ai rencontré. Il m'a conduit au marché où un de ses oncles a un atelier. C'est comme ça que nous nous sommes connus. C'est un garçon bien. Intelligent, plein d'humour. Nous sortons souvent ensemble après avoir bu un verre ici, à l'hôtel.

— Il boit de l'alcool ?

— Oh, un peu, vraiment un peu, surtout du thé, du jus d'orange. Non, c'est un type comme il faut.

— Et vous l'attendiez à quelle heure aujourd'hui ?

— Nous nous étions dit à onze heures, parce qu'il voulait aller dire au revoir à un de ses copains qui devait se rendre à Bamako par avion. Je suis surpris qu'il ne soit pas venu, parce qu'il est ponctuel d'habitude. Mais enfin, il viendra sans doute demain.

— Je ne suis pas sûr qu'Ibrahim revienne jamais, monsieur Lebrun.

— Mais pourquoi, commissaire ?

— Parce qu'il est mort. »

Les yeux hagards, la bouche ouverte, Gérard Lebrun agrippa le bras du commissaire en secouant la tête et en murmurant : « Non, non, qui... qui ?

— Je suis désolé, monsieur, ajouta le commissaire, mais votre ami est bel et bien mort. L'autopsie est en cours. Son corps a été retrouvé non loin d'ici. Sans doute venait-il faire ses adieux à son ami et vous rencontrer. »

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues du jeune Français. Il lâcha le bras du commissaire, s'humecta les lèvres, s'essuya le visage de son mouchoir puis demanda :

« Commissaire, c'est pour ça qu'on a voulu me tuer ?

— Pas de conclusion hâtive, attendons l'autopsie. Dites-moi, quand comptez-vous retourner en France ? s'enquit le commissaire.

— En principe, j'allais passer deux autres semaines ici, mais avec ce qui m'arrive, je ne sais plus.

— Je sais que c'est pénible pour vous, mais il serait préférable que vous attendiez quelques jours encore avant de regagner votre pays. Votre présence me sera précieuse pour résoudre l'énigme de la mort de votre ami Ibrahim. Votre protection sera assurée par la police. L'ambassade de France en sera informée à Bamako. Qu'en dites-vous ?

— Si c'est pour Ibrahim, je resterai tout le temps qu'il faudra, commissaire.

— Je vous en remercie, monsieur Lebrun. Je voudrais vous poser une dernière question : Ibrahim avait-il une copine, une amie ?

— Il me l'a dit, mais j'avoue que je n'ai jamais vu l'amie en question. Il m'a même dit qu'elle attendait un enfant.

— Ah, est-ce qu'il n'y a pas erreur ? Il était marié, Ibrahim, et sa femme attend un enfant.

— Peut-être, peut-être, j'ai dû mal comprendre. C'est sans doute ce qu'il m'a dit. Vous savez, commissaire, il aimait tellement plaisanter et il passait d'un sujet à un autre, dans un français pas toujours évident, avec tellement de rapidité qu'on avait du mal à le suivre. Oui, oui, c'est sans doute sa femme, j'ai mal compris. Sans doute.

— Bon, dit le commissaire en se levant, je vous remercie beaucoup de votre coopération. Un agent de police sera votre garde de corps, pour ainsi dire, ici et partout où vous vous déplacerez à Tombouctou. Nous pouvons descendre maintenant. »

À la réception, les agents de police s'empressèrent de montrer leur trophée à leur chef qui les félicita. Le commissaire informa le gérant de l'hôtel des dispositions sécuritaires qu'il avait prises et insista pour que la moindre information lui fût communiquée très rapidement. Il remercia et rassura de nouveau Gérard Lebrun qui remonta dans sa nouvelle chambre sans attendre davantage.

Une fois dans la cour de l'hôtel, alors qu'ils se dirigeaient vers leur voiture, le lieutenant dit au commissaire :

« Cette affaire est assez compliquée, chef. On se demande même si c'est une affaire ou deux.

— Oui, convint le commissaire, je me pose la même question. Mais ça avance quand même. Evidemment, de nuit et dans le sable, il est impossible de se faire une idée du tireur. Mais, déjà, nous pourrions rapidement identifier l'arme dont il s'est servi. C'est déjà pas mal. J'espère que le docteur Ballo nous donnera les résultats de l'autopsie très rapidement. Il ne faut pas se leurrer, c'est une enquête qui pourrait s'avérer dangereuse. Veille surtout à ce que le jeune Français soit bien protégé. Il nous est très utile pour la suite.

— Entendu, chef ; moi, je vais donc rentrer chez moi. Nous nous retrouverons au commissariat demain matin. Bonsoir. Qu'Allah veille sur vous.

— À toi de même. Moi, je vais passer voir le procureur pour que nous nous rendions chez le gouverneur de région immédiatement. Comme tu l'as dit, l'affaire se complique et il faut que les plus hautes autorités de l'Etat en soient informées dès ce soir. Je ne voudrais pas être accusé de négligence. Avec ces histoires de terrorisme islamique, de trafic de drogue et d'enlèvements, il faut être prudent. Donc à demain, Tall. »

Pendant que son adjoint se dirigeait vers sa voiture garée sur le parking, le commissaire s'installa dans la jeep, à côté du chauffeur. Un seul agent se trouvait à l'arrière, le second ayant été chargé de veiller sur le Français.

« Ta nuit risque d'être longue, dit le commissaire au chauffeur ; nous passons d'abord au commissariat, ensuite nous avons d'autres courses à faire. Je te conseille de prévenir ta femme, parce qu'il ne faut pas qu'elle te batte si tu rentres tard. »

Les trois policiers éclatèrent de rire. La jeep démarra.

CHAPITRE III

Le lieutenant Tall avait affirmé au commissaire Touré que Rhissa était retourné immédiatement chez lui quand ils s'étaient séparés. Il se trompait. En effet, le jeune Touareg avait certes repris le chemin du campement, mais après avoir parcouru quelques kilomètres, incapable d'oublier l'image de son jeune frère mort, il était revenu sur ses pas et s'était assis au pied du figuier où il était demeuré à pleurer jusqu'au crépuscule ; alors il avait prié, puis, seulement, comme un automate, avait repris le chemin de son domicile. Seul dans la nuit noire que troublaient les chants gutturaux d'oiseaux invisibles et les grésillements stridents fusant de partout, Rhissa avançait sur son dromadaire, suivi docilement par celui de feu Ibrahim. Comment annoncer la funeste nouvelle à leur pauvre mère et à Zahara, si jeune mais déjà veuve ? Comment faire comprendre à la famille d'Aghaly que la période de la bonne humeur était révolue à jamais, qu'Ibrahim leur avait faussé compagnie définitivement ? Ployant sous l'énorme fardeau de ce sinistre secret, Rhissa allait lentement comme s'il ne voulait pas arriver au campement.

Or, son absence prolongée avait plongé les siens dans l'angoisse. Son oncle Aly avait même décidé d'aller à sa recherche à Tombouctou, mais le patriarche s'y était opposé en arguant que Rhissa n'allait pas tarder à revenir, inch'Allah. À mesure que le temps passait, que l'ombre se répandait sur la mer de sable au point d'en occulter les vagues, le père lui-même était de plus en plus anxieux. Sous sa tente, Zahara pleurait, entourée de ses belles-sœurs et de ses belles-mères qui s'efforçaient de la rassurer. Quant au petit Ahmed, troublé par l'attitude des adultes à laquelle il ne comprenait rien, il s'échappait souvent de l'abri de sa grand-mère pour scruter les ténèbres dans l'espoir d'apercevoir son père et d'en informer la famille. Justement, il crut, à sa troisième tentative, distinguer des ombres se dirigeant vers

le campement. Quelques minutes de ce guet nocturne et il n'eut plus aucun doute : c'était son père juché sur son dromadaire. « Père arrive ! », lança-t-il triomphalement. Il courut en informer sa grand-mère au moment où, ayant surgi des tentes, la famille d'Aghaly se rassemblait au pied d'un acacia. Quelques minutes suffirent pour que se dessinât nettement la silhouette de Rhissa. Celui-ci, comme un fantôme, passa lentement, sans un mot, en direction de la tente de son père. À la vue du dromadaire d'Ibrahim, Zahara poussa un hurlement en se jetant par terre. « Où est-il ? Où est mon mari ? Allah, aie pitié de moi », criait-elle en pleurant. Les femmes la relevèrent et la conduisirent sous sa tente. Les hommes s'étaient précipités vers Rhissa, entrèrent avec lui chez le patriarche. Le jeune homme en larmes posa sa tête sur la poitrine de sa mère et bégaya : « Mère, mère, il est parti... Ibrahim est parti... Allah l'a rappelé à Lui. Mon petit frère est mort. » « Allah akbar ! », murmurèrent presque tous à la fois le patriarche et ses trois frères. Les femmes, qui s'étaient massées à l'entrée de la tente, éclatèrent en sanglot. Les enfants firent de même et le chœur lugubre s'amplifia, emplit l'immense désert obscur.

Sur son lit, dans la pâle lumière de la lampe à huile, la mère Fatma serrait contre elle son enfant dont le boubou était mouillé de larmes. De douleur, elle s'étendit soudain de tout son long. Kalil entra, releva rudement Rhissa, le poussa dehors et recouvrit la vieille femme d'une couverture de cotonnade. « Allons sous ma tente ! » lança-t-il aux autres hommes qui obéirent aussitôt. Seul le vieil Aghaly s'assit au chevet de sa femme et, le regard fixe, se mit à la masser. Il murmura : « C'est Allah qui nous a donné Ibrahim, c'est Allah qui nous l'a repris. Disons : qu'Allah soit béni. Ne pleure plus, Fatma, nous ne sommes que des mortels. Ne pleure plus. » Il se leva peu après et rejoignit ses frères ; son fils. Kalil l'aïda à s'installer sur le grabat et prit place à côté de lui. Les autres étaient assis sur des nattes.

« Rhissa, commença Kalil, il faut maintenant que tu nous expliques ce qui s'est passé. Pourquoi n'as-tu pas ramené le corps de ton jeune frère ici ? Où est-il ?

— Mon oncle, j'ai trouvé le corps d'Ibrahim au pied d'un figuier, à l'entrée de Tombouctou. Je l'ai amené à la police. Ils m'ont dit que

nous pouvions aller le chercher demain, après la prière du Zuhr. »

Il y eut comme un moment de flottement. Tous les regards interrogeaient le jeune homme en silence.

« Mais, Rhissa, pourquoi avoir donné le corps aux policiers ? C'est ici que tu devais l'amener ! Nous sommes ses parents ! Qu'est-ce que la police a à voir là-dedans ? »

Oncle Kalil commençait à se fâcher, car il gesticulait et ponctuait ses fins de phrases de coups de pied au sol. Rhissa se recroquevilla.

« Mon oncle, quand j'ai vu le corps de mon jeune frère, je ne savais plus que faire. Une voix m'a dit : ton frère n'est pas mort accidentellement, c'est quelqu'un qui l'a tué. J'ai aussitôt pensé à la police pour connaître le meurtrier. C'est pour ça.

— Nous sommes des Touareg, nous, hurla presque l'oncle, nous n'avons besoin de personne pour régler nos problèmes ! Tu as eu tort, Rhissa. Personne n'a le droit de toucher au corps d'un des nôtres. On n'a jamais vu ça chez nous depuis le temps de nos ancêtres. Tu as eu tort, Rhissa ! Il ne fallait pas ! »

Pour calmer son jeune frère, Aghaly lui posa la main à l'épaule.

« Mais, oncle Kalil, c'est la loi, tenta de s'expliquer Rhissa. »

C'était la faute à ne pas commettre. Kalil se dressa.

« La loi, c'est notre loi, cria-t-il à son neveu. Personne ne peut rien décider à notre place. Fais attention, Rhissa, tu es un Touareg, montre-toi digne des Touareg. Ce que tu as fait est une honte pour nous. Alors, moi, je vais voir ces policiers sur-le-champ et qu'ils le veuillent ou non, ils me rendront le corps d'Ibrahim. J'y vais ! »

Joignant le geste à la parole, il tira d'un sac de cuir, enfoui sous le grabat, une dague, l'enfonça dans la poche de son boubou, puis fit surgir entre ses mains un fusil artisanal. Aussitôt, à grands pas, il se dirigea vers la sortie .

« Kalil ! Kalil ! intervint l'aîné, fais attention, rassois-toi.

— Mais, grand frère, nous n'allons pas laisser faire ça, protesta Kalil. Nous ne sommes donc plus des Touareg ? Dignité souillée ne se lave pas à l'eau. Il faut qu'ils me rendent le corps de mon neveu, sinon je les tuerai s'il le faut. »

Sur leur natte, ses deux jeunes frères, Aly et Assarid, demeuraient

immobiles et muets tandis que, les bras croisés sur ses genoux, le pauvre Rhissa baissait la tête.

« Kalil, menaçait le vieux Aghaly d'une voix faible mais résolue, si jamais tu ne m'écoutes pas, si tu sors de la tente, je te maudirai. Alors, rassois-toi.

— Mais, grand frère Aghaly, nous ne sommes donc plus des Touareg ? Nous ne sommes donc plus les descendants de Tin Hinan ? Laisser le corps de notre fils aux mains des étrangers, est-ce pensable ? Jamais on n'a entendu ça depuis que nous existons. Alors tu veux que nous soyons la honte de notre tribu ?

— Rassois-toi, Kalil ! ordonna de nouveau le grand frère. »

Après un moment d'hésitation, le jeune frère se résigna et reprit sa place auprès de son aîné, dans un grand silence. « Kalil, mon jeune frère, dit Aghaly, sois maître de ton cœur, car tu n'es plus un enfant. Nous sommes des Touareg, nous sommes les fils de Tin Hinan, il n'y a aucun doute, mais l'homme doit être maître de ses sentiments. Il est vrai que Rhissa aurait dû nous ramener le corps de son jeune frère, mais ce qui est fait est fait. C'est Allah qui l'a voulu, or Allah ne fait rien sans raison. Il faut dire : la volonté d'Allah doit se faire en toutes circonstances. Demain, nous irons chercher le corps de notre fils pour qu'il repose auprès de nos pères. Inch'Allah. Pose la main sur ton cœur, petit frère. »

Le silence s'installa sous la tente. Les regards se fuyaient, on croisait et décroisait bras et jambes, soupirait. La lumière parfois tremblante de la lampe à huile projetait sur les parois de la tente des ombres grotesques. La gêne était palpable alors qu'au-dehors les grillons et les oiseaux nocturnes continuaient à animer la nuit de leurs mélodies grinçantes. Son fusil sur les genoux, Kalil s'agitait : l'homme avait des colères épouvantables à tel point que tous ses parents évitaient soigneusement de le contrarier, car il avait la gifle et le coup de poing faciles. Seul son frère aîné était capable de l'assagir. Cependant, parfois, quand son sang bouillonnait, il prenait son cheval, disparaissait dans le désert toute la journée et ne regagnait le campement que tard la nuit. La famille d'Aghaly se demandait, sans oser le dire, si Kalil n'était pas hanté par le démon. En revanche,

l'homme avait un solide sens de la famille et veillait sur les siens avec amour. La mort de son neveu le faisait souffrir atrocement, mais même sa douleur s'exprimait avec colère.

Soudain, Rhissa s'étendit de tout son long sur la natte et éclata en sanglots. Son père et ses oncles se raidirent, d'abord choqués de le voir pleurer sans retenue, puis, se souvenant de son attachement au défunt, compatirent à sa douleur. Aly lui tapota doucement l'épaule en lui disant : « Calme-toi, Rhissa, c'est Allah qui l'a voulu. » Rhissa se dressa brusquement et hurla : « Je le tuerai, je tuerai Saïf Ag Youssef. C'est lui qui a tué mon jeune frère, il l'avait dit et il l'a fait : je le tuerai ! » Il se rua dehors.

« Grand frère Aghaly, intervint Kalil, malgré le respect que je te dois, si ce que vient de dire mon neveu est vrai, alors aucun membre de la famille de Youssef ne survivra à ce soir. Je le jure sur ce qui m'est le plus cher, je le jure sur l'âme de notre mère. »

Le patriarche était mal à l'aise, car il savait qu'il ne pouvait aucunement empêcher ses frères de venger l'honneur de la famille, or en même temps il voulait éviter un bain de sang. Il prit la main de son jeune frère.

« Kalil, je te comprends. Je suis un Touareg, moi aussi, et je tiens à l'honneur de notre famille autant que toi. Mais attendons demain pour savoir si ce qu'a dit ton neveu est vrai. Si c'est le cas, je te jure que, malgré mon âge, je prendrai mon fusil et j'irai avec vous régler nos comptes avec la famille de Youssef. »

Kalil s'était levé ; quand le vieil homme eut fini de parler, il lui répondit d'une voix déterminée : « La famille de Youssef ne survivra pas à Ibrahim ; c'est ce soir même qu'elle disparaîtra. » Puis, s'adressant à ses jeunes frères, il ajouta froidement : « Assarid et Aly, si vous êtes des Touareg, si vous avez du sang de Tin Hinan dans les veines, venez avec moi venger notre neveu. » Il quitta la tente. Ses frères se dressèrent à leur tour et sortirent sans un mot à Aghaly, qui ne put que les regarder s'en aller. Pourtant, à son tour, s'aidant de sa canne, il finit par se lever, franchit la porte et, curieusement, se dirigea vers l'acacia sous lequel étaient couchés les dromadaires. Peu après, son fils et ses frères apparurent, armés jusqu'aux dents. Quand

ils l'eurent aperçu auprès des bêtes, ils s'immobilisèrent.

« Grand frère Aghaly, dit Kalil, nous avons décidé de faire payer leur crime à Youssef et aux siens. Ne t'inquiète pas, nous savons ce que nous faisons.

— Père, renchérit Rhissa, Ibrahim ne nous pardonnera jamais si nous ne le vengeons pas. Je vais te raccompagner sous ta tente. Ne t'inquiète pas ; comme l'a dit mon oncle, nous savons ce que nous faisons. Je vais te raccompagner. »

Pour toute réponse, le vieil homme s'agrippa à la bride du dromadaire de Kalil.

« Si vous voulez partir malgré mes conseils, alors il vous faudra me tuer. Jamais je ne lâcherai ce dromadaire. Il ne te reste plus qu'à me traîner derrière toi, Kalil. Je suis un Touareg, moi aussi.

— Grand frère, laisse-nous partir, le supplia presque Kalil.

— Sauf si tu me tues, répondit Aghaly avec un aplomb qui déstabilisa son jeune frère.

— Ce serait une honte pour notre famille si nous n'agissons pas. Laisse-nous partir.

— Jamais ! Jamais, Kalil. Retournons sous la tente. J'ai des choses à vous dire. »

Assarid et Aly obéirent, suivi de Rhissa. Kalil se résigna à agir pareillement. Il prit la main de son frère et le conduisit vers la tente.

Une fois que chacun eut repris sa place, le patriarche s'exprima :
« Je vous remercie de m'avoir écouté. Comme je vous l'ai dit, si jamais il est prouvé que c'est Saïf qui a tué Ibrahim, il ne restera pas impuni. Maintenant, même si le corps de mon fils, de votre frère et neveu n'est pas encore entre nos mains, prions quand même pour son repos. Voici : *Seigneur Allah ! Absous-le et donne-lui Ta miséricorde. Donne-lui le salut et Ton pardon. Installe-le dans une demeure généreuse. Élargis sa tombe et lave-le avec l'eau, la neige et la grêle. Nettoie-le de ses péchés comme tu as nettoyé le vêtement blanc de sa saleté. Donne-lui en remplacement de sa maison une maison meilleure et donne-lui une famille meilleure que la sienne et une épouse meilleure que la sienne. Introduis-le au Paradis et préserve-le des tourments de la tombe et des tourments de l'Enfer.* »

Les mains en éventail devant leur visage, les frères et le fils avaient écouté religieusement la prière puis avaient rendu grâce à Allah. Toute colère semblait alors avoir disparu en eux. « Maintenant, allez auprès de vos épouses, leur conseilla le patriarche. Qu'Allah nous permette de voir demain. »

Assarid et Aly quittèrent la tente après avoir souhaité bonne nuit à Aghaly. Laissant Kalil seul, Rhissa raccompagna son père à sa tente dont il tira le volet de l'entrée avant de regagner la sienne.

Aghaly s'assit sur son grabat, regarda son épouse qui ronflait légèrement et son cœur se serra. Voilà quatre-vingts huit ans qu'il vivait sur la terre d'Allah, cinquante-cinq ans que cette femme partageait sa vie. Il la revoyait, toujours réveillée avant toute la famille, s'occupant de tout, mettant tout le monde au travail, veillant à la sécurité de tous. Quand il l'avait épousée, elle avait seize ans, mais agissait déjà comme une femme mûre. Très vite, elle s'était imposée et était devenue la lumière de la famille. Lui-même, alors commerçant ambulant, voyageait souvent, mais l'esprit toujours tranquille, parce que sachant qu'il laissait les siens en mains sûres. Femme au grand cœur, Fatma ignorait la rancune. Aghaly l'accusait parfois de faiblesse, mais l'épouse réussissait toujours, de sa voix douce, à le ramener à la raison. Adolescente, la vieille femme d'aujourd'hui, était déjà la confidente de sa mère et détenait les grands secrets de ses familles paternelle et maternelle. Son point faible demeurait son attachement presque maladif à son frère Andallah, dont elle n'arrivait pas à oublier la mort. Elle n'avait jamais caché non plus que son enfant préféré était Ibrahim pour qui elle n'hésitait ni à mentir ni à être injuste. Chaque jour, Aghaly remerciait son créateur d'avoir mis une âme aussi exceptionnelle sur son chemin. Pourtant, l'image de l'autre, sa première épouse s'installait parfois, quelques secondes, dans sa mémoire. Elle se nommait Aïcha, elle était jeune et belle, mais, hélas, Allah l'avait rappelée en son royaume quand elle allait mettre son premier enfant au monde. Et le nouveau-né aussi avait suivi sa mère. Le vieil homme essuya les larmes qui lui brouillaient la vue et continua à regarder Fatma enveloppée dans sa

couverture de cotonnade. « Allah, préserve-nous du malheur », pria-t-il en se remémorant la colère de son jeune frère Kalil contre leurs cousins.

Aghaly se raidit soudain car sa femme s'était mise à parler dans son sommeil. Les larmes roulèrent sur ses joues. Si elle n'avait été là pour l'aider à supporter les douleurs et les souffrances de l'existence, que serait-il devenu ? Oui, Fatma était la ceinture de son pantalon. Il se souvenait des nuits où, tout en le massant tendrement, elle lui récitait certains de ses poèmes pour apaiser son désarroi. « Ne t'en fais pas, je suis là, je ne t'abandonnerai jamais », lui susurrail-elle. En fait, c'était elle l'étai qui soutenait la famille. Par exemple, si elle disparaissait, qui soignerait les malades, elle qui connaissait les plantes médicinales mieux que personne ? Le vieil homme tendit l'oreille, s'approcha de son épouse. « Mon petit Ibrahim, reviens ! reviens, mon petit ! », répétait la dormeuse de sa voix nasillarde. Aghaly souffla maladroitement la flamme de la lampe, regagna son grabat sur lequel il se mit à pleurer à chaudes larmes.

CHAPITRE IV

Bamako. À sept heures trente, le commissaire Habib avait commis l'imprudence de s'installer au volant de sa voiture et d'emprunter la rue menant au pont Fahd. Il pensait que, par miracle, la circulation serait suffisamment fluide pour qu'il fût à temps à son rendez-vous, à la Direction nationale de la Sécurité intérieure. Hélas, pour notre homme, le miracle ne se produisit point : à cette heure Bamako était toujours égale à elle-même. On y roulait sans faire de distinction entre la chaussée et le trottoir, bus, voitures, motos, bicyclettes se mêlaient allègrement, se cognaient parfois, les sens interdits étaient autorisés, les bandes blanches déclarées zones mortelles, à la grande joie des petits marchands ambulants profitant des embouteillages pour proposer leurs sachets d'eau et leurs marchandises made in China.

À huit heures encore, le patron de la Brigade criminelle n'avait parcouru que quelques dizaines de mètres et se trouvait juste à l'entrée du pont. Or il avait été convoqué par son chef hiérarchique la veille, à vingt heures, à prendre part à une « réunion de la plus haute importance, à huit heures trente ». Comment faire pour ne pas être en retard ? Agacé, le commissaire enfonça sa main dans la poche de son boubou à la recherche de son téléphone portable. Mais, un malheur n'arrivant pas seul, il se rappela qu'il l'avait oublié au chevet de son lit où il l'avait déposé après son bref entretien avec son chef. Que faire donc ? Irrité et désespéré, notre commissaire posa la tête sur le volant et ferma les yeux ; pourtant, miracle ! quand il les rouvrit, un policier passait près de sa voiture à grands pas, sans doute pour aller s'enquérir de la raison de cet embouteillage qui n'en finissait pas. Habib le héla. Quand l'agent le regarda, il exhiba sa carte professionnelle. L'autre se rapprocha et salua .

« Il faut que je sois à une réunion extrêmement importante à la Sécurité intérieure. Trouvez la solution pour me faire passer.

— Bien, chef », répondit l'autre qui s'en alla en courant.

Quelques minutes plus tard, les véhicules s'ébranlèrent dans un concert de klaxons et le commissaire souffla enfin. Le chauffeur du taxi préhistorique qui le précédait agita la main par la portière et lui cria : « Merci, mon père ! » Habib ne put s'empêcher de sourire en pensant : « Vive Bamako ! »

Quand le commissaire pénétra dans la salle de réunion de la Direction nationale de la Sécurité intérieure, il était neuf heures. Autour de la table l'attendaient le directeur, Oumar Sow, Jérôme Leduc, le conseiller à la sécurité de l'ambassade de France, un jeune Français du nom de Guillaume Deloncle, et son copain et promotionnaire Issa, conseiller du ministre de la Sécurité intérieure.

À peine avait-il ouvert la porte que son chef le taquina : « Ça y est, même le fameux commissaire Habib a acheté une montre malienne, toujours en retard d'au moins une demi-heure », provoquant le rire des Français et d'Issa. Habib voulut justifier son retard, mais son chef le rassura : « En vérité, le fautif, ce n'est pas toi, Habib, mais moi. J'avais oublié qu'il ne fallait jamais programmer une réunion entre huit heures et neuf heures, à Bamako. Mais je n'avais pas le choix non plus. » De nouveau, on rit pendant que Habib prenait place, à sa demande, à côté de monsieur Sow. Le silence revenu, le directeur de la Sécurité intérieure prit la parole.

« Messieurs, je vous remercie de votre présence et, sans passer par quatre chemins, je vais situer l'objet de cette rencontre. Hier soir, le gouverneur de Tombouctou a informé le ministre de la Sécurité intérieure d'un événement qui a eu lieu dans la Cité des 333 Saints. Un jeune Touareg, du nom d'Ibrahim Ag Aghaly, a été retrouvé mort non loin de Tombouctou. Mort naturelle ou meurtre, la lumière n'a pas encore été faite. Cette mort a eu lieu le matin. En fin d'après-midi, des coups de feu ont été tirés sur la chambre d'un touriste français, à l'hôtel Al Farouk. Ce touriste se nomme Gérard Lebrun. Je précise que celui-ci n'a pas été touché et qu'il est sous la protection de la police. Le tireur n'a pas encore été identifié, mais des témoins ont déclaré l'avoir entendu menacer les Français, qu'il a qualifiés de mécréants.

C'est pourquoi le gouverneur de Tombouctou a tenu à informer le gouvernement. Il pense que le problème pourrait être plus grave qu'une tentative d'assassinat. Mon ministre m'a chargé de convoquer cette réunion parce que Son Excellence, monsieur l'ambassadeur de France, lui a téléphoné hier soir pour lui faire part de son inquiétude. Nous allons donc examiner ensemble la situation et envisager les mesures d'urgence à prendre. Voilà. Monsieur Leduc, vous avez la parole.

— Je vous remercie, monsieur le directeur commença le conseiller de l'ambassadeur de France en ajustant ses lunettes. Effectivement, nous avons été informés de cette affaire par monsieur Lebrun, qui a téléphoné à un de ses amis qui nous a transmis son message. Je précise que monsieur Lebrun n'est qu'un touriste et qu'il se trouve à titre personnel à Tombouctou, où il a l'habitude de se rendre pour des vacances. En fait, le plus inquiétant, c'est le message du tireur. Il ne s'en est pris à monsieur Lebrun en personne, mais aussi aux Français en général, donc à la France. Nous, nous avons la certitude que c'est un avertissement qui a été ainsi lancé à notre pays. Nous sommes d'autant plus fondés à le croire que trois de nos compatriotes ont été enlevés dans la région et que le nommé Ibrahim qui a été tué, est une connaissance de monsieur Lebrun. Les deux affaires sont visiblement liées. Il s'agit donc d'une opération ben réfléchie et dont l'issue pourrait être fatale à certains de nos compatriotes. Voilà pourquoi nous sommes à cette rencontre, Guillaume Deloncle, qui est chargé de la lutte anti-terroriste, et moi, pour qu'ensemble nous prenions d'urgence les mesures nécessaires afin de préserver la sécurité de nos compatriotes et en savoir davantage sur ce mouvement terroriste qui, à mon avis, ne peut être qu'Al Quaëda au Maghreb islamique. »

Le directeur de la Sécurité intérieure se contenta de regarder le commissaire Habib en hochant la tête pour lui signifier qu'il pouvait donner son avis. Le chef de la Brigade criminelle était quelque peu irrité par la manière dont cette rencontre avait été organisée. Il eût préféré avoir été informé de façon plus précise. Il aurait alors pris contact avec le commissaire Touré à Tombouctou pour se faire une opinion. Mais ne réfléchir qu'à partir d'hypothèses, sans aucune

preuve et à des milliers de kilomètres du lieu des faits, lui paraissait peu sérieux.

« Je crois, dit-il, qu'il faut prendre garde à ne pas tirer des conclusions hâtives. Il y a eu mort d'homme, dont on ignore encore si c'est un assassinat ou une mort accidentelle, et des tirs sur une chambre occupée par un Français, tirs accompagnés de propos anti-français. Que le mort et le Français aient été liés ne permet pas, pour le moment en tout cas, de tirer la conclusion d'une opération concertée. Je pense donc que la prudence s'impose pour ne pas démarrer l'enquête sur des bases pas crédibles. C'est mon avis. »

Visiblement, les deux Français n'étaient pas convaincus par les propos du commissaire. Le conseiller de l'ambassadeur, tout en rondeurs, ne cachait pas son scepticisme : pour l'illustrer, il faisait danser ses lèvres d'une drôle de façon. C'est son jeune collaborateur, Guillaume Deloncle, qui répondit à Habib.

« J'ai bien compris votre prudence, commissaire, mais en tant que chef de la cellule anti-terroriste, je suis en possession d'informations qui contredisent vos conclusions. J'ai la preuve de la volonté d'Aqmi de combattre la France en Afrique de l'Ouest en s'en prenant à ses citoyens. Et, comme le dénotent les propos du tireur, il s'agit d'un problème idéologique. La France, en particulier, et l'Occident, en général, sont considérés comme les créatures du diable, qu'il faut donc détruire. Certes, on ignore encore si le jeune Touareg, Ibrahim, a été assassiné et pour quels motifs, mais vous conviendrez quand même qu'il est troublant qu'il soit un copain de notre compatriote visé et que ces événements se soient déroulés le même jour. C'est pourquoi, à mon avis, la prudence consisterait à agir le plus rapidement possible pour éviter un développement calamiteux de cette action terroriste.

— Je vous comprends, monsieur Deloncle. Mais j'insiste sur le fait que vous tirez des conclusions d'hypothèses que rien ne confirme. Tombouctou est une cité historique, socialement complexe. Il y a des ethnies, des tribus, des coutumes différentes. Donc les deux faits dont il est question peuvent bien se dérouler le même jour sans qu'on puisse en conclure a priori qu'ils sont liés. Certes, le fait que le jeune Touareg et votre compatriote se connaissent constitue un élément

troublant, mais encore une fois, n'en tirons pas de conclusion hâtive. Ce sur quoi je voudrais insister justement, c'est d'éviter de propager cette nouvelle d'une action terroriste qui n'est pas prouvée. Je suis convaincu que la presse aura l'information, mais il faut éviter de la soutenir officiellement, car cela peut être contre-productif. En fait, c'est à cette conclusion que je voulais arriver. »

Guillaume Deloncle allait riposter quand, prenant les devants, Issa déclara :

« Les spécialistes ont donc parlé et nous vous avons compris. Ne continuons pas à agiter les hypothèses, car il faut agir le plus tôt possible. J'en ai déjà parlé avec le directeur de la Sécurité intérieure, pour faire toute la lumière sur cette affaire ou ces affaires, il serait bon que le commissaire Habib se rende à Tombouctou. Evidemment, vous voudrez bien lui donner toutes les informations pouvant lui permettre de tirer ces affaires au clair. Qu'en dites-vous, monsieur le conseiller ?

— Vous avez pris une décision raisonnable, je ne peux que m'y rallier. Toutefois, étant donné que nous sommes convaincus, nous, qu'il y a la main d'Aqmi derrière cette affaire, je voudrais vous suggérer que Guillaume Deloncle accompagne le commissaire, car je crois que sa présence vaudra mieux que les informations qu'il serait susceptible de donner ici. Evidemment, comme le souhaite le commissaire Habib, tout cela restera strictement secret. C'est mon avis et mon souhait.

— A priori, je n'y vois aucune objection, répondit le directeur de la Sécurité intérieure. Qu'en dis-tu, Habib ?

— La présence de Guillaume Deloncle ne me pose aucun problème. Toutefois, je tiens à faire deux remarques dont l'une essentielle à la bonne conduite de l'enquête. D'abord, monsieur le conseiller, vous avez dit que ce sont les citoyens français qui sont menacés, or vous voulez y envoyer un citoyen français. Si votre hypothèse se vérifie, vous exposez donc la vie de votre concitoyen, fût-il un spécialiste de la lutte anti-terroriste. Cela dit, vous en avez le droit du moment qu'il est lui-même consentant. Ensuite, il faut qu'il soit clair que si j'accepte cette proposition c'est à une condition : c'est moi et moi seul qui conduis l'enquête. Sur place, il y a le commissaire Touré et son équipe

qui connaissent le terrain et sont incontournables. N'oubliez donc pas, Guillaume Deloncle, que vous serez membre de l'équipe au même titre que les autres, mais que quelle que soit la tournure prise par l'enquête, le seul chef, c'est moi. Voilà ce que je tenais à préciser.

— Entendu, commissaire, acquiesça Guillaume en souriant. Vous êtes le chef et je vous apporte mon aide et obéis à vos instructions. Sans problème. »

Ces propos contribuèrent à détendre l'atmosphère et dissuadèrent le conseiller français de s'exprimer de nouveau. Le directeur de la Sécurité intérieure était soulagé, car connaissant Habib, il craignait une altercation avec les Français. C'est donc d'une voix sereine qu'il dit : « Alors, passons aux choses concrètes. Nous ne pouvons pas traîner. Le prochain avion pour Tombouctou décolle dans trois jours. Il n'est pas question d'attendre. Un vol est disponible aujourd'hui, à quatorze heures trente, mais il s'arrête à Mopti. Un bateau part de Mopti pour Tombouctou en fin d'après-midi. Ce sera donc votre itinéraire, messieurs les enquêteurs. Donc rendez-vous à treize heures trente au plus tard à l'aéroport de Bamako-Sénou. Il vous reste donc peu de temps pour faire vos valises. Sur ce, la réunion est terminée. »

On se serra la main poliment mais sans enthousiasme et l'on se sépara.

Le commissaire Habib allait entrer dans sa voiture quand Issa lui posa la main à l'épaule.

« Tout est bien qui finit bien, n'est-ce pas, mon cher commissaire Habib ? lui demanda-t-il avec un large sourire.

— Bien sûr, lui répondit Habib, il me fallait quand même mettre les points sur les i. Je suis content de revoir Tombouctou, mais pour un voyage improvisé, c'en est un.

— Je sais, mais on n'est pas philosophe et commissaire pour rien, mon cher. Je suppose que tu y vas avec l'inévitable inspecteur Sosso.

— Il le faut, parce qu'un jour il va falloir lui passer la main. Il faut qu'il apprenne. davantage. Et en plus, sa présence me rassure. »

Curieusement, la mine enjouée d'Issa parut s'assombrir. Il observa un bref moment de silence avant de continuer l'entretien d'une voix

devenue grave.

« Habib, je connais ta rigueur au travail et ton sens du devoir, mais je t'avoue que je suis inquiet pour toi. Cette enquête peut être dangereuse, peut-être la plus dangereuse que tu aies conduite jusqu'à là. Il faut donc que tu fasses très, très attention. C'est vrai que, comme tu l'as dit, il n'y a pas encore de preuves solides, mais il y a danger à partir du moment où il y a eu des tirs au fusil. Tu conviendras avec moi que c'est bien inhabituel chez nous, au Mali. Je te conseille donc la prudence. Ne prends pas de risques inutiles. S'il s'agit d'aller dans le désert, laisse Sosso et Guillaume le faire et contente-toi de coordonner leurs actions. C'est vrai que nous ne sommes pas encore vieux, mais nous ne sommes plus jeunes. Je sais que tu es têtue comme une mule, Habib, toutefois, au nom de notre amitié, je te conjure de faire attention à toi. Tu as une épouse et des enfants, n'oublie pas. Est-ce que tu m'as compris ? »

Le commissaire était ému. Il prit la main de son ami, la serra. Ce qu'il admirait chez cet homme depuis leur adolescence, au lycée, c'était sa sincérité et sa fidélité dans l'amitié. D'ailleurs, si après l'affaire du lamantin[*] il avait renoncé à démissionner, c'était pour consoler Issa qui avait versé des larmes quand il avait été informé de la décision du commissaire.

« Ne t'inquiète pas, Issa, dit-il d'une voix altérée. Je ferai attention à moi. Et merci pour ton amitié. À bientôt. »

Ils se serrèrent la main longuement, puis Issa se hâta vers sa voiture comme s'il fuyait. Habib aussi regagna la sienne. Il lui fallait faire vite, se rendre à la Brigade criminelle, informer Sosso, prendre les dispositions pour assurer un intérim efficace et rentrer à son domicile afin de se préparer et attendre son chauffeur qui le conduirait à l'aéroport.

Il démarra.

Le commissaire arriva chez lui peu avant midi. La bonne s'affairait tellement dans la cuisine, dans un recoin de la cour, qu'elle ne s'aperçut même pas de sa présence. Pour la ramener sur terre, il dut faire semblant de tousser ; alors l'autre lança un « bonjour, patron ».

Une fois dans sa chambre, Habib commença aussitôt à ranger sa valise presque machinalement, tant il pensait encore à la réunion à laquelle il venait de prendre part. Au moment de vérifier une dernière fois le contenu de son bagage, il se laissa tomber sur le lit en riant : il avait pris un soutien-gorge et deux jupes longues de son épouse sans s'en être rendu compte. Il s'imaginait à Tombouctou ainsi habillé et s'esclaffa de plus belle.

Quelques minutes plus tard, après une douche, il s'installa dans un fauteuil, devant la télé éteinte et continua à réfléchir à la mission qui l'appelait dans le Nord du Mali. Exceptionnellement, le commissaire Habib était anxieux, non parce que l'enquête pouvait être dangereuse, comme le supposait Issa, mais parce que l'affaire avait pris une tournure politique, avec l'immixtion de l'ambassade de France. Il savait qu'il ne supporterait aucune directive d'où qu'elle vînt : il exigeait qu'on le laissât mener sa tâche ainsi qu'il l'entendait, du moment qu'il agissait dans la légalité. En vérité, il n'avait toujours pas digéré la manière-qu'il jugeait désinvolte, dont son supérieur hiérarchique l'avait chargé de l'enquête. Si les Français n'avaient pas été présents, il le lui aurait fait savoir.

La voiture de son épouse Haby entra dans la cour. Aussitôt leur fils Oumar se mit à protester vivement en se dirigeant vers le salon, où il se jeta sur le divan en laissant tomber son cartable. Ayant remarqué enfin la présence de son père, il se dressa sur ses courtes jambes et s'exclama : « Mais tu es venu à la maison avant l'heure ! Tu n'as pas travaillé aujourd'hui ? »

— Oumar, Oumar, le rabroua Habib, qu'est-ce qu'on dit ?

— Ah ! pardon, papa, on dit bonjour, papa. Tu n'as pas travaillé aujourd'hui ? Tu es malade ?

— Non, Oumar, je ne suis pas malade et j'ai travaillé. Je vais retourner travailler bientôt.

— Tu sais, continua le garçon en changeant de sujet, maman a dit que je suis un petit cochon. C'est pas bien, ça ? N'est-ce pas ?

— Et pourquoi a-t-elle dit que tu es un petit cochon, Oumar ?

— Parce que j'ai seulement craché sur son boubou. Et le Chaton aussi a dit que je suis un gros cochon. Tu as entendu ?

— Oui, dit le père en souriant, mais tu sais que ce n'est pas bien de cracher n'importe où. Et ta petite sœur s'appelle Fatim et pas le Chaton. On est d'accord ?

— Toi aussi, tu es contre moi. Je ne te parle plus, riposta le garçon qui se coucha sur le ventre. »

Sa mère entra à son tour dans le salon, précédée de Fatim. Celle-ci courut se jeter dans les bras de son père.

« Tu es rentré tôt, aujourd'hui, remarqua l'épouse. Il y a un problème ?

— Mais non, répondit le mari, je retourne après manger. »

Rassurée, Haby se dirigea vers la chambre. Oumar se rassit.

« Le Chaton, dit-il à sa petite sœur, tu repars au zoo après ?

— Arrête, Oumar, elle ne va pas au zoo, mais au jardin d'enfants, le rabroua son père d'une voix faussement courroucée.

— Oh ! je pensais que c'était la même chose, papa.

— Non, au zoo, il y a des cochons comme toi et au jardin d'enfants il y a les petits enfants. »

Oumar se recoucha. « Tu es un méchant papa », dit-il.

C'est alors que, de la chambre, Haby héla son mari qui la rejoignit.

« Tu as fait ta valise, tu vas quelque part ? interrogea-t-elle l'air soupçonneux.

— Oui, mais c'est pour quelques jours, répondit Habib en tentant de banaliser sa mission.

— Et c'est maintenant que tu me le dis !

— Ce n'était pas prévu. Nous sortons d'une réunion où la décision a été prise.

— Et tu vas où ?

— À Tombouctou. »

L'épouse poussa un « Hé Allah ! » en se laissant choir sur le lit, les yeux exorbités.

« Mais pourquoi fais-tu cette tête, Haby ? » s'inquiéta l'époux.

Or les larmes de Haby coulaient à flots. « Tu sais ce qui se passe là-bas, tu le sais. Je te connais, tu vas aller combattre les terroristes. Tu risques ta vie. Hé, Allah, tu ne penses même pas à Fatim et à Oumar. Tu vas les rendre orphelins. Si petits ! Habib, Habib, pourquoi es-tu

comme ça ? Pourquoi veux-tu me rendre malheureuse ? » Elle pleurait. Habib était ému, car il sentait que l'épouse était sincèrement inquiète. Il s'assit à côté d'elle, lui passa le bras autour du cou. « Mais non, Haby, ne pleure pas. J'y vais pour élucider un crime et pas pour une histoire de terrorisme. Calme-toi.

— Oui, mais s'ils savent que tu es à Tombouctou, ils chercheront à te tuer, les terroristes. Pourquoi tu ne laisses pas Sosso aller à ta place ? Et moi, je vais devenir veuve, nos enfants seront orphelins. Allah, que t'ai-je donc fait pour que Tu me réserves un tel sort ? »

Ému, se sentant impuissant à rassurer son épouse, Habib soupira. « Est-ce qu'au moins ton corps sera ramené ici, Habib ? », l'interrogea l'épouse en bégayant, ses larmes continuant à couler. « Oui, j'en informerai mon chef », répondit le commissaire malgré lui.

« Papa, ton chauffeur est venu », lança Oumar en pénétrant dans la chambre. La mère tourna la tête pour cacher ses larmes. Habib empoigna sa valise, caressa le dos de son épouse et sortit..

« Tu voyages, papa ? l'interrogea le garçon.

— Oui, Oumar, mais pas pour longtemps. Sois sage et veille sur le Chaton. D'accord ?

— Mais tu m'as dit qu'elle ne s'appelle pas le Chaton ! triompha Oumar. Papa, tu ne sais plus ce que tu dis, tu es vieux.

— Mais tu n'as pas mangé, papa. Tu vas mourir de faim, intervint à son tour la petite sœur.

— Mais non, tu ne comprends jamais rien, toi, la rabroua son frère. Tu ne sais pas que les vieux n'ont jamais faim ? »

Le commissaire rit, caressa la tête des deux enfants, leur recommanda de nouveau d'être sages, puis suivit le chauffeur qui avait emporté la valise.

[*] Lire *La malédiction du lamantin* aux Éditions Fayard.

CHAPITRE V

Tombouctou. Le commissaire Touré avait convoqué son adjoint Tall pour faire le point sur les événements de la nuit précédente, en attendant l'arrivée du docteur Ballo, le médecin légiste, qui avait promis les résultats de l'autopsie dans la matinée. Lors de son entretien avec le procureur et le gouverneur de région, il avait été convenu de prendre des mesures sécuritaires discrètes pour éviter d'affoler la population. Ainsi, des gendarmes et des militaires patrouilleraient en nombre limité et veilleraient sur les lieux sensibles. Il fallait surtout éviter de nouveaux tirs de fusils qui ne manqueraient pas de faire croire à un début de guérilla.

« Effectivement, les mesures de sécurité ont été bien appliquées, confirma l'adjoint. J'ai eu personnellement l'occasion de le constater. Donc, sur ce point, il n'y a pas de soucis.

— Bien, ça fait un problème de moins, se réjouit le commissaire. Maintenant, il s'agit de savoir comment retrouver le tireur. Même si l'expertise nous donne les caractéristiques de l'arme, étant donné que nous n'avons aucune autre information, comment faire ? Nous ne pouvons pas fouiller toutes les maisons et tous les campements de Tombouctou. Il n'y a, à notre connaissance, ni bande organisée, ni individus susceptibles d'agir ainsi. Gérard Lebrun ne nous a donné aucune information pouvant nous mettre sur la piste du tireur. Bien sûr, il y a le cas d'Ibrahim, mais il faudrait prouver que les deux affaires sont liées. Nous attendrons donc les résultats de l'autopsie pour avancer. En tout cas, ça ne va pas être facile.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, convint Tall. Je n'ai pas dormi hier. Je n'ai pensé qu'à ça. Rhissa Ag Aghaly accuse Saïf Ag Youssef, mais sans aucune preuve. Evidemment, c'est à nous de la chercher, mais, comme vous le dites, tout ça est assez obscur, pour le moment. »

Le commissaire sourit.

« En même temps, il ne faut pas exagérer, parce que l'enquête ne fait que commencer. C'est vrai que c'est la première fois qu'on est confrontés à une telle situation, mais on y arrivera. Il le faut, de toute façon. Moi, ce qui m'embête surtout, c'est le côté politique de la chose. C'est vrai que c'est moi qui ai pris la décision d'en informer les autorités, mais je n'avais pas le choix. Tu as vu la réaction du public à la vue du corps du jeune Touareg, il faut tout faire pour éviter une scène pareille. Nous sommes donc obligés d'avoir rapidement des résultats. Voilà.

— Et dire qu'on était tellement tranquilles jusque-là, regretta l'adjoint. »

Le commissaire Touré sourit de nouveau en voyant la mine désabusée de son collaborateur. Il décrocha le téléphone qui avait sonné, écouta, puis raccrocha.

« Il ne faut pas désespérer, mon cher : ça avance. C'est la gendarmerie qui vient de m'appeler. L'arme dont s'est servi le tireur est un fusil de chasse de calibre 12. C'est déjà ça, Tall, n'est-ce pas ?

— Si seulement il y avait un marchand d'armes ici, ç'aurait été réglé. Mais on ne sait pas trop d'où proviennent les armes. C'est déjà pas mal, mais il y a encore du boulot, commissaire.

— Bien sûr, mais rassure-toi, on le fera. »

C'est à ce moment qu'un agent annonça l'arrivée du médecin légiste qui entra, salua et prit place face au commissaire, sur la droite de l'adjoint Tall. Il déposa un document sur le bureau et attaqua aussitôt en s'exprimant curieusement d'une voix forte.

« Commissaire, j'ai examiné le corps de la victime avec le plus grand soin et ce sont les conclusions de l'autopsie que vous avez là, sur votre table. Je vais quand même vous en parler de vive voix. Le sang sur les écorces d'arbre, sur le sable et la pierre est bien le sang de la victime. Sur ce point, pas de doute. Le jeune Touareg est mort suite à des traumatismes crâniens. Le crâne a été défoncé sur le front et en deux endroits au sommet du crâne. J'ai pas besoin de préciser que ce sont des coups qui ont été donnés avec une grande force. Voilà ce que je peux vous dire. Tout est dans le document que voilà.

— Entendu, docteur, intervint le commissaire, mais vous n'avez pas parlé des empreintes.

— Oui, excusez-moi. J'avais oublié. Toutes les empreintes que nous avons identifiées sont celles de la victime.

— Même celles sur la pierre ensanglantée ? s'étonna le commissaire avec une pointe d'incrédulité.

— Absolument, commissaire ! Il n'y a aucun doute ; Il n'y a que les empreintes de la victime. Même sur la pierre !

— C'est bien bizarre, docteur. Il faudrait donc croire que la victime s'est suicidée.

— Je suis désolé, commissaire, mais c'est vous les policiers. C'est à vous de faire des déductions. Moi, j'ai fait des constats que j'ai vérifiés. C'est ça mon boulot.

— Vous comprendrez ma surprise si je vous fais remarquer qu'il est difficile d'imaginer ce jeune homme se donnant successivement trois coups de pierre avec une telle violence.

— Désolé, commissaire, mais ça n'est pas mon problème. Moi, j'étais pas présent au moment des faits. Je vous apporte des conclusions suite à une démarche scientifique. C'est vrai qu'on est mal, très mal équipés, qu'on n'a pas l'habitude de faire des autopsies de ce genre, mais je vous assure qu'il n'y a aucun doute sur les résultats. Même si vous envoyez les indices à Bamako, les résultats seront identiques. J'en suis certain. »

La trop grande assurance du médecin commençait à irriter le commissaire, d'autant plus que l'homme gesticulait et s'exprimait avec vigueur, comme s'il s'adressait à des ignorants. Sans doute, était-ce aussi le sentiment qu'éprouvait l'adjoint du commissaire qui jubilait à l'idée qu'il allait rabattre le caquet à ce bonhomme qu'il trouvait prétentieux.

« Excusez-moi, docteur, intervint-il, vous avez oublié l'essentiel : à quelle heure se situe la mort du jeune homme ? Vous n'en avez pas parlé, il me semble. »

Un court instant de silence trahit le malaise du docteur Ballo, à la grande joie des policiers qui le dévisageaient avec un sourire en coin.

« Heu... c'est vrai, j'avais oublié. Excusez-moi, bafouilla le toubib.

Le jeune homme est mort vers onze heures du matin. Il n'y a aucun doute. Heu, autre chose que j'ai oublié de vous dire : nous avons découvert des traces de drogue dans le sang.

— Quoi ? s'écria le commissaire.

— Oui, confirma le docteur ; je ne saurais vous dire la nature exacte de la drogue, mais je vous certifie que les molécules en question peuvent provenir de plusieurs types de drogues. Il me faudra du temps pour vous fournir des précisions. Ce qui est sûr, c'est que la victime en avait absorbé une faible quantité. Et voilà. Le corps est à votre disposition, à la morgue. Dans un cercueil, selon votre souhait.

— Bon, conclut le commissaire, si vous n'avez rien à ajouter, je vous remercie, docteur.

— Tout est dans le rapport, de toute façon. Si vous avez besoin de précisions supplémentaires, je suis à votre disposition, commissaire, conclut le médecin avec plus de modestie avant de prendre congé.

— Il est bien gonflé, ce con, dit le commissaire à son collaborateur. C'est la première fois que j'avais affaire avec lui, je ne savais pas qu'il était ainsi.

— Oh, toute la ville parle de son insolence ; il se prend pour Pasteur. »

Les deux policiers rirent.

« Cela dit, fit remarquer le patron de la police de Tombouctou en feuilletant le rapport, ce qu'il affirme ne fait que nous compliquer la tâche. Ibrahim Ag Aghaly se serait tué à coups de pierre. C'est invraisemblable. Et cette histoire de drogue, tu t'imagines ? Mais puisqu'il l'affirme, il faudra donc fouiller dans la vie du jeune Touareg pour savoir s'il avait des raisons de mettre fin à sa vie. Il faut nécessairement interroger les membres de sa famille aussi. Gérard Lebrun également devra être entendu de nouveau ; il est possible qu'il ne nous ait pas tout dit sur ses relations avec Ibrahim. Si le docteur a raison, cela signifie que nous avons affaire à deux histoires distinctes. Si celui qui a tiré n'est pas le meurtrier du jeune Touareg, nous avons donc deux enquêtes sur les bras. Ça se complique vraiment, mon cher. Et tu as raison : nous étions tellement tranquilles auparavant.

— Quelque chose me trouble, moi. C'est Rhissa qui a découvert le

corps de son jeune frère. Il est le seul témoin. Si ce que dit l'autopsie est exact, rien n'interdit de se demander si Rhissa n'a pas assisté à la mort de son frangin, et même s'il n'est pas le meurtrier, volontairement ou accidentellement. Il était désespéré, en larmes, quand il est venu ici, mais pourquoi ce ne serait pas du cinéma ? C'est la question que je me pose après les conclusions du docteur. C'est la nature humaine, on ne peut jamais la connaître à fond. Ha, quelle histoire !

— Je suis d'accord avec toi, convint le chef. En y réfléchissant, je vois que nous avons omis une hypothèse plausible. Il se peut que la mort d'Ibrahim soit accidentelle. Il est possible qu'il soit tombé de son dromadaire. Qu'en dis-tu ?

— Moi aussi, j'ai pensé à cette hypothèse. Mais, regardez ces photos. Le dromadaire était agenouillé à quelques mètres du corps d'Ibrahim. Voyez ces empreintes de pas, elles vont du dromadaire au figuier. Ibrahim a arrêté sa monture et a marché vers l'arbre. Il était donc bien vivant. On peut en conséquence affirmer qu'il n'a pas fait de chute. De même, regardez ces traces : ce sont les pas de Rhissa allant de son dromadaire au corps de son jeune frère. Evidemment, les traces sont toutes effacées maintenant, mais, moi, j'ai la certitude que la victime n'est pas tombée de son dromadaire.

— Tu as parfaitement raison, approuva Touré en examinant les photos. Disons que nous n'envisagerons cette hypothèse que si nous n'arrivons pas à prouver le meurtre. En attendant, charge le sergent Thiam de ramener le corps ici avant l'arrivée de ses parents. »

L'adjoint obéit sans un mot, l'air fort préoccupé. Demeuré seul, le commissaire Touré se laissa glisser dans son fauteuil, les yeux clos et se mit à tapoter les bras du siège en soufflant. « Quelle histoire ! » se disait-il. Les hypothèses soulevées par Tall le troublaient et il dut se rendre à l'évidence qu'il était engagé dans une enquête dont l'issue serait de toute façon risquée. Rhissa le meurtrier, comment en convaincre sa famille, ses amis et même les simples Tombouctiens ? Ne crierait-on pas à la machination ? Quelle serait alors leur réaction ? « Complicé, vraiment compliqué », pensa le commissaire. C'est alors que rentra Tall qui demanda s'il pouvait introduire les parents du

défunt, venus chercher le corps. « Non, non, répondit Touré, il vaut mieux que j'aie les voir. » Il sortit de son bureau à la suite de son adjoint.

Dans la cour, face à cinq agents se tenaient Kalil, Assarid, Aly et Rhissa, dans leurs boubous, enturbannés, l'air farouche, comme s'ils s'apprêtaient à déclencher une bataille.

« Bonjour, vous êtes venus chercher le corps, je suppose, leur demanda le commissaire.

— Oui, com'saire, répondit Rhissa, comme vous me l'avez demandé hier. »

Une jeep pénétra dans la cour à ce moment précis. Aidé de trois agents, le sergent Thiam en fit descendre le cercueil.

« Eh bien, voilà le corps, dit Touré, vous pouvez l'emporter. Qu'Allah le reçoive en son paradis. »

Les Touareg perdirent soudain de leur raideur, se précipitèrent sur le cercueil. Rhissa ne put retenir ses larmes. « Je te tuerai, Saïf, je le jure par Allah », répéta-t-il trois fois avant que son oncle Kalil le secourût. Les trois hommes s'emparèrent du cercueil et se dirigèrent vers le portail du commissariat. Kalil s'arrêta brusquement, se tourna vers le commissaire et son adjoint : « Qui a tué mon neveu, com'saire ? » demanda-t-il presque avec arrogance, comme s'il était convaincu que les policiers ne détenaient pas de réponse.

« L'enquête n'est pas encore terminée. Vous saurez tout en temps opportun, lui répondit le commissaire.

— Je m'y attendais, com'saire. Alors, la famille de Youssef est foutue. Nous les tuons tous. Inch'Allah. »

Le commissaire fut incapable de placer un mot tant l'insolence de Kalil l'avait surpris et augurait une tournure des événements pire que celle qu'il craignait. À côté de lui, Tall aussi demeura muet. Néanmoins, ils sortirent de la cour du commissariat pour regarder les quatre Touareg qui avaient déposé le cercueil sur le dromadaire à la cravate rouge et pris le chemin de leur campement.

De retour au bureau, le commissaire et son adjoint regagnèrent chacun leur place, visiblement exaspérés par cette nouvelle épreuve. Il

leur fallut quelques minutes de silence pour communiquer de nouveau. Et c'est le commissaire qui parla le premier.

« Ça devient plus que sérieux, Tall. Il faut que tu écrives une lettre au gouverneur pour lui suggérer de mobiliser des soldats qui s'interposeront entre la famille d'Aghaly et celle de Youssef, sinon, ça va être un bain de sang. La police n'en a pas les moyens logistiques. Je crains que l'affrontement ne commence dès l'inhumation d'Ibrahim, c'est-à-dire aujourd'hui. Tu écris la lettre, je la signe et tu la portes toi-même au gouverneur. Au point où l'on en est, il faut prendre les devants et dégager notre responsabilité. Tu m'as compris ?

— Parfaitement. Je fais le nécessaire immédiatement et après on parle de la suite de l'enquête en fonction des nouveaux éléments. »

Le téléphone sonna. Le chef décrocha, écouta en répondant par des « oui, monsieur », et raccrocha, un sourire radieux aux lèvres.

« Mon cher, nous allons donc donner cette lettre et nous pourrons souffler. C'est le gouverneur lui-même qui vient de me téléphoner. Figure-toi que quelqu'un viendra prendre l'enquête en main. Et ce n'est moins rien que le fameux commissaire Habib en personne. Il arrive demain. Ouf !

— Allah akbar ! s'exclama Tall. Qui aurait jamais cru ça ? Enfin, je respire. Vite, la lettre ! »

À grands pas, il franchit la porte pendant que le commissaire Touré riait, amusé et soulagé.

CHAPITRE VI

Ce fut le capitaine Bah, le patron de la police locale qui, au volant d'un 4x4, vint accueillir à l'aéroport le commissaire Habib, Sosso et Guillaume Deloncle, et les conduisit au port de Mopti. Il ne fallut que quelques minutes pour traverser la ville de Sévaré, et voilà Mopti, surnommé par les Maliens la Venise du Mali, un ensemble d'îlots reliés par des digues et cerné par les fleuves Niger et Bani, lieu de plaisance et de chasse des hérons, cormorans, aigrettes, aux rivages bordés de maisons à terrasse en banco, qui en faisaient une ville au grand charme. Cette cité séculaire grouillait constamment d'une population composée d'ethnies variées, dont les Peuls, Songhoïs, Bambaras, Touareg, mais qui semblaient s'être donné un même mot d'ordre : la couleur avant tout et en tout. Elle éclatait partout, dans les coiffures, les habits, et jusque dans les chaussures. Habib et Sosso, déjà passés par là, lors de leur enquête au pays dogon, n'étaient point dépaysés, contrairement à Guillaume qui, voulant absolument contempler tout le spectacle, infligeait à sa tête et à ses yeux une gymnastique fort éprouvante.

« Nous y sommes, dit le taciturne capitaine Bah, lorsqu'ils furent parvenus aux alentours du marché où, à la densité des Mopticiens s'ajoutaient les pétarades et klaxons d'engins de toutes sortes et de tous âges. Une fois le véhicule garé, nos voyageurs se dirigèrent vers le port, se frayant un chemin entre les tas de plaques de sel en provenance de Tombouctou, et des monticules de poissons séchés. Le chef de la police de Mopti se chargea de porter la valise du commissaire Habib et précéda les étrangers jusqu'au bateau, à bord duquel il leur souhaita bon voyage, après les avoir aidés à s'installer. Sur le pont, au tarif modéré, se serraient des passagers, assis sur des sacs de fruits et d'aliments ou sur des nattes. Le commissaire occupait seul, à l'étage, une cabine climatisée, les deux jeunes gens une autre,

ensemble. Ce n'était certes pas le grand luxe, mais l'espace était correct avec ses deux lits superposés, comme dans une chambre d'internat de lycée.

Les jeunes policiers, qui avaient sympathisé dès leur rencontre à l'aéroport de Bamako-Sénou, s'assirent côte à côte sur le lit d'en bas, face au hublot. L'inspecteur de la Brigade criminelle avait été conquis d'emblée par le sens de l'humour, le goût de la plaisanterie et la décontraction de son confrère français.

« T'as vu ? s'étonna Guillaume en montrant à Sosso les dizaines de pirogues et de pinasses au toit de nattes qui encombraient les rives du Niger.

— Oui, mon petit Guillaume, plaisanta Sosso, Mopti, c'est pas Bordeaux. Tu t'y habitueras.

— J'ai une impression que j'arrive pas à exprimer. Tous ces gens, ces couleurs, ces bruits, ces pirogues, j'ai jamais vu ça. On dirait un autre monde.

— Même moi, je suis admiratif, tu sais. Dommage qu'on passe comme ça, à toute vitesse. Sinon il y a le marché des artisans qui mérite le détour. Au retour, il faut que je te fasse voir tout ça. Peut-être même Bandiagara, au pays dogon. On s'arrangera avec le patron, c'est un homme compréhensif. Mais, pour le moment, les Touareg nous attendent.

— Alors, mon vieux, on va régler ce problème rapidement, et vive le tourisme ! »

En souriant, Sosso donna des petites tapes dans le dos de celui qui était devenu son copain.

« Il y a deux petites idées qui me trottent dans la tête, repartit le Français, mais je sais pas si je dois t'en parler.

— Tiens, je ne te savais pas cachottier, mon cher. T'as des secrets secrets à ce point ? Entre flics, c'est bizarre. »

Désarçonné, Guillaume se rendit en riant.

« Tu as gagné. Donc voilà. Premièrement, j'ai croisé le regard d'une girl et je crois que je suis k.o. Elle portait une coiffure indescriptible, des tresses haut dressées, avec des perles multicolores, des bijoux d'or. Des yeux d'ange et une allure de princesse, je te jure, Sosso. Je ne sais

pas comment j'ai pu me retenir car j'avais l'impression qu'un aimant m'attirait vers elle. Je te jure, mon cher, j'ai jamais connu pareil sentiment.

— Ah ! s'exclama Sosso. Le général Guillaume Deloncle, expert français de la lutte anti-terroriste en pleine mission, tombe k.o. d'une jeune femme peule, au port de Mopti. Un bon sujet de polar, n'est-ce pas, mon cher ? »

L'autre rit en s'agrippant au cou de Sosso qui, à son tour, s'esclaffa.

« Mais dis, c'est vrai que c'est une jeune peule ? demanda le policier français tout en continuant à se marrer.

— Vu le portrait que tu en fais, j'en suis sûr, confirma Sosso avant d'ajouter : heureusement que tu l'as pas abordée. Si elle était mariée et si son mari te voyait, alors, mon pauvre vieux, t'étais fichu.

— Ah, t'as raison, j'y avais pas pensé, alors pas du tout. Mais elle m'avait l'air d'une jeune fille.

— Sans doute, mais elle pourrait être mariée.

— Bon, fais donc attention, Guillaume, quand tu vois une jeune femme peule, ne perds pas la tête. »

Ils rirent de plus belle en se tenant la main sans se rendre compte que le bateau avait levé l'ancre jusqu'au moment où Guillaume s'exclama : « Regarde, mais regarde donc cette montagne de... de... je ne sais pas...

— De poterie, Guillaume : des canaris, des jarres, des gargoulettes, des encensoirs... et tout le reste. Tout est en argile rose. Tu as raison, c'est impressionnant. »

Ils demeurèrent muets tout le temps que se présenta le spectacle. C'est après seulement que Sosso relança la conversation.

« Je pensais à une chose. Cette jeune femme dont tu as été k.o., à supposer qu'elle soit l'appât dont se sert un terroriste, est-ce que tu n'étais pas foutu, toi le spécialiste de l'anti-terrorisme ?

— Arrête, tu vas me donner la frousse.

— Non, je me dis que même les policiers sont fragiles, même s'ils sont français.

— Et moi, je te révèle la deuxième idée qui me trotte dans la tête. Quand je regarde la foule compacte de Mopti, je me dis que si un

kamikaze décide de perpétrer un attentat, ce sera une boucherie épouvantable. C'est pas gai, je sais, mais c'est l'idée qui m'est venue comme ça. Qu'est-ce que t'en dis ?

— J'en dis que ta fonction et ta spécialité t'embrouillent l'esprit. Si tu émetts ton idée devant des gens de Mopti ils te prendront pour un fou, parce qu'ils n'imaginent même pas ce que peut être un terroriste. En fait, tu es victime d'une déformation professionnelle, mon cher Guillaume.

— T'as peut-être raison. C'est une idée qui m'est venue comme ça.

— Alors, jeune homme, pour te changer les idées, contemple le fleuve Niger ou Djoliba, comme tu veux. C'est pas magique, ça ?

— Une merveille ! convint Guillaume. »

Le bateau glissait lentement sur le fleuve, comme pour laisser le temps aux voyageurs d'admirer le long du rivage les villages de pêcheurs aux habitations si particulières de terre et de paille. L'architecture des demeures n'était plus celle de la savane, mais un mélange de style soudanais et arabe qui s'affirmait à mesure que progressait l'embarcation. Et le fleuve aux eaux limpides et sages miroitait sous le soleil, à la grande joie des oiseaux qui semblaient prendre un malin plaisir à taquiner le bateau, en le survolant et en le contournant sans arrêt.

Guillaume était charmé : il demeurait muet et immobile, les yeux rivés sur ce spectacle si inhabituel pour lui. Peut-être ne se souvenait-il même plus de la mission potentiellement dangereuse qui l'attendait. Sosso le regarda du coin de l'œil et sourit. Il imaginait aisément l'état d'âme de son copain, car il se rappelait lui aussi la première fois où il s'était promené sur la berge de la Seine., à Paris.

Vingt heures. Le soleil s'étant couché depuis quelque temps déjà, les jeunes policiers gagnèrent le restaurant où ils s'étaient donné rendez-vous avec le commissaire Habib. Ce dernier y avait déjà pris place et était absorbé dans la lecture d'une pile de documents.

« Ha ! vous êtes venus, dit-il au moment où Guillaume et Sosso prenaient place à ses côtés.

— Oui, chef, lui répondit son adjoint. C'est Guillaume qui n'arrivait

pas à se détacher du spectacle du fleuve.

— Je te comprends parfaitement, Guillaume, c'est un spectacle féerique, le Niger, à cet endroit, dit Habib en rangeant sa paperasse dans une sacoche.

— La caméra de mon portable ne fonctionne pas. Dommage. J'aurais dû apporter mon appareil photo.

— Pour photographier des poseurs de bombe ! se moqua Sosso. »

Les policiers s'esclaffèrent, attirant involontairement l'attention de la poignée de clients éparpillés aux quatre coins du restaurant. Un serveur s'approcha d'eux, leur distribua la fiche de menu et attendit leur commande. Comme Guillaume ne se retrouvait pas dans les plats proposés, Sosso lui conseilla du riz à la sauce yassa au poulet. Les deux policiers firent le même choix et le serveur s'en alla. Le commissaire regarda longuement le jeune Français en souriant puis lui demanda :

« Est-ce que tu n'as pas oublié de commander quelque chose d'autre, Guillaume ? Du vin, par exemple ? Parce qu'un Français sans Bourgogne ni Bordeaux, ce n'est pas habituel.

— Vous êtes un marabout devin, commissaire. On dirait que vous avez lu dans mes pensées. »

Ils éclatèrent de rire et, de nouveau, ils devinrent le point de mire des autres clients, dont certains paraissaient agacés.

« Je ne suis pas sûr qu'il y ait du vin, continua Habib. De la bière peut-être. On va le leur demander. » Effectivement, le serveur confirma l'intuition du commissaire. Guillaume commanda donc un bouteille de bière. « Deux ! » ordonna Sosso au serveur amusé.

« Tiens, dit Habib, je ne savais pas que tu buvais de l'alcool, mon petit Sosso.

— Quand je ne suis pas à Bamako, si, chef. Sinon, vous imaginez ce que mes parents musulmans me diraient : tu es devenu un ivrogne, un mécréant. C'est terrible.

— Si je peux me permettre, intervint Guillaume, vous ne buvez pas, vous, commissaire ?

— Plus depuis que j'ai fini mes études en France. Si jamais je me permettais de boire, mon épouse me couperait la langue. »

Les jeunes gens rirent en se masquant la bouche, comme s'ils s'étaient donné le mot. Habib se contenta de sourire.

— Il y a donc quelqu'un qui fait peur au célèbre commissaire Habib, se moqua Guillaume en prenant la main de Sosso.

— Riez, riez, jeunes gens, dit Habib, quand vous serez mariés, nous en reparlerons. Riez pendant que vous en avez l'occasion.

Le serveur se pointa alors, les bras chargés, servit les policiers qui se mirent aussitôt à manger. « Délicieux, vraiment », fit Guillaume.

« Tant mieux, bon appétit, lui répondit le commissaire. Moi, ce que je voudrais maintenant, c'est que tu me dises qui tu es, Guillaume.

— Avec plaisir, commissaire. Ce ne sera pas long. Je m'appelle donc Guillaume Deloncle Comme mon nom l'indique, je suis français, né en 1975 en France, plus précisément dans une petite commune du Limousin, appelée Nexon. J'ai fait mes études à l'école supérieure de police de Paris. À ma sortie, j'ai été affecté dans un commissariat de police de Lille. Deux ans après, je me suis retrouvé à Kaboul, en Afghanistan, comme membre de la cellule anti-terroriste. Je suis retourné à Paris après trois années à Kaboul et j'ai été affecté à Bamako. Et aujourd'hui je suis en partance pour Tombouctou. Je précise que je suis capitaine de police. Voilà, commissaire. C'est un c.v. bien bref. J'ajouterai seulement que je suis célibataire, sans enfant.

— Comme moi, précisa Sosso.

— Entendu, intervint le commissaire. Tu appartiens aux Services de renseignements, en fait.

— Effectivement, commissaire ; et c'est à ce titre que je me trouve au Mali.

— Et c'est la première fois que tu poses le pied sur le sol africain ?

— Oui, commissaire. Ou plutôt, disons sur le sol de l'Afrique au sud du Sahara, car j'ai été en Tunisie et au Maroc, mais pour des vacances.

— Bien. Maintenant, parlons de la mission qui nous appelle à Tombouctou. Ni Sosso ni toi n'y avez jamais mis les pieds. Moi, je m'y suis rendu trois fois, mais il y a dix ans de cela. Je ne peux pas affirmer que je connais la cité, en revanche je peux m'y retrouver. Nous y allons donc sur ordre des plus hautes autorités du Mali. La

raison, vous la connaissez. Comme je le dis toujours à Sosso, la société malienne est complexe. Y mener une enquête policière comme on le ferait en France n'est pas toujours évident, car d'une région à l'autre les coutumes varient. C'est une société où l'Islam, le Christianisme cohabitent et se mélangent avec l'Animisme ; et le Mali d'hier ne s'estime pas vaincu par le Mali des temps modernes. Il faut donc toujours se rappeler cette diversité quand on mène une enquête ici. Tombouctou ne fait pas exception à la règle, au contraire. Si vous ne le savez pas, je vous apprends que l'ancêtre des Touareg est supposée être une femme nommée Tin Hinan ; chose rare et détail important.

« Vous êtes jeunes et vous avez forcément les qualités et les défauts inhérents à votre âge, mais je tiens à vous fixer une ligne de conduite que vous serez tenus de respecter tout au long de l'enquête qui s'annonce. D'abord, comme je l'ai dit hier, lors de notre réunion, nous partons sur des hypothèses, mais pas sur des a priori. Il y a une équipe de policiers qui nous attend là-bas et va nous donner un coup de main. En fait, ils nous sont indispensables, car ils connaissent Tombouctou depuis des décennies et beaucoup d'entre eux en sont originaires. Cela ne signifie nullement que nous allons les suivre les yeux fermés, parce qu'ils peuvent être victimes de blocages du fait qu'ils respectent des tabous, comme tout Africain. Il s'agit donc de les écouter, de les comprendre, de prendre leur avis quand cela est nécessaire et, surtout, de ne pas les froisser en leur donnant le sentiment que nous débarquons en supermen et que nous les méprisons. Il faut qu'ils soient associés à chaque action que nous entreprendrons, sauf s'ils peuvent constituer une entrave. C'est pourquoi je vous demanderais de prendre mon avis avant d'entreprendre quoi que ce soit. Cela ne veut pas dire que je vous ne fais pas confiance, pas du tout. Seulement, comme je l'ai dit, vous êtes encore jeunes et vous connaissez mal la société dans laquelle nous vivons. Et — je ne sais pas si c'est valable pour toi aussi, Guillaume, mais pour Sosso, c'est vérifié— votre âge vous pousse parfois à être impulsifs. Toutefois, je ne veux pas vous priver de toute initiative : il y aura forcément des moments où nous ne serons pas ensemble et où vous devrez agir. Surtout, ne soyez pas paralysés par ce que je vous dis : seulement, agissez en tenant compte

du contexte. Une consigne, cependant : il ne faut employer la force que si c'est indispensable.

« Guillaume, je m'adresse à toi particulièrement pour te redire que le chef, c'est moi, mais j'ajoute que je ne suis pas un tyran et que je n'exige pas de toi que tu baisses les yeux chaque fois que nous nous rencontrons. Sois donc naturel.

« Un autre point important, pour vous deux. Vous êtes jeunes, méfiez-vous des filles, sinon vous risquez d'être entraînés dans des situations compliquées. Car ce ne sont pas les belles filles qui manquent. J'en sais quelque chose, mais je ne vous en dirai pas plus. Un détail : rappelez-vous que nous sommes en décembre, ce sont les vacances scolaires et la température est plus clémente à Tombouctou ; le soir, il peut même faire un peu frais. Tant mieux, non ?

« Voilà, jeunes gens. Je compte sur vous pour que nous réussissions à résoudre ces énigmes le plus rapidement possible. Alors je vous écoute.

— Moi, je voudrais savoir, dit Guillaume, si le fait que je sois blanc n'est pas une situation particulière et si ça n'aura pas des conséquences disons un peu négatives sur l'enquête.

— Mais il y a des Arabes et des Touareg aussi à Tombouctou, Guillaume ; ce sont des Blancs. Tu veux dire plutôt que tu es français. Je te comprends, parce qu'il y a une rumeur médiatique qui veut faire croire qu'il y a un danger à être français à Tombouctou. Je ne pense pas que ce soit vrai. Pour le moment. Toutefois, comme c'est une ville que tu ne connais pas, une certaine réserve s'impose à toi. Je vous conseille, à Sosso et à toi, d'être toujours ensemble. Sinon, il n'y a aucune raison de s'inquiéter. En outre, tu es policier, ce n'est pas rien.

— Oui, commissaire, mais je dis ça parce que j'ai aussi envie de voir la ville de Tombouctou. Pour moi, c'est une chance unique de visiter cette cité historique qui est un mythe dans tout l'Occident.

— Tout dépendra de la tournure des événements. Quand nous aurons clos l'enquête, pourquoi ne prendrions-nous pas une matinée ou un après-midi pour faire du tourisme ? N'en fais pas un problème.

— S'il vous plaît, moi aussi, j'ai quelque chose à dire, chef, intervint Sosso.

— Je t'écoute.

— Nous allons être forcément obligés de nous déplacer souvent, peut-être même dans le désert. Nous pouvons être confrontés à de la violence aussi. C'est pourquoi je voudrais vous demander de nous faire confiance, chef, et de nous laisser agir seuls, Guillaume et moi, quand il faut beaucoup d'effort physique. Je ne veux pas du tout dire que vous êtes trop âgé, pas du tout, mais vous ne devriez pas prendre trop de risques. Moi, j'ai peur que vous ne vouliez être présent partout. Franchement, ça m'inquiète beaucoup, chef.

— Je te comprends, Sosso. Issa m'a donné le même conseil. Ma femme m'a même suggéré de te confier l'enquête et de rester à Bamako. Rassure-toi : c'est vrai que je suis un homme têtue, mais je ne suis pas inconscient. Et je ne me prends pas pour un surhomme. Là où ma présence n'est pas indispensable, je n'y serai pas. Je vous fais donc confiance d'emblée. Bon, comme il se fait tard, moi, j'ai bien envie d'aller au lit. Mais je vous conseille de ne pas rater un spectacle : celui du lac Débo au lever du soleil. J'espère que vous avez un réveil.

— Moi, j'en ai, dit Guillaume.

— Remonte-le pour qu'il sonne à sept heures et regardez par le hublot. Dommage que tu aies oublié ton appareil photo. Bonne nuit à vous et à demain. »

Ses jeunes collaborateurs se levèrent et le saluèrent à leur tour ; alors le commissaire se dirigea vers sa cabine.

CHAPITRE VII

Guillaume ouvrit les yeux, mais demeura étendu sur son lit. Une lumière rosée filtrait à travers les interstices des deux fenêtres et dessinait sur les murs d'autres fenêtres factices. Le voyage par bateau avait été long, mais pas ennuyeux. Le jeune homme eût passé la matinée à rêvasser et à revivre le long chemin qui l'avait mené de Mopti à Tombouctou. Il était reconnaissant au commissaire Habib de lui avoir donné l'occasion de contempler un spectacle unique dont il se souviendrait longtemps : le lac Débo au lever du soleil. Il revoyait cette mer intérieure aux eaux étincelant de l'or des rayons solaires, au rivage exhibant de minuscules hameaux de huttes faites de paille et de branchages, dressées dans le désordre, sous le regard bienveillant d'une étendue placide d'herbes et d'arbustes d'un vert foncé. Au pied des habitations rustiques, des pêcheurs, armés de filets, s'apprêtaient à prendre place dans des pirogues pour rejoindre leurs collègues, dont les embarcations glissaient déjà sur les eaux calmes du lac, à la recherche de poissons.

Alors, lentement, au rythme du bateau, émergeait le trésor du lac Débo auquel nul voyageur ne pouvait rester insensible. Au milieu des eaux bleues dorées, un peuple d'oiseaux de toutes couleurs et espèces s'étaient donné rendez-vous. Ils glissaient, heureux, flottaient, s'embrassaient, voletaient, se reposaient sur le lac complice dont le charme les attirait depuis des siècles, des quatre coins de la terre.

Dans sa cabine, à travers le hublot, le jeune Français se délectait de l'inénarrable tableau vivant qui s'offrait à son regard. Le bonheur du lac, des herbes, des arbustes et des oiseaux, était aussi le sien. Il était tout simplement devenu des leurs. Il se serait établi pour de bon dans une de ces habitations sommaires, parmi ces pêcheurs frustes, sûr d'y être à l'abri des turbulences du monde des mortels. C'était donc cela le bonheur, le doux soleil flirtant avec le lac Débo, à la grande joie des

oiseaux, des herbes et des végétaux. S'il restait une place en ce paradis, lui, Guillaume l'occuperait avec un infini plaisir. Hélas, indifférent à la magie de ce coin du monde, le bateau continuait sa route et peu à peu la scène féerique entraînait dans le passé et finit par y disparaître.

Guillaume se résigna à regagner son petit lit où il s'allongea, comme à ce moment dans sa chambre de l'hôtel Al Farouk, à Tombouctou, où, de dépit, il se releva bientôt et alla ouvrir une fenêtre. Et revoilà la cité qu'il n'avait aperçue la veille qu'à travers l'obscurité du soir. Il regarda longuement la ville mythique dont il rêvait depuis son arrivée au Mali. À la vue du sable vorace tout proche qui menaçait son existence, de ses maisons de banco ordinaires, de ses rues poussiéreuses qui commençaient à grouiller de jeunes, de marchands à la tête chargée, de voitures d'occasions, de motos, de charrettes et de dromadaires, Guillaume éprouva une certaine déception. Peut-être s'attendait-il à retrouver la Tombouctou mythique, aux minarets et coupoles d'or, aux bâtisses à l'image de celles de la Rome antique. Il lui faudrait quelques jours pour comprendre pourquoi cette cité légendaire, malgré sa richesse enfuie, exerçait encore sur le voyageur un attrait irrésistible, quand il aurait admiré ses monumentales mosquées de terre, visité ses bibliothèques, côtoyé ses habitants aux mœurs variées, découvert les vestiges de leur histoire si prestigieuse, senti l'âme de Tombouctou.

Avant le touriste, il y avait le policier en mission : cette vérité se rappela au jeune Français. Il fallait se rendre à la réalité et admettre que le terrorisme avait gravement entaché la réputation de la cité des 333 Saints. Lui-même, courait de gros risques, car sa couleur et ses origines, qui semblaient provoquer la haine des islamistes, étaient évidentes. Il lui fallait donc être prudent. Il contempla Tombouctou quelques minutes encore, puis gagna la salle de bain, parce qu'il avait rendez-vous avec Sosso dans la salle du petit-déjeuner.

Une demi-heure plus tard, au restaurant de l'hôtel Al Farouk, un bel immeuble de deux étages, à l'architecture soudano-arabe, Guillaume avait rejoint l'inspecteur Sosso et Gérard Lebrun ; les trois jeunes gens

attendaient Habib. Depuis que le commissaire Touré, parti la veille les accueillir au petit port de Korioumé, en compagnie du chef de cabinet du gouverneur de Tombouctou, leur avait présenté le jeune touriste français, Sosso et Guillaume avaient été conquis par sa bonhomie, même si la mort de son ami Ibrahim paraissait l'avoir profondément perturbé. Les trois jeunes gens étaient demeurés une bonne partie de la soirée à bavarder de tout et de rien, au bar. À Guillaume, qui lui avait confié son désir de visiter Tombouctou, Gérard s'était proposé de lui servir de guide. Sosso s'était moqué de son copain en recommandant à Gérard d'éviter de l'amener en des lieux où il pourrait voir de jolies filles.

« Et pourquoi donc ? avait protesté le jeune policier français.

— Parce qu'il y a une jeune peule qui t'attend à Mopti.

— Mais, tu ne comprends rien, mon pauvre Sosso, nous sommes dans un pays où la polygamie est autorisée.

— Alors te voilà devenu malien !

— Pourquoi pas ? »

Gérard n'avait pas arrêté de se marrer. « Tant mieux, avait pensé Sosso, si cela peut le consoler un moment. »

Ce matin, l'inspecteur Sosso et Guillaume paraissaient pourtant un peu moins détendus, sans doute parce qu'ils étaient conscients que le temps des plaisanteries était révolu et qu'il allait falloir traquer d'éventuels assassins.

Dans sa chambre, au deuxième étage, quand il se rendit compte qu'il allait être bientôt neuf heures à sa montre, le commissaire Habib rangea fébrilement le document qu'il avait lu et relu quatre fois depuis la veille, au soir. C'était le pré rapport que le commissaire Touré lui avait remis concernant la mort d'Ibrahim Ag Aghaly et les tirs de fusil contre une fenêtre de l'hôtel Al Farouk. La rencontre de son équipe avec celle de Tombouctou, qu'il avait lui-même fixée à dix heures, ne lui laissait que le temps d'avaloir son petit-déjeuner. Il fourra les documents utiles dans sa sacoche, boucla la porte en s'y prenant à deux reprises, puis se hâta de descendre les marches de l'escalier qui le menait à la réception. Aux nombreux « bonjour m'sieur le com'saire » provenant du personnel de l'hôtel, Habib comprit que la

nouvelle de son arrivée n'était plus un secret à Tombouctou. Il rejoignit ses jeunes collègues qui se levèrent pour le saluer.

Une fois servis, le commissaire demanda à Guillaume s'il avait vu le Lac Débo.

« Ah ! s'exclama le jeune policier. Je me suis régalé. On dirait que tous les oiseaux du monde s'y étaient donné rendez-vous. Mais quel spectacle !

— Et toi, Sosso ? demanda Habib.

— Il dormait, le pauvre, répondit Guillaume. Je l'ai réveillé, mais il s'est mis à marmonner et je l'ai laissé dormir. Mon pauvre ami, si tu savais ce que tu as raté.

— Oh, au retour, je le verrai, dit Sosso qui cachait mal sa déception.

— Il est vrai que c'est un lieu à voir, renchérit Gérard. En tout cas, moi, je ne m'en lasse pas.

— Tant mieux, dit le commissaire. Maintenant, Gérard, j'ai bien envie de te connaître mieux — j'espère que ça ne te dérange pas, moi je tutoie d'office ceux qui sont plus jeunes que moi. J'imagine que vous vous êtes dit beaucoup de choses hier soir, mais, moi je n'étais pas avec vous. Alors ?

— Ça ne me dérange pas du tout, commissaire. Je suis originaire de Pau où je suis né en 1978. J'ai fait des études dans différentes écoles des beaux-arts. Je suis designer et un peu écrivain, j'ai monté une petite entreprise. Je suis célibataire, sans enfant. C'est la cinquième fois que je viens à Tombouctou que j'adore. Voilà.

— Et tu n'as pas peur ?

— Pas du tout, commissaire. Je n'ai jamais connu de problème jusqu'à cette histoire que vous savez.

— Une question indiscreète : as-tu une copine ici ?

— Pas du tout, commissaire. Moi, je viens ici pour décompresser. Je suis tellement bien que je ne pense pas aux filles. Franchement. »

Sosso ouvrit la bouche sans doute pour lancer une pique à Gérard quand la voix du commissaire Touré se fit entendre du côté de la réception.

« Alors, on y va, ordonna le commissaire Habib à ses deux collaborateurs. Et toi, Gérard, que fais-tu de ta journée ?

— Je vais lire et essayer d'écrire un peu. »

On se souhaita bonne journée et Gérard monta dans sa chambre pendant que les policiers se dirigeaient vers la réception.

Au commissariat, Touré avait tellement insisté qu'Habib accepta d'occuper son fauteuil. Alors il fit face aux deux équipes : Sosso, Guillaume, Touré et Tall.

« Nous vous remercions donc, Touré, Tall et toute votre équipe, de l'accueil qui nous a été réservé. Pour ma part, j'ai lu et relu le pré rapport que vous m'avez donné et j'ai examiné attentivement les photos aussi. Donc, les questions qui se posent actuellement sont les suivantes ; Ibrahim Ag Aghaly a-t-il été tué ou est-il mort accidentellement ? S'il a été tué, qui est son assassin ? Ensuite, qui a tiré sur la fenêtre de la chambre qu'occupait Gérard Lebrun, à l'hôtel Al Farouk ? Enfin, ces deux affaires sont-elles liées d'une façon ou d'une autre ?

« Commençons par la mort d'Ibrahim. Les documents laissent entendre que son frère, Rhissa, qui a découvert son corps, accuse sans preuve, un de leurs cousins, Saïf Ag Youssef, de l'avoir tué. L'ami d'Ibrahim, Sidi Sall, semble confirmer lui aussi cette accusation, mais sans preuve non plus. Or si l'autopsie prouve que le jeune Touareg est mort suite à trois impacts de pierre sur son front et au milieu de son crâne, aucun indice ne permet de dire que ces coups ont été portés par un autre individu, parce que sur la pierre il n'y a que les empreintes des doigts de la victime. Les photographies que voici infirment la thèse d'une mort accidentelle et prouvent qu'Ibrahim a marché jusqu'au pied du figuier où il a été retrouvé inerte. Il n'est donc pas tombé de son dromadaire. Mais comme vous le dites, c'est une hypothèse à ne pas enterrer, bien que tous les indices aient été effacés du sable à l'heure qu'il est. Nous en sommes donc là, Touré. Ai-je oublié un détail, même secondaire ?

— Non, mon commandant, répondit Touré, vous avez dit l'essentiel. Seulement, Tall a fait une remarque qui ne figure pas dans le pré rapport mais qui me paraît intéressante. Il se demande si l'on ne peut pas soupçonner Rhissa, qui nous a apporté le corps de son frangin,

d'avoir tué ce dernier, volontairement ou accidentellement, ou d'avoir assisté à sa mort, contrairement à ce qu'il affirme.

— Je comprends ; mais si on y réfléchit mûrement, est-ce que s'il était le meurtrier, il n'aurait pas été plus prudent pour lui d'emporter le mort à leur campement, où sa version des faits n'aurait soulevé aucun soupçon, d'autant plus que le corps aurait été enterré sans autopsie ? Je me demande donc si cette hypothèse n'est pas à écarter. Ensuite, est-ce que le grand frère aurait assisté à la mort du jeune frère ? Si oui, je ne vois pas pourquoi il ne relaterait pas les circonstances de la mort. On pourrait penser que Rhissa a agi avec un complice et qu'il essaie de brouiller les pistes. Cette hypothèse me paraît la plus invraisemblable, car il n'aurait tout simplement pas touché au corps et aurait attendu qu'il fût découvert par quelqu'un d'autre. Rappelons-nous que la mort s'est produite vers onze heures du matin et que Rhissa n'a quitté le campement que dans l'après-midi. Donc ce seul fait infirme toutes les hypothèses que je viens d'évoquer.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous quand vous soutenez qu'Ibrahim ne pouvait pas se donner lui-même trois coups d'une telle violence. Donc l'hypothèse du suicide aussi est à écarter, pour le moment.

— Alors ?

— Moi, je voudrais dire, intervint Sosso, que même s'il n'y a que des soupçons contre Saïf, il demeure pour le moment le seul suspect et qu'il faut l'interroger le plus rapidement possible.

— À mon tour, dit Guillaume, je voudrais formuler une hypothèse. Il n'a été retrouvé que des empreintes de la victime sur l'arme du crime, grâce au sang, mais cela n'exclut pas du tout qu'il y ait un assassin. On peut imaginer que l'assassin a cogné la tête d'Ibrahim contre le figuier, que la victime est tombée sur le sable, la main près de la pierre. Puisque la victime était presque k.o., il a été facile pour l'assassin de prendre la pierre avec sa main – je veux dire la main de la victime – et de lui donner deux autres coups au milieu du crâne. Ainsi, il n'y aurait pas ses empreintes sur la pierre, mais celles de la victime. Ça me paraît un scénario pas impossible.

— Pourquoi pas ? concéda Habib. Dans ce cas, cela signifierait que

le meurtrier sait qu'il peut être trahi par ses empreintes, qu'il connaît les méthodes de l'investigation policière. En interrogeant le suspect, il faudra donc s'en assurer.

— Permettez-moi d'en revenir aux photographies. Une idée me vient et qui pourrait corroborer en partie l'hypothèse de Guillaume. Les traces de pas allant du dromadaire d'Ibrahim à l'arbre peuvent ne pas être celles d'Ibrahim, mais de quelqu'un qui aurait porté Ibrahim jusqu'au pied de l'arbre. Dans le sable, on ne peut pas faire de différence entre les traces de pas si les pieds sont chaussés. Ne l'oublions pas.

— Qu'en pensez-vous, Touré et Tall ? »

C'est ce dernier qui prit la parole.

« Je suis tout à fait d'accord, il y a plusieurs hypothèses possibles et il ne faut rien négliger. Comme l'a dit Sosso, je crois que sans tarder il faut interroger Saïf

— C'est ce que je crois aussi, acquiesça son chef.

— Alors nous partons immédiatement pour le camp de Youssef. Auparavant, Touré, il faudra obtenir du juge d'instruction une autorisation de perquisition.

— Tall s'en charge. »

Une demi-heure plus tard, un convoi composé d'un 4x4, transportant les commissaires Habib et Touré, Sosso et Guillaume, encadré de deux jeeps, ayant chacune à leur bord cinq policiers armés de fusils et de fusils mitrailleurs, s'ébranla en direction du campement de Youssef.

« Il faut combien de temps pour y arriver ? s'enquit Habib auprès du chef de la police de Tombouctou.

— Ce n'est pas loin, commissaire, expliqua ce dernier, mais puisque nous roulons dans du sable et qu'il faut être prudent, nous en avons pour trois quarts d'heure, pas plus. »

Guillaume, lui, serait resté dans la voiture plus longtemps, malgré les secousses qui n'en finissaient pas. Assis tout contre Sosso, il dévorait du regard la mer de sable qu'il voyait pour la première fois. Ce n'était pas encore tout à fait le désert, mais déjà, les dunes qui

commençaient à scintiller au soleil, le bal incessant des faucons, fauvettes, hirondelles, le ciel d'un bleu pâle parsemé de nuages blancs, presque transparents, et le soleil trop sûr de lui-même qui régnait en despote sur son royaume, comment demeurer insensible à un tel spectacle ? L'âme du spécialiste de l'anti-terrorisme s'était muée en celle d'un poète romantique. D'ailleurs, Sosso aussi paraissait fort impressionné, car lui non plus n'avait jamais vu l'orée du désert.

Le silence s'installa dans le véhicule pendant quelque temps avant que le commissaire Habib éprouvât le besoin d'interroger Touré.

« Tu me dis que les membres des familles de Youssef et d'Aghaly sont des cousins, mais, alors, comment peuvent-ils s'entretuer ?

— Vous savez, commandant, c'est assez complexe. Ce sont des conflits qui doivent remonter à des décennies. Et il n'est pas évident qu'ils acceptent d'en parler. Ici, chez nous, à Tombouctou, d'une façon générale, les secrets de famille sont sacrés. C'est pire chez les Touareg. Si nous voulons être fixés, nous devons interroger un Touareg âgé qui accepterait de parler. Je n'en connais pas, malheureusement, mais il y a parmi les policiers qui nous escortent un jeune Touareg, Haroun. Au besoin, pourrions-nous demander son aide. Lui est devenu un citadin et il n'a plus forcément les mêmes réactions que les Touareg traditionalistes. C'est du moins ce que je pense.

— Mais est-ce que tu sais s'il y a jamais eu meurtre entre eux ?

— Je ne pense pas, car cela se sait. Je ne pense pas. »

La jeep qui ouvrait le chemin ralentit sensiblement, puis stoppa obligeant les deux autres véhicules à faire de même.

« Que se passe-t-il ? interrogea Habib.

Sans attendre, le commissaire Touré avait déjà ouvert la portière et mis pied à terre. Habib, Guillaume et Sosso l'imitèrent. À une centaine de mètres devant eux, se tenait une unité de soldats armés de kalachnikovs, qui semblait attendre un ennemi. Les deux commissaires n'hésitèrent pas à aborder le jeune officier commandant la petite troupe pour s'enquérir de la raison de cette présence impromptue. Le capitaine Sy, ainsi se présenta-t-il, expliqua qu'il était chargé de s'interposer entre deux familles touareg qui risquaient de se battre. Touré se mordit les lèvres, car il aurait dû deviner l'événement.

« Il s'agit bien des parents de Youssef et d' Aghaly, n'est-ce pas, capitaine ?

— Exactement, confirma le jeune officier. Nous avons été prévenus que les frères Aghaly avaient quitté leur campement. Ils ne vont pas tarder à arriver ici. S'il vous plaît, commissaires, je vous demanderais de regagner votre véhicule, car ça pourrait être dangereux. »

Les deux policiers obéirent. Une fois dans le 4x4, Habib expliqua la situation à Sosso et à Guillaume, pendant que Touré se livrait au même exercice auprès des occupants des deux jeeps.

« Décidément, ça se complique, constata Guillaume.

— C'était prévisible, lui répondit Touré, de retour. Je l'avais oublié, c'est moi qui ai demandé la mise en alerte de l'armée, parce que, connaissant le sens de l'honneur et de la fraternité des Touareg, je craignais une telle situation. Mais il n'y a pas de quoi s'inquiéter outre mesure, puisque les militaires interviennent, ça va se calmer vite. »

« Arrêtez-vous ! », hurla le capitaine Sy. Sur leurs dromadaires, les frères et le fils d'Aghaly venaient de surgir au sommet d'une dune. Ils parurent n'avoir rien entendu et continuèrent à avancer avec détermination. « Je vous ordonne de vous arrêter sinon je fais tirer ! », menaça l'officier. Les Touareg n'y prêtèrent guère attention. Ils n'étaient plus qu'à quelques dizaines de mètres des soldats. « En joue ! », ordonna l'officier à ses soldats. À son tour, Touré cria à l'attention du jeune policier touareg qui se trouvait dans la première jeep : « Haroun, dis-leur de s'arrêter. » L'autre cria l'ordre en tamasheq, mais les quatre hommes continuaient à avancer. On distinguait nettement Kalil, Rhissa, Aly et Assarid, armés de fusils et de dagues. « Feu ! », hurla le capitaine Sy. Des coups de feu éclatèrent. En fait, les soldats avaient tiré en l'air, en signe de sommation. Malheureusement, atteint, le dromadaire de Kalil s'écroula, projetant son propriétaire qui roula dans le sable. C'est alors seulement que ses frères et son neveu s'arrêtèrent, descendirent de leurs montures, coururent vers lui, le relevèrent. Heureusement, il n'avait pas été touché.

Suivi des soldats aux armes braquées, le capitaine s'avança vers les frères et le fils d'Aghaly. « Déposez vos fusils par terre ! », leur

ordonna-t-il. Quelques secondes d'hésitation et Kalil demanda à sa suite de s'exécuter. « Je sais que vous voulez aller attaquer la famille de Youssef, mais je ne vous laisserai pas faire. Voici justement les policiers qui sont chargés de faire la lumière sur la mort de votre fils. Il ne vous appartient pas de faire justice. Alors je vous conseille de retourner chez vous. Prenez garde, il y aura toujours des soldats pour s'opposer à votre soif de vengeance. La prochaine fois, vous ne vous en tirerez pas aussi facilement. Alors laissez vos fusils et remontez sur vos dromadaires. »

En fait, ils ne possédaient que deux fusils dont s'emparèrent des soldats.

Kali ne s'était pas déclaré vaincu. Il s'adressa ainsi à l'officier :

« Cette affaire ne regarde que nous, vous n'avez pas à vous en mêler.

— Je vous ordonne de vous taire. Sachez que vous parlez à un officier de l'armée malienne. Maintenant, allez-vous en ! Vite ! »

Le jeune policier touareg s'adressa de nouveau à Kalil et à ses parents dans leur langue. Ceux-ci semblaient indécis, mais finirent par tourner les talons. Rhissa céda son dromadaire à son oncle Kalil et prit place derrière son autre oncle Aly. Le dromadaire blessé était secoué de convulsions. Le capitaine ordonna aux soldats de l'achever. Ce qui fut fait aussitôt. Le coup de feu fit se retourner les Touareg qui ne s'arrêtèrent cependant pas. Le commissaire Habib s'approcha de l'officier. « Capitaine, lui dit-il, puis-je jeter un coup d'œil sur les armes que vous avez saisies ? » Le capitaine les lui fit donner. Habib les examina puis les rendit aux soldats.

« Vous pouvez continuer votre chemin, dit le jeune officier à Habib et Touré. Ils ont compris, ils ne reviendront pas de sitôt. De toute façon, j'ai pris les précautions nécessaires. Je suppose que vous avez commencé à mener l'enquête sur la mort de leur fils.

— Oui, répondit Habib, merci de nous avoir épargné une boucherie, capitaine. »

Ils se saluèrent et chacun regagna son véhicule.

Dans leur 4x4, aucun des policiers n'ouvrit la bouche, tant cet événement était inattendu. Même Touré accusait le coup, lui qui avait

pourtant prévu cette réaction de la famille d'Aghaly. En fait, c'était l'idée que les soldats auraient pu tirer sur les frères Touareg si ceux-ci n'avaient pas obtempéré aux ordres du capitaine qui les avait remplis de crainte et les perturbait encore.

« Imaginez, si les assaillants étaient tombés sur leurs cousins qui ne se doutent de rien, quel carnage ç'aurait été, fit remarquer Habib. Et si Saïf était mort dans la tuerie, s'en était fini de l'enquête. Merci d'y avoir pensé, Touré.

— Vous savez, commandant, répondit Touré, on ne peut pas conduire une enquête ici si on ne connaît pas les habitudes et les coutumes des gens

— C'est exactement ce que j'ai expliqué à mes jeunes collaborateurs. Espérons que nous n'aurons pas à agir pareillement chez Youssef. »

Justement, le campement de Youssef se profilait à quelques centaines de mètres, semblable à celui d'Aghaly, mais moins imposant. La première jeep ralentit, contourna une dunette et se dirigea vers l'endroit qui en semblait l'entrée, parce que dénué de tentes. Les uns après les autres, les véhicules s'immobilisèrent et leurs occupants en descendirent.

Les commissaires Touré et Habib furent les premiers à entrer dans le campement, suivis de près par Sosso, Guillaume et les autres agents. Curieusement, le lieu paraissait vide d'hommes. Seul un groupe de femmes et de filles étaient assises sous un hangar qui servait de cuisine. Elles lorgnèrent les policiers puis s'empressèrent de disparaître sous les tentes. Un vieillard sorti d'on ne savait où, marcha d'un pas assez énergique à la rencontre des étrangers. Touré demanda de nouveau l'aide de Haroun, parce qu'il supposait que l'homme ne comprenait pas français. Celui-ci les invita alors à entrer sous sa tente. Habib ordonna à Sosso et à Guillaume de patienter dehors, à côté des autres policiers, puis, accompagné de Touré, il suivit le vieillard. En fait, il s'agissait de Youssef, le cousin d'Aghaly. Une fois assis sur un grabat, près de Touré, face au chef de famille installé sur une natte, par l'intermédiaire de Haroun, Habib interrogea leur hôte après lui avoir expliqué la raison de leur visite.

« J'ai appris la triste nouvelle de la mort de mon « fils » Ibrahim, dit

Youssef, et j'en suis vraiment attristé. Il paraît effectivement que quelqu'un l'a tué, mais je ne peux pas vous dire qui, parce que je ne le sais pas. Aghaly vaut moins que rien, il ne m'en a pas informé.

— Aghaly est votre frère, pourquoi tant d'inimitié entre vous ?

— Je ne pourrai pas vous l'expliquer. C'est une histoire de famille qui ne regarde que nous. Si je vous en dis un mot, l'âme de mon père ne me le pardonnera pas.

— Dites-moi où sont les autres hommes de la famille.

— Ils sont partis travailler, mes trois fils et mes trois frères.

— Dites-nous précisément où se trouve votre fils Saïf.

— Saïf est malade, il est couché sous sa tente.

— Nous souhaitons le voir. »

Le vieil homme s'entretint avec Haroun qui s'excusa auprès de ses supérieurs, sans autre explication, se leva et disparut. Peu après, il réapparut en compagnie d'une vieille femme au visage crispé, pas vraiment sympathique : c'était Leïla Ag Hawad, l'épouse de Youssef. Les époux s'entretinrent brièvement, puis, par l'intermédiaire de Haroun, la femme invita les policiers à la suivre. Elle les conduisit sous une tente où était couché quelqu'un couvert de la tête aux pieds.

« C'est mon fils Saïf, expliqua-t-elle.

— Est-ce que vous pouvez retirer la couverture pour que nous le voyions ? »

La mine de la femme se crispa. Elle secoua la tête en signe de refus.

« Explique-lui que nous voulons seulement savoir dans quel état il se trouve », dit Habib à Haroun. Celui-ci dut insister et trouver d'autres explications pour que Leïla Ag Hawad consentît à ôter lentement la couverture du corps de son fils. Ce dernier apparut très amaigri, presque squelettique, les traits creusés, et respirant avec peine. Il regarda les étrangers en clignant les yeux, puis les oublia.

« Et depuis quand est-il malade ? interrogea le commissaire Habib.

— Depuis bientôt trois semaines, répondit la femme, toujours par l'intermédiaire de Haroun.

— Pourquoi ne l'amenez-vous pas à l'hôpital ?

— Nous n'en avons pas besoin. Fatma walette Sidi-Mohamed, l'épouse du frère de mon mari, connaît les plantes médicinales mieux

que personne. C'est elle qui le soigne. J'étais chez elle il y a seulement quelques jours. C'est pourquoi ça va mieux pour mon fils.

— Vous pouvez le recouvrir. Nous vous remercions et nous souhaitons qu'Allah lui redonne la santé. »

Puis les policiers quittèrent la tente. Habib fit expliquer au patriarche Youssef qu'il lui fallait faire fouiller toutes les tentes pour voir s'il n'y avait pas de fusil. Youssef se fâcha.

« Nous ne sommes pas des voleurs, nous. Pourquoi voulez-vous fouiller sous nos tentes ? »

— Nous cherchons le fusil avec lequel on a tué Ibrahim Ag Aghaly. Si vous ne voulez pas qu'on accuse quelqu'un de chez vous, laissez-nous faire, rusa Habib.

— Si c'est ça, allez-y ; nous ne sommes pas des assassins, nous. »

Les policiers commencèrent aussitôt à fouiner dans tous les coins du campement. Seulement, ils furent obligés d'attendre que les femmes eussent évacué les tentes qu'elles occupaient pour pouvoir y accéder. En définitive, il fallut se rendre à l'évidence : il n'y avait pas de fusil chez Youssef. Toutefois, à la grande surprise du chef de famille, Habib exigea encore de voir le cheval de son fils. Ce fut le vieil homme lui-même qui conduisit les policiers sous un acacia où était attaché un cheval noir qui portait une touffe de poils blancs sur la cuisse droite. « Et les autres, vos frères et vos fils, ont-ils eux aussi des chevaux ? » demanda Habib au vieil homme qui répondit :

« Non, pas du tout. Ils ont chacun un dromadaire. C'est Saïf seul qui se sert d'un cheval. »

Après avoir remercié Youssef et s'être excusés de l'avoir dérangé, les policiers reprirent le chemin de Tombouctou.

Les voilà de nouveau dans le bureau de Touré après une demi-heure de course.

« Je résume donc, commença le chef de la Brigade criminelle. L'état dans lequel nous avons vu Saïf le dispense de tout soupçon. Pour qu'un homme réputé pour son physique de boxeur se retrouve dans cet état squelettique, il faut plus que quatre jours. Il ne pouvait donc pas tuer Ibrahim en étant couché. Voilà une hypothèse qui s'effondre. Il nous

faut chercher ailleurs. Certes, il possède un cheval noir, comme celui du tireur de l'hôtel Al Farouk, mais on ne peut pas non plus l'imaginer galopant malade. C'est dire donc, à mon avis, que Saïf Ag Youssef est complètement hors de cause. Je ne sais pas ce que vous en pensez.

— Je suis du même avis, dit Touré. Alors si Ibrahim n'a pas été tué par Saïf et s'il ne s'est pas suicidé, il nous faudra recommencer les différents interrogatoires. Je pense à Sidi et à Rhissa.

— Peut-être Rhissa en priorité, suggéra Sosso. Pourquoi pas dès cet après-midi, quand nous aurons mangé.

— Non, Sosso, on ne peut pas aller chez Aghaly avant la fin du troisième jour de deuil. Pour présenter des condoléances, oui, mais pas pour un interrogatoire. C'est contraire à toute bienséance.

— Mais, protesta Sosso, eux allaient massacrer leurs cousins avant la fin du troisième jour de deuil !

— Justement, nous ne devons pas agir comme eux. Nous, nous représentons l'autorité. Un tel comportement serait choquant pour les habitants de Tombouctou. Nous sommes donc tenus d'être patients.

— Je ne sais pas si je peux me le permettre, intervint Guillaume, mais, j'avoue que ce que vous dites me surprend, commissaire Touré. Dans cette enquête, le temps est précieux, si nous attendons, des preuves risquent de disparaître. Et des individus aussi, d'ailleurs. Dans ces conditions, je ne vois pas comment justifier votre position.

— Parce que c'est ainsi, Guillaume. Je sais que ça n'a rien de rationnel, mais c'est ainsi. Nous attendrons donc

— Rassurez-vous, intervint Habib. Vous avez vu les frères Aghaly. Ils sont tellement fiers et orgueilleux qu'il est impensable qu'ils essaient de s'enfuir. Rhissa sera donc chez lui demain. N'en faisons pas un problème. En attendant, nous allons retourner à l'hôtel pour déguster un bon couscous de Tombouctou.

— Encore une remarque, commissaire, insista Guillaume. L'état de Saïf ne lui permet pas de commettre un meurtre, mais l'attentat perpétré contre Gérard peut être son œuvre, par personne interposée, car rien ne prouve qu'il ne fait pas partie d'un groupe islamiste, comme Aqmi. C'est donc une piste à ne pas négliger. Le commissaire Touré doit pouvoir nous dire ce qu'il en est d'Aqmi ici. »

Ce raisonnement imprévu du jeune policier français troubla ses confrères qui demeurèrent muets quelque temps avant la réponse de Habib.

« Guillaume, ton hypothèse n'est pas négligeable. J'avoue que je n'avais pas pensé à cet aspect du problème en voyant Saïf. Nous allons donc entendre Touré sur cette question. »

Celui-ci fit danser ses lèvres d'une drôle de façon, l'air fort embarrassé. Il dévisagea Guillaume et lui dit :

« Écoute, Guillaume, je vais être très clair pour lever tout doute. Je ne peux pas nier qu'il y a eu des enlèvements et des meurtres d'Occidentaux, notamment de Français, dans la région et la ville de Tombouctou ; mais c'est comme au Niger, en Somalie, en Afghanistan, au Pakistan, à Londres, à Paris etc. La World Trade Center n'est pas à Tombouctou, il me semble. C'est te dire que les islamistes sont capables de frapper n'importe où dans le monde. Quand c'est à Tombouctou qu'il y a une action terroriste, la nouvelle prend de l'ampleur, parce que Tombouctou est une ville mythique. Je veux que tu saches aussi que les Touareg ne sont généralement pas des islamistes ; il n'y a donc pratiquement pas de risque que Saïf soit un membre d'Aqmi. C'est ce que je pense. »

Le policier français ne s'avoua pas vaincu.

« Oui, répliqua-t-il, les Touareg peuvent ne pas être généralement des terroristes, mais il peut y avoir un ou quelques Touareg terroristes. On ne peut donc pas d'office exclure que Saïf en soit un. Moi, j'ai des renseignements, commissaire, qui me confortent dans l'idée qu'Aqmi est à Tombouctou, d'autant plus qu'il y a perpétré des attentats et des meurtres, comme vous l'avez vous-même confirmé. Il est fort possible que Gérard ait été la cible d'une action du groupe terroriste. Moi, je souhaite que l'enquête aille dans ce sens aussi, et qu'elle fouille dans la vie et les fréquentations de Saïf.

— Pour aller vite, est-ce que tu as des noms, Guillaume ? Des noms de présumés terroristes, je veux dire ?

— Non, mais mon informateur affirme qu'Aqmi vit bien à Tombouctou et que le meilleur moyen de dénicher ses membres est d'être présent à la prière du vendredi, dans les grandes mosquées. Une

fois que nous connaîtrons les fréquentations de Saïf, nous les repérerons facilement dans les mosquées et nous les ferons filer.

— Saïf n'étant pas en état de parler, il faudra du temps, mon cher. Est-ce que je peux savoir qui est ton informateur ?

— Je ne pense pas que ce soit nécessaire. Je dirai seulement qu'il n'habite pas à Tombouctou, mais qu'il y vient souvent, comme il va à Kidal et à Gao.

— Comme tu veux ; mais moi et mes agents, nous fréquentons les mosquées. S'il y avait des gens d'Aqmi qui s'y donnaient rendez-vous, nous l'aurions su. Nous avons déjà reçu des instructions pour les traquer partout, mais, pour le moment, en tout cas, nous n'avons rien vu. Quand je dis nous, je veux dire les forces de sécurité. Il n'y a pas de base d'Aqmi dans la région de Tombouctou, je t'assure. Je ne dis pas qu'il n'y en aura pas, mais pour le moment, nous n'en avons pas découvert.

— Bon, intervint Habib, encore une fois, l'idée de Guillaume n'est pas à écarter d'emblée. Nous allons donc dès aujourd'hui charger un indicateur de fouiner dans la vie de Saïf et de la famille Youssef. Touré, tu supervises cette opération qui doit commencer immédiatement. Pendant ce temps, nous continuons à interroger les autres protagonistes de l'affaire. Sur ce, on regagne l'hôtel avant que le couscous ne refroidisse. »

Quand le 4x4 les eut déposés à l'hôtel Al Farouk, Habib suggéra à ses jeunes collaborateurs de se retrouver dans un quart d'heure au restaurant. Une fois dans sa chambre, après s'être lavé les mains, le commissaire ouvrit une fenêtre et contempla Tombouctou, sous le soleil de midi, immobile dans un ciel au bleu délavé. Il ne faisait pas chaud, mais les ruelles étaient presque vides ; seules quelques charrettes, motos et bicyclettes et une voiture, par moments, leur redonnaient un peu de vie. Quelques piétons, des hommes en grand boubou ou gandoura, la tête ceinte d'un turban ou coiffé d'un bonnet, et des femmes voilées ou vêtues d'une robe ample, les longues tresses débordant du foulard, marchaient comme des promeneurs. L'hôtel étant aux abords du quartier Djingareyber, vus du second étage, les

toits en terrasse de banco uniformément ocres, paraissaient avoir été conçus par le même architecte. Lorsqu'il crut sentir une odeur de viande grillée, Habib gagna son lit. Il réfléchissait. L'enquête risquait d'être plus longue qu'il ne le pensait. Il se rappelait le pré rapport du commissaire Touré et se demandait quel crédit accorder aux conclusions qu'il renfermait, dans la mesure où, Saïf innocenté, pratiquement plus rien ne tenait. Il n'accusait pas du tout d'incompétence le chef de la police de Tombouctou, qui n'avait pas eu le temps nécessaire à des investigations poussées, mais il se disait qu'il fallait presque repartir de zéro. Ainsi, Gérard Lebrun l'intriguait. Il avait le sentiment que le jeune homme n'avait pas été suffisamment interrogé et qu'il gardait des informations susceptibles de faire progresser les investigations. En outre, la présence de traces de drogue dans le sang d'Ibrahim aurait dû être exploitée davantage. C'était volontairement qu'il avait omis de révéler ce détail lors de la première rencontre dans le bureau de Touré. Ce dernier lui-même n'en avait point fait mention ; cela supposait qu'il n'y accordait pas d'importance. Pourquoi ? De même, il ne fallait pas négliger l'obsession du jeune policier français. Certes, Habib jugeait sa thèse improbable, mais il ne coûtait rien de la vérifier. Quel homme était réellement Gérard ? Voilà la question à laquelle le commissaire allait commencer à chercher une réponse en attendant de voir Rhissa le lendemain. Il estimait que pour le moment, vu l'humiliation subie par la famille Aghaly, il ne serait pas prudent de se rendre à leur campement, car ils risqueraient de prendre la présence de la police pour de la provocation et leur réaction pourrait être imprévisible. Il suggérerait donc à Touré de charger le policier touareg, Haroun, d'apporter une convocation verbale à Rhissa et de l'accompagner au commissariat.

Au moment où il pénétrait dans le restaurant, Soso et Guillaume étaient déjà attablés. Tous les trois commandèrent du couscous, et Guillaume précisa au serveur qu'il s'agissait bien du couscous de Tombouctou. L'homme fit remarquer en riant que les policiers étaient à Tombouctou et non à Paris. Bizarrement, il faisait sans arrêt un geste de la main comme s'il chassait des insectes. Il faillit même gifler

Guillaume qui dut baisser la tête. L'employé s'en alla comme si de rien n'était, à la grande surprise des policiers. Un autre serveur qui leur apporta une carafe d'eau et avait sans doute été témoin de la scène, s'excusa et expliqua que son collègue avait la manie de faire ce geste parce qu'il vivait en un coin de la ville où il y avait beaucoup de moustiques et que, depuis l'enfance, il se comportait ainsi. C'était pourquoi on l'avait surnommé « Flytox ». Il n'avait donc point voulu gifler le « jeune Blanc ». Par prudence quand il s'approchait, il fallait éviter d'avoir la tête trop proche de sa main. D'ailleurs, c'était quelqu'un d'autre qui viendrait servir les étrangers.

Sosso et Guillaume se tordaient de rire alors qu'Habib se contenait de sourire en regardant le serveur s'en aller.

— Des événements, on en a vécu aujourd'hui, dit Guillaume. La guerre avortée entre Touareg, et entre l'armée et des Touareg, puis l'apparition d'un homme Flytox. Eh ben ! J'en aurai, des souvenirs.

« Oh, tu en auras d'autres quand nous irons chez Aghaly demain, s'amusa à l'inquiéter Sosso. »

Le commissaire saisit l'opportunité et informa ses collaborateurs de son projet d'y envoyer plutôt Haroun. « Après le déjeuner, j'en parlerai au téléphone avec le commissaire Touré, précisa-t-il.

— C'est sans doute plus prudent, commissaire, remarqua Guillaume. J'avoue que me retrouver face à la famille Aghaly sans les soldats m'inquiète.

— Tu as raison, ils sont capables d'être violents. Il faudra bien que nous nous rendions chez eux un jour, mais demain, ce serait de la provocation. »

Un serveur autre que « Flytox » leur apporta les plats de couscous. Guillaume attira l'attention de ses confrères sur son grand calme

« Ah, à propos, Guillaume, s'exclama Habib, un sourire aux lèvres, sais-tu comment on dit moustique en bambara ?

— Non ? s'étonna le jeune Français, les yeux écarquillés.

— On dit « sosso ». »

Emporté par son rire, Guillaume posa la tête sur un coin de la table, sous le regard d'un Sosso lui aussi hilare et d'un Habib au large sourire.

« En fait, dit Guillaume à son copain, c'est toi que « monsieur Flytox » visait ; il s'est trompé de cible. Je comprends maintenant.

Sosso rétorqua : « Alors, pauvre petit Français, tu es fichu, puisque c'est « monsieur moustique » qui va être ton voisin de chambre. Demain matin, tu seras couvert de trous, car il va aiguïser ses dents.

— Alors je vais demander à monsieur Flytox de partager mon lit, lui répondit le spécialiste de l'anti-terrorisme. »

C'est dans la bonne humeur que les policiers regagnèrent leur chambre.

À l'accueil, monsieur Flytox les salua chaleureusement et leur conseilla de ne pas laisser les fenêtres ouvertes, « à cause des moustiques ». Sosso et Guillaume se donnèrent la main et montèrent les marches en gloussant. Habib les suivait, amusé et heureux qu'ils eussent oublié les événements éprouvants du matin. C'est alors qu'une chance inespérée se présenta à lui quand il se fut retourné en entendant des bruits de pas : Gérard, le suivait lentement comme s'il ne voulait pas se faire remarquer. Sans autre formalité, le commissaire l'invita à le suivre dans sa chambre où il lui offrit une chaise alors que lui-même prenait place sur le lit.

« Je n'aurai plus besoin d'aller taper à ta porte, comme je m'y apprêtais, Gérard, commença le commissaire. Je souhaite que nous entretenions sur certains points de l'enquête. Tu me dis que tu connaissais Ibrahim Ag Aghaly depuis cinq ans. D'après toi, il ne buvait qu'occasionnellement et très modérément. Mais, dis-moi, franchement, est-ce qu'il ne se droguait pas aussi ?

— Ibrahim, se droguer !

Gérard s'était raidi et fixait sur le commissaire des yeux qui paraissaient avoir légèrement rougi.

— Je te pose cette question parce que l'autopsie a révélé des traces de drogue dans le sang du jeune Touareg, précisa Habib.

— Jamais, jamais je n'ai vu Ibrahim se droguer, commissaire. On n'a même jamais parlé de drogue.

— Et toi-même, tu n'en consommes pas ?

— Jamais, commissaire, je vous le jure, jamais ! »

Le jeune homme d'habitude si calme parlait presque avec arrogance,

en ponctuant ses propos de gestes rageurs. Le commissaire se réjouit plutôt de cette métamorphose, parce qu'il espérait que Gérard perdait son sang-froid et qu'il serait plus facile de le manipuler et de lui faire dévoiler des secrets. Il décida donc de le pousser à bout.

« Et il ne fumait pas ?

— Non, je ne l'ai jamais vu fumer.

— Et vous vous rencontriez où d'habitude ?

— Oh, ici souvent, parfois nous nous promenions dans Tombouctou. Mais ce n'est pas tous les jours que nous nous voyions, parce qu'il était marchand ambulant et voyageait souvent, Ibrahim.

— Bien. Tu m'as dit que c'était un garçon jovial, toujours de bonne humeur, plutôt loquace, tout cela te paraissait naturel ?

— Absolument, commissaire. En tout cas, vous ne me ferez jamais dire qu'Ibrahim se droguait. Jamais !

— Bon, laissons là cette histoire de drogue pour le moment et revenons en à toi-même. Tu m'as assuré que depuis des années que tu viens régulièrement à Tombouctou, tu n'as jamais pensé aux filles. J'en suis étonné, parce que, à ton âge, c'est plutôt surprenant. N'y a-t-il pas quelque chose que tu me caches, Gérard ? »

Le jeune Français sembla se recroqueviller. Son regard fuyait, allant d'un coin de la chambre à l'autre. Visiblement, il était mal à l'aise. Le commissaire se contenta de continuer à l'observer. Après un profond soupir, Gérard dit enfin :

« Commissaire, toute vie a des secrets. La mienne aussi. Mais je ne veux pas en parler, parce que c'est une affaire personnelle. Et ça n'a rien à voir dans mon amitié avec Ibrahim. Commissaire, je vous jure que je viens souvent à Tombouctou uniquement parce que cette ville me fascine. De ce côté, il n'y a aucun secret. Voilà.

— Entendu, Gérard, lui répondit Habib. Je comprends que tu veuilles protéger tes secrets, du moment que tu affirmes qu'ils n'ont rien à voir avec cette affaire, je veux bien te croire. Maintenant, tu peux regagner ta chambre. Et merci encore pour ta collaboration. »

Le jeune touriste se leva, plutôt rasséréné, salua le commissaire d'un hochement de tête et quitta la chambre. Habib n'était pas du tout convaincu par ce qu'il avait entendu. Il se demanda au contraire si le

jeune homme n'affichait pas un visage qui était loin de refléter sa vraie personnalité. Il fallait donc l'avoir à l'œil.

CHAPITRE VIII

La mission de Haroun auprès de la famille Aghaly avait échoué. Les Touareg n'avaient toujours pas digéré l'attitude du jeune capitaine Sy, qu'ils considéraient comme un manque de respect à leur égard. S'estimant atteints dans leur dignité, ils avaient répondu au commissaire Touré qu'il était hors de question que Rhissa se rendît au commissariat de Tombouctou. Haroun avait eu beau leur expliquer que la police n'était pas l'armée, les fiers Touareg avaient maintenu leur refus.

Auparavant, Kalil avait réussi à convaincre son frère Aghaly de l'autoriser à aller interroger son oncle et sa famille au sujet de la mort d'Ibrahim, en l'assurant qu'il n'avait pas d'intention belliqueuse, alors que ses jeunes frères, lui et leur neveu Rhissa étaient armés et prêts à en découdre avec ceux de Youssef. Ils avaient trouvé l'armée sur leur chemin.

Les commissaires Habib et Touré convinrent donc de se rendre au campement des Touareg courroucés. Guillaume n'hésita pas à exprimer sa surprise : on répond aux convocations de la police de gré ou de force. Il estimait que les policiers ne devaient pas baisser la tête devant ceux qui avaient refusé d'obtempérer. De fait, Sosso partageait l'agacement de son copain, mais ce n'était pas la première fois qu'il assistait à ce genre de concession consentie par son chef. Celui-ci expliqua qu'il valait mieux agir ainsi plutôt que de provoquer un conflit armé qui ne ferait que compliquer davantage l'enquête. Ils seraient donc cinq à aller chez Aghaly : lui, Habib, Touré, Sosso, Guillaume et Haroun. Il n'était point question de se faire accompagner d'agents armés susceptibles de rappeler aux Touareg leur déculottée de la veille.

Le commissaire Touré avait obtenu du capitaine Sy de lui confier les deux fusils saisis sur les Touareg, avec l'intention de les leur rendre. Il

fit venir quatre dromadaires qui attendaient dans la cour du commissariat, car on ne pouvait pas accéder au campement d'Aghaly en voiture.

Arriva le moment du départ. Le commissaire Habib semblait avoir perdu de son assurance habituelle à l'idée de devoir monter sur un dromadaire. Son embarras était tellement perceptible que Sosso s'en amusait. « Chef, on va vous aider à grimper là-dessus », proposa-t-il à Habib qui ne lui répondit pas. Pourtant, ce furent les deux jeunes gens qui l'aidèrent à s'installer sur sa monture agenouillée et le tinrent fermement au moment où la bête se remettait sur ses pattes. Il ne l'avoua pas, mais Habib avait eu peur, car il avait eu l'impression d'être assis sur une colline qui s'ébranlait. Finalement, le voilà, avec sa gandoura bleue, ses sandales en cuir, juché sur un dromadaire pour la première fois de sa vie.

Guillaume, lui, au contraire nageait dans le bonheur : il rêvait depuis tellement longtemps de cette expérience qu'il souriait béatement.

« Ce n'est pas loin, vous verrez, dit Touré qui avançait sur la droite de Habib agrippé à la bride de sa monture.

— Et si on faisait une course ? plaisanta Guillaume qui se hâta d'ajouter : Je ne parle pas de vous, commissaire.

— Bien sûr, répondit Habib, moi, je vais me contenter de chronométrer la course et de remettre le trophée au champion. »

On rit et Touré se mit à chanter en sonrhaï un air fort rythmé, à la grande surprise de ses compagnons. Quand il se fut tu, Haroun y alla à son tour, en tamasheq, d'une voix de soprano. Ensuite, Sosso fit entendre un chant bambara plutôt mélancolique. Puis arriva le tour de Guillaume qui entonna *En passant par la Lorraine*. Seul le grand chef ne respecta pas la règle. « C'est à votre tour, commandant », lui rappela d'un air faussement sérieux le commissaire Touré.

« Alors, comme je suis un vieux, dit Habib, je vous défie de chanter en chœur avec moi *La valse à mille temps*. On y va à trois : un, deux, trois ! » Alors l'orchestre improvisé des policiers, qui accompagnaient leur chanson de battements de mains, emplit le désert. Comme revigorés et débarrassés des soucis de l'enquête, nos cinq flics

chantèrent Brel trois fois avant de s'applaudir eux-mêmes. Sosso, Guillaume et Haroun se mirent à siffler comme à la fin d'un concert. Oui, ils avaient tous besoin de ce moment de détente.

Habib remarqua le comportement bizarre de sa monture qui semblait secouer la tête, tendre le cou, humer l'air, comme s'il était mal à l'aise. Il en parla à ses hôtes.

« Vous savez, commissaire, lui expliqua Haroun, les dromadaires parlent. Malheureusement, moi, je ne suis pas capable de comprendre, mais il y a des gens qui le peuvent.

— Et que peuvent-ils bien dire ? s'étonna Habib.

— Beaucoup de choses. Ils peuvent annoncer une tempête de sable, la pluie, une source d'eau ou même l'arrivée d'étrangers.

Malheureusement, je ne sais pas ce que le vôtre veut nous dire.

— Hou ! fit Guillaume, j'espère qu'il ne prédit pas une tempête de sable !

— Non, rassure-toi, jeune homme ce n'est pas la saison. »

Touré fit rire ses compagnons en plaisantant : « Moi, je suis convaincu qu'il est en train d'annoncer aux autres dromadaires qu'il est le plus important de tous, puisqu'il transporte le chef de la Brigade criminelle. »

Curieusement, une voix qui semblait déclamer un poème s'éleva au loin. Il leur fallut quelques minutes pour apercevoir une caravane de plusieurs centaines de dromadaires, montés par des hommes enturbannés, au visage blanc ou noir, qui se dirigeait vers Tombouctou. Les policiers s'arrêtèrent et les regardèrent passer.

« Troublante coïncidence ! Et si c'était cette scène qu'annonçait le dromadaire du commissaire Habib ? », se demanda chacun.

« Ce sont des mineurs du désert, expliqua Touré, c'est du sel gemme qu'ils transportent ; ils viennent de Taoudénit ; c'est loin, très loin. C'est ce qu'on appelle l'azalaï. Ce commerce dure depuis des siècles. » Effectivement, on pouvait remarquer des barres de sel suspendues de part et d'autre de la selle des dromadaires. Si ceux de Tombouctou trouvaient le spectacle ordinaire, Habib et ses deux jeunes collaborateurs assistaient pour la première fois à un événement dont ils avaient entendu parler et qui les impressionnait.

De plus en plus enthousiaste, l'homme continuait à déclamer des vers.

« Que dit-il ? demanda Habib à Haroun.

— Il récite des poèmes de Fatma walette Sidi-Mohamed, la mère de feu Ibrahim Ag Aghaly.

— Elle est poète, celle-là ?

— C'est une des poétesses touareg les plus célèbres. »

Habib hocha la tête d'admiration ; quant à Touré, il manifesta sa surprise en écarquillant les yeux, car c'était un détail qu'il ignorait.

« Si je ne me trompe, cette femme est à la fois poétesse et guérisseuse ? demanda Habib.

— Exactement, commissaire, confirma Haroun. Et j'ai rarement vu une mère aussi attachée à ses enfants. C'est même devenu un sujet de plaisanterie : on dit que Fatma walette Sidi-Mohamed et ses enfants, c'est comme le Touareg et son turban. Je l'ai rencontrée quelques fois avant sa maladie, quelle âme sensible ! Mais en même temps, elle tient tellement à l'honneur de sa famille !

— Intéressant, ça. S'il te plaît, Haroun, est-ce que tu peux traduire au fur et à mesure quelques vers du poème pour que je me fasse une idée de son style ? suggéra Guillaume.

— Ok. Je vais essayer. Il commence à en déclamer un autre. Voici.

Nuit, ô nuit, te voilà donc revenue.

Même si la lune et les étoiles rayonnent de joie à ta vue,

Même si le chacal et le hibou chantent leur bonheur,

Même si les hommes exténués se reposent enfin

Nuit, ô nuit, moi, je te dis : va, va-t'en vite,

Retourne d'où tu viens.

Laisse le soleil inonder le ciel de sa divine clarté,

Laisse les oiseaux emplir l'espace de leurs doux murmures,

Laisse mon cœur retrouver son sourire,

Car nuit, ô nuit, mon homme s'en est allé depuis si longtemps

Aux confins du désert infini

Avec son dromadaire pour seul compagnon.

Nuit, ô nuit, va pour qu'il revienne avec le soleil et le chant des oiseaux,

*Pour que chante mon cœur le chant de l'amour retrouvé,
Nuit, ô nuit, va, va pour que la vie, ma vie revienne.*

— Bravo ! génial ! » lancèrent ses collègues en applaudissant.

La procession continua à se dérouler avant de disparaître derrière des dunes, libérant les policiers qui continuèrent leur chemin.

Les tentes du campement d'Aghaly se profilèrent bientôt, à quelques centaines de mètres. Haroun demanda au commissaire Habib de l'autoriser à prendre la tête du convoi pour rassurer leurs hôtes. Habib trouva la proposition plutôt opportune. Et c'est ainsi qu'ils parvinrent aux abords du campement où les attendaient, debout côte à côte, Kalil, Assarid, Aly et Rhissa. Les femmes s'étaient enfermées sous les tentes.

Haroun les rejoignit le premier, les salua. Les quatre autres policiers l'imitèrent. Kalil les invita à le suivre sous sa tente où attendait le patriarche. Sur les conseils de Touré, les policiers se déchaussèrent avant d'entrer et de prendre place sur des nattes, face à Aghaly qui, par l'intermédiaire de Haroun, leur demanda la raison de leur visite. Habib prit la parole.

« Nous sommes de la police. Moi, je suis venu de Bamako pour faire la lumière sur la mort de votre fils Ibrahim Ag Aghaly -qu'Allah ait pitié de son âme. Hier, nous nous rendions au campement de votre frère Youssef, quand nous avons assisté à une scène d'incompréhension entre des soldats et vos frères. Nous, nous ne sommes pas venus avec de mauvaises intentions. Votre fils est mort et il faut nécessairement retrouver son assassin. C'est pourquoi je vous demanderais à tous de bien vouloir répondre à certaines questions pour nous aider dans notre travail. J'avais invité Rhissa à nous rejoindre au commissariat, à Tombouctou ; comme il ne l'a pas fait, nous avons décidé de venir chez vous. Voilà pourquoi nous sommes là. Avant de vous donner la parole, je voudrais vous présenter mes condoléances et celles de mes compagnons que voici. C'est Allah qui donne la vie, c'est Allah qui reprend la vie. Que le nom d'Allah soit béni. Que le fils repose dans la paix éternelle du paradis d'Allah. »

Excepté Guillaume, tous les occupants de la tente dirent « amen ».

Les paroles du commissaire Habib détendirent l'atmosphère, car même Kalil le regarda avec une certaine admiration.

« Qu'Allah entende vos vœux, dit le patriarche d'une voix faible. Ce qui doit advenir adviendra. Allah est le seul Maître. Vous dites que vous voulez découvrir le responsable de la mort de mon fils Ibrahim – qu'Allah ait pitié de son âme –, c'est notre vœu à nous aussi, parce que nous en souffrons, sa mère plus que tout le monde. Mes frères et mon fils, que vous voyez, disent que c'est leur frère Saïf qui est le meurtrier. Ils peuvent vous expliquer pourquoi. Kalil, nous t'écoutons.

— Grand frère Aghaly, ce que nous ont fait les soldats hier, nous ne l'oublierons jamais. Je tiens à le dire aux policiers. Nous, nous sommes des Touaregs et on ne nous humilie pas comme n'importe qui. Ils ont tué mon dromadaire, c'est comme s'ils m'avaient tué. Je ne l'oublierai pas. Cela dit, c'est Rhissa qui va expliquer pourquoi nous sommes convaincus que c'est Saïf l'assassin de notre neveu. Vas-y, Rhissa.

— Je parlais un jour avec mon jeune frère quand il m'a confié que Saïf avait menacé de le tuer, dit Rhissa. Je lui ai demandé ce qu'il avait fait de mal à Saïf, il m'a répondu qu'il ne lui avait rien dit, rien fait de mal. C'est Saïf qui l'a rencontré à Tombouctou et l'a menacé, comme ça. Alors si mon jeune frère meurt ainsi, ça ne peut être que par la main de Saïf. Quand Ibrahim quittait le campement, il n'était pas malade, il était rayonnant de santé et de joie, plus que d'habitude, d'ailleurs. Il ne faisait de mal à personne, au contraire, tout le monde l'aimait. Je ne vois donc pas qui d'autre aurait pu s'en prendre à lui. Voilà.

— Je vous ai compris, dit Habib. Vous avez effectivement des raisons de croire à la culpabilité de Saïf. Mais nous sommes allés chez Youssef. J'ai vu moi-même Saïf : il est couché, gravement malade depuis plusieurs semaines. Il a tellement maigri qu'on voit ses os. Or la mort d'Ibrahim – qu'Allah ait pitié de son âme – date de quatre jours. Dans l'état où il est, Saïf est incapable de se lever. Comment, dans ces conditions, peut-il être monté sur un cheval ou un dromadaire pour aller commettre un meurtre ? D'ailleurs, sa mère, Leïla Ag Hawad, m'a assuré que c'est votre épouse et mère, Fatma Ag Sidi-Mohamed, qui le soigne. Je suis étonné que vous ne le sachiez

pas, d'autant plus que Leïla Ag Hawad m'a affirmé qu'elle était même venue ici la veille de la mort d'Ibrahim. Je suppose que vous l'avez vue et que vous saviez ce qu'elle venait faire ici. Moi, j'attends que vous m'éclairiez sur ce point. »

Ce fut le père qui répondit.

« C'est vrai que Leïla est venue ici il y a quelques jours. Mais elle ne fait que nous saluer, nous, les hommes. C'est avec Fatma qu'elle cause. Et elle ne nous a jamais dit que Saïf était malade. Ma femme est malade, elle est couchée depuis des semaines, elle aussi. Je ne parle jamais avec elle de ce qu'elles se disent entre femmes. Je n'assiste jamais à leurs entretiens. Nous, nous ne savions donc pas que Saïf était malade à ce point.

— Oui, rétorqua Habib, je comprends que les femmes gardent leurs secrets, mais je suis étonné que votre frère Youssef ne vous ait pas informé de la maladie de Saïf, qui est votre « fils » aussi. »

L'embarras d'Aghaly et des siens était évident. Ils demeuraient tous muets et regardaient soit à leurs pieds, soit vaguement devant eux. Le patriarche finit par prendre la parole.

« Ce qui se passe entre mon frère et moi ne regarde que nous. Je ne vous en parlerai pas.

— Je comprends. Est-ce que les autres ont quelque chose à ajouter ? »

Silence. L'argumentation de Habib avait désarçonné ses interlocuteurs.

« Maintenant, je vous demanderais de me laisser m'entretenir avec Rhissa. Je veux lui demander des informations sur des personnes qu'il connaît à Tombouctou. Donc vous autres, vous n'êtes pas concernés. Est-ce que je peux être seul avec lui ? »

Les frères discutèrent brièvement entre eux, puis le patriarche autorisa le commissaire à rester avec Rhissa et se retira avec les siens. Habib demanda également aux trois policiers de quitter la tente.

« Alors Rhissa, dit Habib au jeune Touareg tendu, maintenant que nous sommes seuls, je vais te poser un certain nombre de questions. Tu es un musulman, or un musulman ne ment pas. J'attends donc que tu me répondes en toute franchise. C'est toi qui as vu le corps de ton

jeune frère, c'est toi qui l'as transporté au commissariat, à Tombouctou. Est-ce que tu peux jurer que personne d'autre que toi n'a vu le corps d'Ibrahim au pied du figuier ?

— Je le jure au nom d'Allah, personne d'autre n'était avec moi.

— Alors dis-moi comment était Ibrahim au moment où il quittait ce campement pour aller à Tombouctou.

— Comme toujours, il était très joyeux. Il plaisantait. Mais il était pressé parce qu'il voulait aller dire au revoir à son ami qui allait à Bamako. Ensemble, nous avons bu du thé, que mon fils Ahmed avait préparé sous la tente de notre mère. C'est après qu'Ibrahim a pris son dromadaire et est parti.

— Tu connais ses amis qui sont à Tombouctou, je suppose. Est-ce que tu sais qu'il avait un ami Français ?

— Il me l'a dit l'année dernière, mais moi, je n'ai jamais vu cet ami. Je ne le connais pas.

— En dehors de Saïf, est-ce qu'il y a quelqu'un d'autre qui n'aimait pas ton jeune frère ?

— À ma connaissance, non. Au contraire, tout le monde aimait Ibrahim, parce qu'il était drôle et gentil. Non, il n'avait pas d'ennemi.

— Et maintenant, tu es convaincu que ce n'est pas Saïf qui l'a tué ?

— Après vos explications, oui. Il faut que je présente mes excuses à mon cousin.

— Dis-moi quel type d'individu est ton cousin Saïf. Je suppose qu'il doit avoir plein d'amis, qu'il aime la vie et...

— Pas du tout, com'saire, pas du tout. Saïf n'est pas du tout sociable, il n'a pas d'ami, il a toujours été seul. S'il ne travaille pas, il est toujours sous sa tente. C'est un homme méchant. On se demande même s'il est normal. Parfois, il oublie même de prier.

— Pour finir, est-ce qu'Ibrahim fumait ?

— Non, il n'a jamais fumé. Aucun de nous ne fume ici.

— Alors je te remercie. Si j'ai d'autres questions à te poser, j'espère que tu me rejoindras à Tombouctou, si je te le demande.

— Inch'Allah. »

Le commissaire laissa le jeune homme sous la tente et rejoignit ses collaborateurs arrêtés à côté des dromadaires. En passant, il salua les

frères Aghaly, assis sous un acacia, autour du patriarche, l'air apaisé d'autant plus que Touré leur avait rendu les fusils saisis par les soldats. Le petit Ahmed apparut et murmura à l'oreille de son père. Celui-ci expliqua aux policiers que son fils demandait s'ils voulaient rester boire du thé. Habib exprima son regret au garçon et lui promit de prendre ses précautions la prochaine fois pour avoir le temps de boire les trois tasses de thé. Alors les policiers, après avoir aidé le grand chef à s'installer sur son dromadaire, prirent le chemin de Tombouctou. Habib leur expliqua que s'il avait tenu à interroger Rhissa seul, c'était parce qu'il craignait qu'il ne fût intimidé par leur présence et celle de ses parents. Il leur fit comprendre qu'il fallait définitivement rayer de la liste des suspects Saïf et Rhissa et entendre de nouveau et rapidement Sidi Sall, l'ami d'Ibrahim.

Touré écouta son portable qui avait sonné, puis s'adressa à Habib : « Commandant, j'ai une nouvelle importante à vous annoncer. L'hôtel Al Farouk m'informe que les imams et quelques autres notables de Tombouctou souhaitent vous parler. Ils vous attendent à l'hôtel.

— Les imams ! s'étonna le chef de la Brigade criminelle. Qu'est-ce qu'ils ont à me dire ? Je ne les connais pas. Non, il y a d'autres urgences, il me faut entendre Sidi Sall. C'est ma priorité.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, concéda Touré avant d'ajouter : mais comme ce sont les imams, il serait préférable d'aller écouter ce qu'ils ont à vous dire. À Tombouctou, on ne comprendrait pas que vous refusiez de les rencontrer. De toute façon, ça ne prendra pas beaucoup de temps et nous pourrions continuer les investigations. »

Habib se souvint qu'il avait été obligé de recevoir d'autres notables au cours d'autres enquêtes, et bien que fort irrité, il parvint à se ressaisir d'autant plus qu'il était entouré de jeunes gens à qui il avait conseillé de respecter les coutumes de Tombouctou.

Une fois de retour au commissariat, Touré fit déposer le chef de la Brigade criminelle à son hôtel. Soso et Guillaume, après avoir téléphoné à Gérard, décidèrent de rejoindre ce dernier dans une buvette où les conduisit Haroun.

Précédé du gérant de l'hôtel, le commissaire Habib pénétra dans le salon où l'attendaient huit notables de la ville, des Blancs et des Noirs, dans leurs grands boubous indigo ou bleus, brodés, la tête ceinte d'un turban au volume impressionnant qui ne laissait entrevoir que leurs yeux et leurs lèvres. Le policier serra toutes les mains avant de prendre place sur le fauteuil vacant en face d'eux.

« Habib Keïta, que la paix d'Allah soit avec toi, commença celui qui semblait être le doyen des imams. Nous sommes venus te voir sans mauvaise intention. Nous avons appris que tu es arrivé spécialement de Bamako pour retrouver celui qui a tué le fils d'Aghaly Ag Hussein. Nous t'en remercions. Le problème, c'est que depuis quatre jours nous n'avons pas de nouvelle. Or, si les choses se poursuivent à ce rythme, on doit craindre un violent conflit entre les familles d'Aghaly et de Youssef. Alors nous sommes inquiets. C'est pourquoi nous sommes venus te voir pour que tu nous dises quand tu vas retrouver l'assassin. »

Le commissaire avait du mal à maîtriser son irritation. De quel droit ces gens, fussent-ils des notables, venaient-ils lui demander des comptes, comme s'ils étaient la direction de la sûreté intérieure ? Et ils voulaient savoir quand l'enquête prendrait fin ! Il en avait marre, le chef de la Brigade criminelle. Mais une voix intérieure lui murmura : « Attention, Habib, surtout pas de casse. » Notre policier soupira discrètement et se décida à répondre à son vis-à-vis.

« Je suis conscient des risques de confrontations entre les familles concernées par cette affaire, mais retrouver un assassin que personne n'a vu perpétrer son acte n'est pas facile. Il me faut interroger beaucoup de gens, visiter des campements, confronter les informations pour en tirer des conclusions. Tout ça ne peut pas se faire en quelques jours. Je fais de mon mieux, mais je ne peux pas vous dire que le problème sera résolu tel jour ; non, c'est impossible. Voilà ce que j'avais à vous dire.

— Alors Keïta, nous, nous avons une autre solution. S'il te faut beaucoup de temps et si tu ne sais pas quand ton travail sera fini, tu peux retourner à Bamako, parce que nous connaissons quelqu'un qui peut résoudre cette énigme très, très rapidement. C'est un marabout-

devin. Il n'y a aucun doute, il retrouvera l'assassin au bout de trois jours, au maximum. Mais pour ça, il faut que personne d'autre ne se mêle de l'affaire. Tu comprends, Habib, cette ville est sous notre responsabilité et nous ne pouvons pas laisser ses populations s'entre-déchirer sans réagir. Tu ne le sais pas, mais si deux familles en viennent aux mains, ça va faire tache d'huile, parce que les familles alliées ne resteront pas les bras croisés. Nous ne voulons pas de guerre tribale chez nous. Voilà ce que nous sommes venus te dire. Ne le prends pas mal. Nous n'avons rien contre toi ; seulement, nous faisons notre devoir. Encore une fois, nous te remercions et nous souhaitons qu'Allah veille sur toi et nous te souhaitons bon retour à Bamako.

— Moi aussi, je vous remercie et vous souhaite un bon retour chez vous, se contenta de dire le commissaire. »

Les notables se levèrent et quittèrent l'hôtel.

Habib monta dans sa chambre où il se laissa choir sur le lit. « Encore ! Dans quel monde suis-je tombé ? » se demanda-t-il. Ainsi, les notables lui ordonnaient d'abandonner l'enquête et de rentrer à Bamako dare-dare ! Comme si l'histoire se répétait ! Les Bozos avaient agi presque pareillement quelques mois auparavant, et aujourd'hui c'étaient ceux de Tombouctou qui lui faisaient comprendre indirectement qu'il était incompetent, que la magie de leur prétendu devin était plus efficace que la démarche rationnelle de la police. Bien sûr, il ferait comme s'il n'avait rien entendu, mais l'attitude des imams et autres notables l'avait profondément ulcéré.

Son portable sonna. C'était son épouse Haby qui lui demandait si tout allait bien et le suppliait de faire attention. Il la rassura, puis s'étendit de tout son long. Quelle galère ! Nul doute, cette enquête à Tombouctou, il ne l'oublierait pas de sitôt.

Pendant ce temps, ses jeunes collaborateurs se prélassaient dans la bonne humeur, en prenant du café sur la terrasse de la buvette L'Or du désert, en compagnie de Guillaume. Le lieu était situé non loin du marché et de l'hôtel Al Farouk, presque au cœur de la ville, donc fort animé. Dans les rues avoisinantes défilaient des marchands ambulants, des ménagères chargées de leurs courses, des vieilles personnes

enturbannées flottant dans leur grand boubou, des femmes voilées à l'air mystérieux, dans un brouhaha de pétarades et de conversations bruyantes.

Assez réservé au début, Gérard s'était détendu peu à peu, au fur et à mesure qu'il se persuadait que le commissaire Habib n'avait pas informé ses collaborateurs de leur entretien de la veille. Ces derniers voulaient tout savoir sur la Cité des 333 Saints et lui demandaient de leur proposer un plan de visite de la ville. Gérard commença donc à citer les monuments dont la découverte était impérative pour qui voulait percevoir l'âme de Tombouctou. Mais voilà que Sosso aperçut l'inévitable « Flytox » qui passait non loin d'eux, toujours occupé à chasser ses moustiques imaginaires. Il le montra à Guillaume et les trois jeunes gens rirent tandis que l'autre, importuné par ses moustiques, continuait quand même son chemin. C'est alors qu'une voix hurla : « Sales Français, vous êtes des mécréants et vous irez en enfer ! » Ayant aperçu, à quelques dizaines de mètres de la buvette, un individu enturbanné sur un cheval noir et tenant un fusil braqué sur eux, Sosso cria à ses copains de s'abriter derrière la table de fer qu'il avait renversée de façon à en faire un bouclier, mais le premier coup était déjà parti, éraflant le bras droit de l'adjoint de Habib. Le cavalier masqué répéta sa phrase, tira une deuxième puis une troisième fois avant de prendre la tangente. Dans la rue, c'était la panique ; les passants s'enfuyaient en hurlant. Immédiatement, un gendarme à moto, venu d'on ne savait où, se lança à la poursuite du tireur. Celui-ci zigzaguait entre les maisons et tourna brusquement. Décidé à le rattraper coûte que coûte, le gendarme vira immédiatement, mais ne réussit pas à maîtriser sa moto et chuta lourdement. Des jeunes volèrent à son secours, l'aidèrent à se remettre sur pied, lui essuyèrent sa tenue couverte de sable. L'homme remonta sur son engin en boitant et retourna certainement d'où il était venu.

Sosso, Guillaume et Gérard se relevèrent au moment où les employés de la buvette et quelques passants se précipitaient enfin vers eux et s'enquéraient de leur état. Sosso s'efforça de les rassurer et leur cacha son égratignure. Quand les Tombouctiens, après avoir imploré Allah de les protéger des cafres, se furent dispersés, Sosso demanda à

Guillaume s'il n'avait rien remarqué de particulier. Le jeune Français lui répondit avoir constaté une touffe de poils blancs sur la cuisse droite du cheval, comme sur celui de Saïf. « Exactement ! confirma Sosso, c'est ce que j'ai vu, moi aussi. On ne va pas se laisser faire. Reconduisons d'abord rapidement Gérard à l'hôtel— c'est tout près— ensuite, on verra. » Aussitôt dit, aussitôt fait. De retour de l'hôtel, à proximité du marché, à leur demande, les deux policiers furent mis en contact avec un loueur de chevaux nommé Moumoune, un quinquagénaire obèse, enturbanné et en grand boubou indigo, marchand de souvenirs destinés aux touristes. L'affaire fut vite conclue, car les policiers n'avaient point le temps ni l'envie de marchander.

« Nous ne préviendrons pas le chef, dit Sosso, sinon les choses se passeront autrement. On fonce chez Youssef. D'accord, Guillaume ?

— Parfaitement, Sosso, allons-y ! »

Alors, chacun sur son cheval, ils se lancèrent, à travers les dédales de Tombouctou, à la poursuite de l'assassin masqué qui avait quelques précieuses minutes d'avance sur eux.

Pour Guillaume, il n'y avait aucun doute, celui qui avait tenté de les tuer était un membre d'Aqmi, qui en voulait non pas à Gérard seulement, mais aux Français en général. Sa thèse sur l'appartenance de Saïf au mouvement islamiste ne se confirmait-elle pas, du moment que son cheval était monté par le criminel masqué ? Cette poursuite était donc extrêmement risquée, car rien ne prouvait qu'on ne leur avait pas tendu un piège et que d'autres complices de Saïf ne les attendaient pas dans le désert.

Aussitôt informé de l'incident, le commissaire Touré avait dépêché des policiers qui ne trouvèrent sur le lieu ni le tireur, ni ses cibles. Prévenu, Habib regagna le commissariat et ordonna à son collègue d'aller avec lui à la rescousse de ses jeunes collaborateurs qui risquaient leur vie en affrontant la famille Youssef. Ils embarquèrent aussitôt dans le 4x4 et, encadré par deux jeeps bondées de policiers lourdement armés, filèrent en direction du campement.

Sosso et Guillaume, qui galopaient à bride abattue, ne tardèrent pas

à apercevoir le fugitif au loin. Ce dernier, rassuré par l'absence de poursuivant depuis sa sortie de la ville, avait commis l'imprudence de ralentir son allure. Il apparaissait et disparaissait selon que le lieu était un espace plane ou couvert de dunes. À un moment donné, il se retourna, vit les policiers et fit littéralement voler son cheval. Certes, les deux jeunes gens étaient moins habiles, mais leur volonté de mettre la main sur celui qui avait tenté de les abattre leur donnait des ailes. D'ailleurs, en descendant d'une dune, le cheval de l'inconnu bascula, projetant son cavalier dans le sable, mais il se releva en un clin d'œil et se hissa de nouveau sur sa monture. On eût dit que celle-ci boitait et galopait moins vite. Sentant que ses poursuivants le menaçaient, l'homme enturbanné prit son fusil et ouvrit le feu. Heureusement, pour les policiers, les balles passèrent au-dessus de leur tête. À son tour, Sosso sortit son pistolet et tira en direction du fuyard, moins pour le tuer que pour lui faire comprendre que lui aussi était armé. La menace porta ses fruits, car l'homme s'abstint de se servir de son arme. La course-poursuite continua longtemps jusqu'au moment où, en dévalant une dune, le cheval du Touareg s'écroula de nouveau et ne se releva pas. Le cavalier courut et se cacha derrière une dune. De là, il tira de nouveau en direction des policiers qui, à leur tour, mirent pied à terre. Ils se séparèrent et avancèrent en cernant leur adversaire. Ce dernier, déboussolé, se mit à courir à travers les dunes, mais Guillaume avançait plus vite et parvint à le dépasser et à prendre position devant lui. Lorsqu'il aperçut le jeune Français, notre homme retourna sur ses pas à toute vitesse, mais se retrouva face à Sosso. Alors, il épaula son fusil et fit feu. Sosso se laissa tomber dans le sable pour éviter les balles. Surgissant derrière l'ennemi, Guillaume lui donna à la tête un violent coup de poing qui le fit tomber. Il parvint à se relever, mais pour aussitôt recevoir un autre coup en pleine face. Néanmoins, il réussit de nouveau à se remettre sur pied et s'agrippa à Guillaume qu'il renversa. Il arracha de la poche de son pantalon bouffant un couteau que le jeune Français eût pris en pleine poitrine si Sosso n'avait surgi à cet instant et percuté l'homme qui s'effondra en poussant un « ha ! » de douleur. Sosso s'abattit sur lui, lui asséna une pluie de coups de poing, puis, avec

Guillaume venu à son secours, il tordit les bras du vaincu dans le dos après lui avoir arraché son turban, ramassé son fusil traînant dans le sable et ôté de sa poche deux cartouches. C'était un jeune Touareg au visage fort avenant, mais qui ahanait, la bave aux coins des lèvres. Guillaume enleva sa chemise, en attacha les mains du tireur, pendant que Sosso entravait ses pieds pareillement. Les jeunes policiers le portèrent vers leurs chevaux auprès desquels le sien attendait sagement. Ils le déposèrent en travers de la selle de sa monture dont Guillaume, une fois monté sur la sienne, tint la bride. Suivi de Sosso, le jeune Français prit le chemin de Tombouctou. Il exultait malgré la fatigue, car il était convaincu que l'individu qu'ils venaient de capturer, était le même qui avait visé la fenêtre de Gérard. Ainsi, l'énigme du mystérieux ennemi des Français allait être enfin résolue. Bien qu'heureux, lui aussi, de leur victoire, Sosso se souciait de l'angoisse de son chef s'imaginant que ses jeunes collaborateurs étaient peut-être morts. Toutefois, il ne regrettait pas son initiative, car s'il n'avait pas agi de la sorte, cet homme n'aurait pas été arrêté. Evidemment, ils avaient pris d'énormes risques, mais cela ne faisait-il pas partie du métier ? Sa blessure au bras lui faisait un peu mal, toutefois il avait décidé de ne pas révéler cet incident à son chef

À quelques centaines de mètres devant eux, surgit une jeep, puis les deux autres véhicules qui freinèrent peu après. Les commissaires Habib et Touré sortirent du 4x4 et se hâtèrent vers les jeunes, suivis des autres policiers.

« Tout va bien ? s'inquiéta Habib qui, ayant remarqué des traces de sang sur le bras de son adjoint et sa manche de chemise abîmée, avait compris.

— Tout va bien, chef, voilà celui qui a tenté de nous tuer. Nous sommes sûrs que c'est le même qui a visé la chambre de Gérard. Le cheval qu'il montait est celui de Saïf, voyez la touffe de poils blancs sur sa cuisse droite.

— Vous nous avez inquiétés, mais vous avez fait de l'excellent boulot, mes petits. Félicitations. »

Le prévenu fut menotté et jeté dans une des jeeps. Sosso et Guillaume se rhabillèrent, après avoir donné l'arme et les cartouches

saisies aux policiers tombouctiens, remontèrent chacun sur leur cheval — un agent ayant grimpé sur celui du Touareg— et suivirent la colonne, en direction de Tombouctou.

De nouveau dans le bureau de Touré. Le tireur maladroit, toujours menotté, était assis entre Sosso et Guillaume, en face de Habib. Sa figure était pleine de contusions, dues aux coups de poing dont ses adversaires l'avaient abreuvé. Il s'essuyait de temps en temps le coin des lèvres qui saignait.

« Dis-nous d'abord ton nom, lui ordonna le chef de la Brigade criminelle.

— Je m'appelle Alhadi Ag Youssef, répondit-il avec humilité.

— As-tu une carte d'identité ?

— Non, je n'en ai pas.

— Tu es donc de la même famille que Saïf ?

— Oui, c'est mon grand frère.

— Pourquoi as-tu tiré sur ces jeunes gens et leur copain ?

— Je ne les connais pas, ces deux qui sont ici. C'est l'autre que j'ai visé.

— Et pourquoi ?

— Parce que c'est un impie, un mécréant qui mérite la mort.

— Qu'est-ce qu'il a donc fait de condamnable ?

— C'est lui qui a poussé mon cousin Ibrahim Ag Aghaly à boire du vin. Ibrahim n'avait jamais fait ça. Personne dans notre famille ne boit. C'est lui qui a fait ça. C'est Satan. C'est pourquoi j'ai décidé de le tuer.

— Mais ta famille déteste la famille d'Aghaly, même si vous êtes des parents. Alors qu'est-ce que ça te fait qu'Ibrahim boive de l'alcool ou pas ?

— Il porte le même sang que moi ; le sang est sacré. Je n'accepterai jamais qu'on salisse mon sang, le sang de ma famille, or c'est ce que le Français a fait. S'il croyait en Allah, il ne l'aurait pas fait. C'est pourquoi je voulais le tuer.

— Et que lui reproches-tu d'autre ?

— Rien. Il n'aurait pas dû pousser mon frère à boire de l'alcool. C'est

tout. »

Touré tendit à Habib une note qu'un agent venait de lui donner discrètement. Le commissaire en prit connaissance puis regarda fixement Alhadi. Ce dernier affichait un calme surprenant et une telle assurance dans ses réponses qu'elle confinait à de l'insolence.

« Alhadi, continua le commissaire Habib, c'est avec ce fusil que quelqu'un a tiré sur la fenêtre d'un Français, à l'hôtel Al Farouk. C'est encore toi ?

— Oui, c'est moi. Je voulais le tuer. C'est moi. Je le cherche depuis des jours. C'est par hasard que je l'ai aperçu aujourd'hui.

— Et comment as-tu su qu'Ibrahim buvait ?

— Je l'ai vu un jour avec ce type à Al Farouk où j'avais accompagné un ami qui allait y faire une commission. Eux, ils ne m'ont pas vu, mais moi, je les ai vus.

— Comment as-tu su quelle chambre il occupait à l'hôtel ?

— Il se mettait souvent à la fenêtre. Je l'ai vu en passant devant l'hôtel.

— Dans ta famille, quelqu'un d'autre que toi sait-il qu'Ibrahim boit ?

— Non, sinon, on en aurait parlé. C'est à Saïf et à ma mère seulement que je l'ai dit, mais ma mère ne parle pas, elle garde ses secrets. Mon père ne le sait pas, lui non plus. Saïf, lui, est gravement malade.

— Alhadi, tu es un musulman, or un musulman ne ment pas. Je vais te poser une question à laquelle je te demande de répondre sans mentir. Est-ce que tu n'as pas essayé de tuer Ibrahim aussi ?

— Mon frère ? Tuer mon frère, moi ? hurla Alhadi avec une indignation non feinte. Si je pense à tuer mon sang, je ne suis plus digne d'être un fils de Youssef Ag Hussein. Mon père m'avait envoyé faire des courses à Gourma-Rharous. Je ne suis revenu à Tombouctou qu'en fin d'après-midi, le jour de la mort d'Ibrahim. C'est après la prière du crépuscule que je suis venu tirer sur la fenêtre du Français. Je ne savais même pas encore qu'Ibrahim était mort. Mon père et ma mère ne le savaient pas non plus. Ibrahim était mon frère, malgré tout. Je n'ai jamais eu l'intention de lui faire du mal.

— Et qui pouvait lui en vouloir ?

— Je ne sais pas. Il était mon frère, mais nous ne nous voyions pas. Je ne connais pas ses amis.

— Tu prétends que tu étais à Gourma-Rharous toute la journée de la mort d'Ibrahim. Qui as-tu rencontré dans cette ville, chez qui ton père t'a-t-il envoyé ?

— J'étais chez Hamid, un éleveur très connu là-bas. Tous ses voisins m'ont vu ; ils me connaissent, parce que je vais souvent à Gourma-Rharous. »

Habib regarda ses collaborateurs en faisant la moue pour leur signifier qu'ils pouvaient poser des questions. Ce fut Guillaume qui parla.

« Dites-nous, Alhadi, est-ce que vous êtes seul à détester les Français et à vouloir les tuer ?

— Moi, je ne vous ai pas dit que je déteste les Français. Je déteste celui qui a incité mon frère à boire de l'alcool, les autres Français ne m'ont rien fait. Pourquoi leur en voudrais-je ? Pour les autres Tombouctiens, je ne sais pas, mais moi, je vous ai dit ce que je pense.

— Mais pourquoi as-tu crié que tu détestes « les Français » au lieu du « Français » ?

— C'est comme ça qu'on dit chez nous, mais ça ne veut pas dire que tous les Français sont mauvais comme lui. C'est tout. »

Peu convaincu, mais ignorant le tamasheq, Guillaume haussa les épaules pour signifier qu'il n'avait plus rien à ajouter.

Habib conclut : « Alors, Alhadi, je te mets en garde à vue pour tentative d'assassinat contre Gérard, mais aussi contre mes deux collaborateurs, Guillaume et Sosso. Tu seras transféré à la prison centrale dès que les formalités auront été remplies. Tu ne retourneras donc pas à ton campement. »

Aussitôt, sur ordre du chef de la Brigade criminelle, deux agents se saisirent du jeune Touareg qui avait perdu de sa superbe. Sans doute ne s'attendait-il pas à une telle issue.

Habib regarda de nouveau ses collaborateurs en hochant légèrement la tête. Touré affirma qu'une partie du problème était résolue avec l'arrestation d'Alhadi et que, du coup, l'hypothèse d'une action

d'islamistes s'effondrait. Guillaume ne contesta pas cette déduction, mais soutint que tant que l'enquête n'était pas terminée, un rebondissement demeurerait possible lequel conduirait à revoir toutes les conclusions.

« Je comprends ta prudence, lui répliqua Habib, mais on peut quand même affirmer sans crainte qu'Alhadi n'a pas agi en tant que terroriste, mais pour des raisons familiales avant tout, même si le prétexte de son acte est la non observance des interdits de l'islam. Nous n'avons pas affaire à une bande organisée, mais à un individu. Toutefois, je suis d'accord avec toi qu'il faut être toujours prudent tant que l'enquête n'est pas close. Nous attendons le rapport de l'informateur. En tout cas, nous ne savons toujours pas qui a tué Ibrahim et pourquoi. Ce sera désormais notre préoccupation. Nous vérifierons l'alibi d'Alhadi. Aujourd'hui, c'est trop tard, mais demain, c'est Sidi Sall qu'il nous faut interroger de nouveau nécessairement. Cela dit, je tiens à vous remercier encore, Guillaume et Sosso, pour votre courage, car sans vous, nous n'en serions pas là cet après-midi. Cependant, faites attention à ne pas toujours prendre trop de risques, surtout ne vous hasardez pas dans les campements tout seuls. Ça pourrait être dangereux.

— Je me permets de vous poser une question indiscrete, commissaire, intervint Guillaume. Excusez-moi d'avance si ça vous paraît inopportun. Est-ce que nous pourrions connaître l'issue de votre rencontre avec les imams ?

— Oh, non, la question ne me gêne pas, mais je suis sûr que la réponse va vous surprendre tous. Donc les imams sont allés me demander de me laver les mains de l'enquête, parce qu'ils trouvent que ça va trop lentement et craignent des conflits entre tribus. Ils nous demandent donc de nous préparer à regagner Bamako dès demain. Ils ont un marabout-devin qui pourrait résoudre l'énigme de la mort d'Ibrahim en moins de soixante-douze heures. En somme, ils nous ordonnent de plier bagages immédiatement. Voilà ! Qu'en dites-vous ? »

Sosso et Guillaume ne cachèrent pas leur indignation qui se manifesta par des grognements. Touré, lui, paraissait plus serein. Il se

contenta de sourire et répondit ainsi à Habib : « C'est vrai que ce n'est pas toujours facile. On a parfois l'impression de recevoir des directives de deux gouvernements. C'est comme ça, on n'y peut rien.

— Ça rend schizophrène, cette façon d'être soumis à des structures parallèles, fit remarquer le jeune Français. J'avoue que moi, je ne saurais pas quoi faire en pareil cas.

— Parce que chez toi, ce n'est pas ainsi. C'est tout, conclut Habib. » C'est alors que Sosso estima nécessaire de parler.

« Chef, j'avoue que moi aussi, qui suis né dans ce pays, je ne vois pas comment je pourrais supporter une telle situation. Il n'y a pas deux Etats, mais un seul. Alors, que des gens, même si ce sont des notables, se permettent de me donner des ordres, moi, je répondrai non, purement et simplement. Guillaume a raison, il y a de quoi devenir fou.

— Allons, Sosso, dit Habib, ne t'énerve pas. J'étais aussi révolté que toi, quand j'avais ton âge, mais avec le temps, on comprend mieux les autres et la vie. L'essentiel, c'est de ne manquer de respect à personne sous aucun prétexte. Tout à l'heure, à l'hôtel, quand j'étais avec eux, j'avais failli exploser. En quoi cela m'aurait-il avancé ? Nous appartenons à cette société et nous ne pouvons rien contre ses paradoxes pénibles à vivre. Chaque fois qu'elle a le sentiment qu'une menace pèse sur ses principes, elle réagit de façon rude, et l'autorité, aussi bien politique qu'administrative, baisse la tête. Que faire alors ? Simplement, il faut tenir, dire non, mais habilement. Tu t'y feras, mon petit. En attendant, je pense qu'il vaut mieux que nous retournions à l'hôtel, car j'avoue que je suis un peu fatigué. Evidemment, vous deux, ça doit être pire, avec votre chasse au tireur. Donc on lève l'ancre. »

Sosso et Guillaume informèrent Habib qu'ils devaient aller rendre les chevaux à leur propriétaire avant de regagner Al Farouk. « Oui, mais plus de scène de Far West », plaisanta le commissaire dont la voiture démarra pendant que ses jeunes collaborateurs, juchés sur leurs montures, prenaient le chemin du centre ville.

Les faits et gestes des individus, y compris les policiers, ne sont pas toujours conscients, comme s'ils vivaient sur une autre planète. La

meilleure illustration en était cette chevauchée hasardeuse de Sosso et Guillaume qui se proposaient d'aller restituer les montures à leur propriétaire dont ils ne connaissaient que le prénom. Dans quel quartier, à quel endroit précis avaient-ils loué les chevaux, ils n'en savaient rien. Pourtant, ils avançaient, sans inquiétude, comme des natifs de Tombouctou. En réalité, chacun d'eux, dans son subconscient, était désireux d'assouvir sa soif de découvrir la ville. En tout cas, ils allaient en silence à travers les rues poussiéreuses, devant les maisons en briques de terre, l'air méditatif. En revanche, ils ne laissaient pas les habitants indifférents qui se retournaient à leur passage, s'arrêtaient et les observaient, se demandant certainement qui étaient ce Noir et ce Blanc qui parcouraient leur ville, le regard fixé sur les choses, mais ignorant les êtres.

Les Tombouctiens se trompaient. Les jeunes policiers se trouvaient certes physiquement à Tombouctou, mais psychologiquement, ils parcouraient une autre cité, où n'existait aucune rue à la propreté douteuse, aucune maison délabrée, une cité rayonnante de richesse, bénie et mystérieuse, dont avaient parlé le savant Abderrahaman Sâdi, les explorateurs Ibn Battûta, René Caillé, Gordon Lang, une cité du savoir, bourdonnant de la rumeur de milliers d'étudiants, portant l'empreinte des monarques du Mandé, des architectes arabes, une cité de rêve. Non, ils ne contemplaient pas le même Tombouctou que ses habitants ; ceux-ci étaient faits de tous les Tombouctou d'hier et d'aujourd'hui, tandis que nos deux policiers n'apercevaient que le Tombouctou des temps héroïques à travers le moindre objet, la moindre habitation, la moindre silhouette, et qui était incrustée dans leur mémoire pour toujours. En fait, de façon différente, Sosso, Guillaume et les habitants subissaient la magie de la ville, les premiers étant venus la chercher, les seconds la portant en eux depuis leur enfance.

La vue d'un four traditionnel en banco, dont une femme, aidée d'une fillette, retirait des galettes à l'aide d'une longue louche de bois, dans une concession, délia la langue de nos policiers.

« Regarde, dit Sosso, j'en ai tellement entendu parler.

— Moi aussi, confirma Guillaume, j'en ai vu en photo dans je ne sais

combien de guides de voyage. Les galettes de Tombouctou ! C'est donc ça. Et l'odeur de farine ! »

Cette scène, pourtant ordinaire, revêtait un attrait magique aux yeux des deux étrangers. C'était ainsi qu'opérait le charme de Tombouctou, dont la mémoire avait réussi à subsister dans la moindre parcelle de son être. La boulangère sourit aux jeunes curieux qui firent de même et finirent par continuer leur chemin. Or, après les concessions à l'intérieur desquelles ils apercevaient, du haut de leurs montures, des femmes s'affairant autour de marmites ou d'un puits, des enfants leur prêtant main forte ou jouant, des hommes assis à l'écart sur des nattes, l'air songeur, ou absorbés dans des travaux manuels, un autre visage de la ville leur apparut bientôt, celui de la foule pressée, des véhicules ronflant sur les routes goudronnées, des bâtiments modernes à l'occidentale.

« Mais, dis-moi, Sosso, est-ce qu'on ne s'est pas trompé de chemin ? demanda Guillaume, comme enfin désenvoûté.

— Ah, il me semble. Je ne crois pas qu'on soit passé par-là ce matin. On va se renseigner. »

Ils se trouvaient sur la Place de l'Indépendance, lieu des défilés officiels, où trônait la curieuse statue d'un homme tout de blanc vêtu, sur son cheval blanc. Les deux policiers immobilisèrent leurs chevaux.

« Je suppose que tu sais qui c'est, Guillaume.

— Al Farouk ! répondit le Français avec assurance. J'ai déjà vu sa photo. Il paraît que c'est lui qui veille sur Tombouctou et qu'il descend de son socle chaque nuit pour arpenter les rues de la ville.

— Oui, mais on dit aussi qu'il a été condamné à sept cents ans de prison, enfermé dans les eaux du fleuve Bani, pour avoir manqué de respect aux religieux de la Cité des 333 Saints. Parfois, je me demande si cette légende n'explique pas la soumission du commissaire Touré aux Imams.

— Ah, en voilà une nouvelle que je ne connaissais pas. Et si c'était Al Farouk qui nous avait embrouillés pour nous faire prendre le mauvais chemin », plaisanta Guillaume pendant qu'ils tournaient autour de la statue dont ils ne voulaient ignorer aucun détail.

C'est alors que passa un jeune adulte en jean et t-shirt bleu et

chaussé de baskets. L'inspecteur lui demanda le chemin menant à la boutique de Moumoune, le loueur de chevaux. La figure du passant s'éclaira d'un sourire moqueur : « Si vous allez dans ce sens, vous n'y arriverez jamais, dit-il. C'est plutôt à gauche qu'il faut aller. Voyez, là où il y a l'étage, c'est le chemin. » Sosso le remercia et les collaborateurs de Habib rebroussèrent chemin. Quelques minutes plus tard, ils retrouvèrent le marché, puis Moumoune, qui les remercia, leur conseilla : « Si vous avez encore besoin de chevaux, n'hésitez pas, je suis toujours là », leur serra la main et les bénit.

« Il faut qu'on boucle cette enquête pour pouvoir visiter cette ville à notre guise, dit Guillaume pendant qu'ils se dirigeaient à pied vers l'hôtel Al Farouk.

— Alhadi est sous les verrous, mais pour l'autre, l'assassin d'Ibrahim, j'ai l'impression que ça ne va pas être facile, reconnu Sosso.

— C'est curieux, moi, j'ai parfois le sentiment que ça patine.

— Le rythme, mon cher, le rythme. Mener une enquête à cheval, à dos de dromadaire et à pied, dans le désert, ce n'est pas la même chose que foncer en bagnole dans une ville française. Il faut de la patience.

— Tu as raison ; j'espère que le commissaire Habib ne va pas céder aux pressions des notables.

— Non, ce n'est pas son genre. Quand il commence, il va jusqu'au bout.

— Alors, tant mieux. C'est donc parti pour les ré-interrogatoires. Si je pense à la façon dont Ibrahim a été exécuté, je me dis que l'assassin ne peut être qu'un jeune. Ça ressemble fort à un règlement de comptes impitoyable.

— Pas impossible, en effet. Pour donner des coups aussi violents, il faut être suffisamment fort pour maîtriser son adversaire. Si ce n'est pas un jeune de l'âge d'Ibrahim, c'est forcément un adulte vigoureux. Tu as parfaitement raison.

— Et Aqmi, qu'en penses-tu ?

— Honnêtement, Guillaume, je comprends que tu te préoccupes de cette thèse, mais moi, je ne crois pas du tout qu'elle ait une place dans

la présente enquête. Touré connaît bien sa ville, il nous aurait mis en garde dès le départ, sinon, nous aurions senti sa gêne ou sa crainte. Comme l'a souligné Touré, il se peut que cette atmosphère soit provisoire et que le terrorisme islamiste s'installe bientôt ici, à Tombouctou. Tout porte à le croire. En attendant, nous nous promenons librement.

— Alors, attendons la suite et les infos de l'indic. Il est vrai que j'imaginai une autre atmosphère ici et, en venant, je n'aurais pas pensé que je pourrais me balader à cheval et à pied sans crainte. Mais je dois te dire que tu as du boulot devant toi, à la Brigade criminelle, mon brave Sosso, plaisanta Guillaume en donnant une petite tape dans le dos de son copain.

— Ne t'en fais pas, ça ne m'inquiète pas. À mon tour, je vais être franc. Je suis de plus en plus étonné de voir quelqu'un d'aussi simple que toi, gentil, jovial, aimant la vie, riant à tout moment, dans la police, surtout dans l'anti-terrorisme. Je ne cesse de me demander : qu'est-il venu chercher sur cette foutue galère ? Je me trompe ?

— Tu n'es pas le seul à t'étonner de mon parcours. Pour moi, la police, c'est une passion. Je ne crois pas que la lutte contre le mal soit incompatible avec l'amour de la vie. Être policier, ça ne signifie pas forcément faire peur. Du reste, tu n'as pas l'air d'un ogre, toi non plus.

— Alors je note : il est aussi philosophe, conclut Sosso en tapotant le dos de son confrère.

Ils s'arrêtèrent pour laisser passer un groupe de femmes en niqab, tout en noir de la tête aux pieds, et qui marchaient en file indienne silencieuse, certaines portant leur bébé sur le dos.

— Ah, je ne savais pas qu'on voyait un tel spectacle ici, avoua Guillaume quand ils eurent repris le chemin de l'hôtel.

— Le commissaire Habib nous l'a pourtant dit, Tombouctou, c'est un mélange de cultures. Seulement, on peut se demander si ces femmes couvertes de la tête aux pieds ne sont pas un signe avant-coureur de l'implantation probable de l'islamisme.

L'hôtel n'était plus qu'à une centaine de mètres quand deux garçons, de six ou sept ans, modestement vêtus et chaussés de sandales en plastique usé, surgirent d'une ruelle, et se précipitèrent, la main

tendue, pour demander un peu d'argent au « Toubab ». Sosso retrouva ses réflexes d'aîné et de policier et, fusillant les enfants du regard, les rembarra d'une voix rude : « Dégagez ! il n'a rien à vous donner. » Effrayés, les petits mendiants battirent aussitôt en retraite.

« Oh, Sosso, protesta Guillaume, à la fois confus et irrité, t'aurais pas dû. Leur donner une petite pièce, qu'est-ce que ça coûte ?

— Non, non, Guillaume, il ne faut pas encourager ça, sinon, même s'ils grandissent, ils vont croire que la vie se passe en mendiant. Moi, je ne supporte pas ça du tout.

— Bon, je comprends, monsieur moustique ; du moment que tu ne les as pas piqués, ils doivent s'estimer heureux. »

Les jeunes policiers se donnèrent la main et, en souriant, franchirent le portail d'Al Farouk.

CHAPITRE IX

Le lendemain matin, le commissaire Habib se rasait dans la salle de bain quand il entendit son téléphone portable sonner. Il n'était pas encore huit heures : qui pouvait l'importuner si tôt ? Il pensa à son épouse. Quelle ne fut sa surprise d'entendre Touré lui transmettre une invitation du gouverneur de Tombouctou à le trouver, seul, à son bureau à neuf heures. Le 4x4 passerait le prendre à l'hôtel quinze minutes plus tôt. Les imams et les notables auraient-ils exercé une forte pression sur le chef de l'administration régionale pour qu'il le convoquât à pareille heure, de surcroît à l'improviste ? Comme cela lui arrivait à des moments de grande irritation, Habib lança un juron.

Après une douche qui le calma quelque peu, il pénétra dans sa chambre et, machinalement, alluma son petit poste transistor qu'il écoutait chaque matin en s'habillant. Il fut consterné d'entendre les radios internationales commenter les tirs d'Alhadi visant Gérard comme un attentat manqué d'un groupe d'islamistes contre des touristes français à Tombouctou. Un communiqué du ministère français des Affaires étrangères réitérait sa mise en garde aux citoyens de ce pays désireux de visiter cette cité. Et cette information passait en boucle sur toutes les radios en question. Et entre deux rediffusions, un « spécialiste des mouvements terroristes dans le Sahara » prétendait analyser les événements qui « secouaient cette région d'Afrique ». Aucune station ne faisait mention de la prouesse de Sosso et Guillaume ni du résultat de l'enquête qui avait permis de démasquer l'unique tireur. Le portable sonna de nouveau. « C'était prévisible », se dit le commissaire en voyant s'afficher le numéro de téléphone de son domicile : ce ne pouvait être qu'un appel de son épouse. Affolée par les informations qu'elle venait d'apprendre, celle-ci demanda à son époux s'il était encore vivant. Difficile de ne pas sourire en entendant une telle absurdité. « Bien sûr, ma chérie, je suis vivant puisque je te

parle, tenta-t-il de rassurer Haby que l'angoisse faisait bégayer. Non, non, ma chérie, ne t'inquiète pas, tout va très bien, la presse raconte des bêtises. J'ai un rendez-vous tout à l'heure et je te rappelle après. Embrasse les enfants. » Pauvre commissaire, car se succédèrent les appels d'Issa et du directeur de la Sécurité intérieure, tous inquiets de « la tournure des événements ». Une fois habillé, Habib s'assit sur son lit, pensif, les yeux baissés. Il se demandait s'il n'avait pas eu tort de revenir sur sa décision de démissionner. Comment continuer à mener des enquêtes dans de telles conditions ? Comment rester insensible à tant d'interventions inappropriées, anxiogènes, à tant de désinformations prises pour paroles d'évangile ? Comment réussir à se concentrer quand, à tout moment, il faut résoudre mille problèmes à la fois ? « Et pourtant, Habib, il va falloir continuer », lui susurra une petite voix. Le commissaire se leva de façon fort énergique et s'entendit dire : « Qu'ils fassent ce qu'ils veulent, les cons, ça ne m'arrêtera pas. » Il descendit au restaurant.

L'inspecteur Sosso y était installé tout seul, Guillaume étant remonté dans sa chambre pour « quelques minutes ». Habib informa son jeune collaborateur des nouvelles propagées par les radios et de la convocation surprise du gouverneur.

« Chef, lui dit Sosso, vous n'êtes pas obligé d'aller voir ce type.

— Tu as raison, mais il vaut mieux que j'aille l'écouter. On se sait jamais, ça peut être utile, je peux y apprendre des choses que je ne saurais pas autrement. En revanche, Sosso, tu vas devoir t'entretenir avec Sidi Sall, l'ami d'Ibrahim. Après réflexion, je me dis que c'est le meilleur moyen de lui tirer les vers du nez. D'après le pré rapport de Touré, dont tu as pris connaissance, c'est un jeune homme bègue, timide, et je crains que face à nous trois, il ne puisse ou ne veuille parler. Mais entre jeunes, il se libérera, j'en suis sûr. Invite-le, par exemple, à prendre un thé ici et cause avec lui. Guillaume pourrait être présent, ça ne ferait que rendre l'atmosphère plus conviviale. Il y a quelques points importants qu'il faudra éclaircir. Est-ce qu'Ibrahim se droguait ? Avait-il une petite amie ? Etait-il en concurrence avec quelqu'un d'autre ? Comment s'appelle cet ami à qui il venait faire ses adieux à Tombouctou ? Il faut que nous soyons fixés sur ces points si

nous voulons avancer. Tiens, j'ai tout noté sur ce bout de papier. Ne te comporte pas en policier, même s'il faut lui apprendre que tu en es un, mais plutôt en copain. Qu'il n'ait pas l'impression que c'est un interrogatoire. Tu as le sens de l'humour, je suis sûr que tu y arriveras. Je vais téléphoner à Touré pour qu'il t'explique comment entrer en contact avec Sidi. Qu'en dis-tu ? »

Sosso était plutôt ravi. Certes, il adorait son chef, mais le charisme et la renommée de celui-ci étaient tels que le pauvre inspecteur, malgré sa compétence indéniable, avait quelque mal à exister. Il allait prendre en main un pan de l'enquête, non pas chez les Malinké, les Bozos ni les Dogons, mais à Tombouctou, dans une affaire dont la complexité perturberait le plus fin limier. Oui, Sosso ne pouvait que se réjouir de la proposition du commissaire.

« Il n'y a aucun problème, chef, je vais m'y mettre. Guillaume sera avec moi, parce qu'il est intelligent et sympathique. Je lui expliquerai la démarche à suivre. Que le commissaire Touré n'effraie surtout pas Sidi en le convoquant à la police. S'il me dit comment le joindre, je m'occupe personnellement de le contacter.

— Alors, c'est parfait. Ainsi, ça nous fera aussi gagner du temps, parce que je suis sûr que le gouverneur me fera perdre toute la journée. Je compte sur toi pour obtenir le maximum d'informations. Surtout, ne te limite pas à mes questions, si tu estimes pouvoir aller plus loin, ne t'en prive surtout pas. Voilà, mon petit Sosso, nous y arriverons, puisque nous n'avons pas l'habitude de baisser les bras, même s'il est vrai que cette fois-ci, c'est autre chose. Je m'échappe donc, car je suis attendu par monsieur le Gouverneur. À plus tard alors, jeune homme. »

Le spacieux bureau du Gouverneur était imposant par son mobilier de fabrication locale, essentiellement touareg. Fauteuils de cuir, rideaux de cotonnade, tapis aux couleurs éclatantes réjouissaient le regard. Suspendus aux murs, des tableaux, représentant des animaux et des scènes de la vie au désert, tout aussi vivement colorés, ajoutaient à l'impression du visiteur de se trouver dans un atelier d'artisan plutôt que dans un bureau.

Dans son grand boubou de bazin bleu brodé et coiffé d'un bonnet blanc, qui jurait avec son teint noir foncé, le Gouverneur reçut le commissaire Habib en lui offrant du thé et en s'excusant de n'avoir pas cherché à le rencontrer plus tôt. Il argua de son emploi du temps chargé et de son souci de ne pas importuner le policier dans son enquête. Tout cela fut dit d'une façon emphatique qui contribua à mettre Habib sur ses gardes, d'autant plus que, avant d'exposer les raisons de la présence de son hôte, le Gouverneur crut nécessaire d'adresser des prières à Allah afin que l'enquête se déroulât en paix et que le Mali continuât de vivre dans le calme. Puis, notre homme récita quelques versets du Coran. Enfin, il daigna entrer dans le vif du sujet.

« Monsieur le commissaire, commença-t-il, monsieur le ministre de la Sécurité intérieure m'avait informé de votre arrivée à Tombouctou et il m'avait demandé de tout faire pour vous faciliter la tâche. J'espère que vous êtes arrivé en paix et que vous travaillez en paix. Les crimes de sang sont rares dans cette ville et la mort du jeune Ibrahim Ag aghaly m'a personnellement surpris. Quant aux tirs contre les Français, j'avoue que je ne comprends pas. Ce que disent les radios sur la sécurité à Tombouctou m'étonne aussi, parce que Tombouctou est une ville calme. D'ailleurs, ce qui nous intéresse avant tout, nous, c'est la mort d'Ibrahim. C'est pourquoi j'ai reçu hier la visite des imams et d'autres notables qui voudraient savoir où en est l'enquête, parce qu'ils ont peur que tout ça ne débouche sur des conflits. Ils m'ont dit qu'ils ont déjà discuté avec vous. Seulement, malgré tout le respect que j'ai pour eux, ils ne sont pas habilités à vous demander des comptes. C'est pourquoi j'ai tenu à vous rencontrer personnellement pour vous demander si vous pouvez me donner des informations sur la progression de l'enquête et si vous pensez arrêter l'assassin rapidement. Comprenez-moi, monsieur le commissaire, je sais que je ne suis pas le ministre de la Sécurité intérieure et que vous n'avez pas de compte à me rendre, seulement, je suis le premier responsable de cette région et je voudrais être rassuré que la paix continuera à régner ici. Voilà, commissaire. Excusez-moi si je vous ai choqué involontairement, mais on n'est jamais maître des mots. Voilà ce que j'avais à dire. »

Tant de circonlocutions pour en arriver là ! s'irrita le commissaire. En fait, le Gouverneur ne faisait que répéter les propos du chef des notables dont il n'était en réalité que le porte-parole. Que lui répondre que le chef des imams n'eût déjà entendu ?

« Monsieur le Gouverneur, je vous ai bien compris. J'ai déjà dit aux notables de Tombouctou ce que je pouvais leur dire. Nul ne peut savoir quand une enquête va prendre fin. Ça durera le temps qu'il faudra, mais une chose est sûre, moi, je ne retournerai pas à Bamako avant d'avoir résolu cette énigme. C'est ma réponse, monsieur le Gouverneur. »

Embarrassé, le Gouverneur parut chercher ses mots. Il croisa les doigts, baissa la tête brièvement.

« Je vous comprends, monsieur le commissaire, laissa-t-il tomber enfin, mais je dois vous donner quelques précisions. Les notables vous ont aussi informé qu'un marabout-devin a le pouvoir de retrouver l'assassin d'Ibrahim très rapidement. C'est quelqu'un que je connais et qui fait l'unanimité à Tombouctou et ailleurs. Il est vraiment doté de pouvoirs surnaturels, par la grâce d'Allah. Moi, je suis sûr et certain que s'il s'y met, dans deux jours au maximum, l'assassin sera arrêté. Seulement, pour qu'il travaille, il faut qu'il soit seul à s'occuper du problème. Alors, monsieur le commissaire, est-ce qu'il ne serait pas possible que vous lui donniez deux jours pour agir ? Pendant ce temps, vous, vous vous reposerez. Et une fois que le tueur sera démasqué, ce sera à vous de l'arrêter. Moi, je pense que nous avons tous à y gagner.

« Je vous confie un secret, monsieur le commissaire, et je souhaite que ça reste entre nous : quand ils ont des soucis, même les plus hauts responsables administratifs et politiques du pays viennent consulter le marabout-devin en question. C'est pour vous dire que c'est très, très sérieux. Dans deux jours, le coupable est arrêté. Je vous le jure, monsieur le commissaire. »

« C'est donc ça le gouverneur de toute une région ! » se désola le commissaire qui avait l'impression d'entendre l'homme de la rue. Et dire que le bonhomme était sûr de le convaincre avec des arguments aussi lamentables.

« Monsieur le Gouverneur, je suis en mission. Je ne peux sous aucun prétexte suspendre mon travail. Si mon ministre me le demande, je cesserai de m'occuper de cette affaire définitivement, bien que même lui n'ait pas le droit d'intervenir dans le processus tant que je respecte la loi. Or, à mon avis, je n'ai pas violé la loi. Je suis désolé, monsieur le Gouverneur, mais je ne peux pas répondre positivement à votre requête. »

L'autre paraissait déçu. Il serra les mâchoires, décroisa, puis recroisa ses jambes avant de répondre :

« Monsieur le commissaire, je ne vous ai pas tout dit. Je vais vous révéler autre chose. Ici, les imams et les notables ont une très grande influence. Moi, je suis membre d'un parti politique ; si vous refusez de faire ce qu'ils demandent, ils m'accuseront d'être incompetent. Or, s'ils demandent de ne pas voter pour mon parti, celui-ci perdra des milliers de voix, ici et même dans toute la région. Et je vous jure, monsieur le commissaire, s'ils exigent du ministre de l'Intérieur mon limogeage, je serai limogé aussitôt. C'est donc mon avenir aussi qui se joue, monsieur le commissaire. C'est pourquoi je vous en supplie, au nom d'Allah et de son prophète Mohammed, donnez deux jours, deux jours seulement au marabout-devin. Sinon, je suis foutu, monsieur le commissaire. »

Le gouverneur était tellement ému que sa voix tremblait. Ses yeux avaient même légèrement rougi, comme s'il allait pleurer. Habib fut troublé, non par l'argumentation de son interlocuteur, mais par son attitude pitoyable. Le masque était enfin tombé. Que l'arrestation d'Alhadi eût été à peine évoquée par le gouverneur se comprenait à présent : seul lui importait la mort d'Ibrahim. Pourtant, l'idée avait traversé l'esprit du commissaire de concéder ces deux jours au prétendu marabout-devin, parce qu'il était sûr qu'il ne parviendrait pas à découvrir l'assassin, mais il l'avait balayée aussitôt, car cette concession aurait pu être fatale à l'enquête. Comment allait opérer le marabout ? Et s'il désignait un innocent à la vindicte populaire ? Comment faire comprendre à des gens qui le vénéraient qu'il s'était trompé ? Et lui, Habib, que dirait-il à ses supérieurs pour expliquer le fiasco, d'autant qu'aucun ordre n'était venu d'aucune autorité

compétente ? Non, il était certes conscient du drame du gouverneur, mais il ne pouvait aucunement accéder à sa demande. Et il le lui fit comprendre.

L'homme fut anéanti. Incapable de masquer son désarroi, il se coucha littéralement dans son fauteuil, en se caressant la barbe. Il devait se demander comment amener ce policier intraitable à être plus humain et à se soucier de son avenir. Pourquoi avoir envoyé un tel individu à Tombouctou pour s'occuper d'une telle affaire ? Le commissaire Touré n'était pas incompetent et, en tant que natif de la ville, il aurait compris l'exigence des notables. Habib s'apprêtait à prendre congé quand son interlocuteur revint à la charge.

« Monsieur le commissaire, parlons sérieusement. Je ne vous ai pas tout dit sur le marabout-devin. Je vous jure au nom d'Allah et de son prophète Mohammed que cet homme est capable de réaliser tous les vœux. Allez lui demander de régler n'importe quel souci, et c'est fait. Beaucoup de nos responsables, tant politiques qu'administratifs, lui doivent leur place. Il a tous les pouvoirs sauf celui de donner la vie et de réveiller les morts, car ce pouvoir n'appartient qu'à Allah et à Allah seul. Aujourd'hui, vous êtes commissaire, si ce devin veut faire de vous un ministre dès demain, vous le serez, inch'Allah. Il vous suffit de formuler le souhait et que je le lui transmette et c'est fait. Commissaire, c'est une occasion que vous ne devez pas manquer. Vous avez résolu de nombreuses énigmes partout au Mali, qu'est-ce que ça vous coûte de fermer les yeux et de laisser cet homme faire son travail ? Ainsi et vous et moi, nous y gagnerons tous. Réfléchissez, commissaire. La vie est dure aujourd'hui. Pensez à vos enfants, à votre femme, pensez à leur avenir. Commissaire ? »

Habib avait hâte de mettre fin à cette conversation qu'il jugeait de plus en plus stupide. Il fallait que les choses fussent claires une fois pour toutes.

« Monsieur le Gouverneur, moi, j'ai un devoir à accomplir : chercher un criminel. Le reste ne m'intéresse pas. Je suis au regret de vous dire que je ne céderai pas à votre pression. Cette enquête-là, je la mènerai jusqu'au bout. Et maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, moi je m'en vais travailler. »

Il se leva.

« Monsieur le commissaire lui dit son hôte excédé, j'avais appris que vous êtes intransigeant, mais je ne savais pas que c'était à ce point. Pourtant, dites-vous, commissaire, que le monde est compliqué. Un seul homme ne peut pas le régler. Faites attention, faites attention à vous-même, il y a une limite à tout. »

Le commissaire Habib s'en alla sans plus un mot.

Sosso, Guillaume, Gérard et Sidi étaient assis dans le jardin de l'hôtel Al Farouk, sous des figuiers. L'ami d'Ibrahim y était venu avec les collaborateurs de Habib qui, guidés par un policier, étaient allés le chercher en voiture à la boutique de Houssein Diall. Le jeune Tombouctien bégayait légèrement, paraissait timide, mais au fil du temps se révélait plutôt d'agréable compagnie. Il avait quand même surpris les trois jeunes gens quand il s'était excusé et était allé prier sur la véranda de l'hôtel. Evidemment, tandis que les premiers avaient commandé une bière, lui avait préféré un jus d'orange. Flytox ne tarda pas à apporter le plateau de boissons, naturellement en chassant les moustiques qui envahissaient son esprit. Sosso et Guillaume, qui s'étaient retenus avec peine de rire, se lâchèrent dès que le serveur se fut éclipsé.

« Sidi, demanda Guillaume, est-ce que tu sais ce que signifie « sosso » en bambara ?

— Non, répondit Sidi visiblement intrigué.

— Eh bien, ça veut dire moustique. Tu comprends ?

Ils rirent sans retenue, à tel point que, emporté par la joie, Sidi s'agita inconsidérément, faisant basculer sa chaise, laquelle faillit l'entraîner dans sa chute. Gérard l'aida à se maintenir, mais fut lui-même déséquilibré et ne dut le salut qu'au coup de main énergique de Sosso.

« Attention, Sosso, t'es foutu : Flytox arrive ! » lança Guillaume. Effectivement, sans doute alerté par le tonnerre de rires, le serveur revenait à grands pas, effectuant toujours l'irrépressible geste de la main. « Ne vous inquiétez pas, lui cria Sosso, c'est notre ami qui était tombé. Tout va bien. » L'homme sourit, agita sa main comme une

menace, puis s'en retourna. Quelques minutes encore, bien que Guillaume et Sidi se fussent remis sur leur séant, les rires continuèrent jusqu'au moment où une jeune fille au corps sculpté traversa le jardin. Nos quatre compères la dévoraient du regard, en silence. Hélas, elle se déroba bientôt à leur vue.

Prenant sa revanche, Sosso dit à Guillaume : « On l'ajoute à la liste, elle aussi ?

— Je dirai pas non, lui répondit le jeune policier français. Comme ça, ça me fait quatre, si j'y ajoute celle que j'ai en France.

— Alors, le choix est fini. Même si tu tombes amoureux d'une fée, tu ne peux pas l'avoir.

— Et pourquoi ?

— Parce que, ici, au Mali, tu as droit à quatre épouses au plus.

— Je suis déçu, moi qui croyais que le nombre était illimité ! Zut !

— Mais... bégaya Sidi, tu peux avoir des maîtresses aussi, Guillaume.

— Ah ! merci, mon cher, je suis sauvé. »

On rit de nouveau. Gérard avait une attitude un peu étrange, car il se contentait à présent d'un sourire à la fois amusé et comme craintif. En tout cas, l'atmosphère ne pouvait être plus décontractée. Sosso comprit qu'il était temps de faire parler son invité adroitement.

« Dis-moi, Sidi, est-ce que cet homme surnommé Flytox est normal ? D'ailleurs, quel est son vrai prénom ?

— Il s'appelle... Abdoul Karim, répondit Sidi. On... dit... on dit qu'il est possédé... possédé par les esprits. C'est ce qu'on dit à... à Tombouctou.

— Il ne se drogue pas ?

— Je ne sais... sais pas, mais je ne... crois pas. C'est un bon... bon musulman.

— Tu sais, le bruit a couru que feu ton ami Ibrahim se droguait aussi. Je ne sais pas si c'était une fausse rumeur...

— Jamais ! Ja... mais ! s'indigna Sidi. Ibrahim ?... Jamais ! Moi, je... je l'aurais su. Les gens ra... content... n'importe quoi. »

Ce disant, le jeune Tombouctien semblait s'être métamorphosé. Lui habituellement si avare de gestes, s'agitait et martelait ses mots. Sosso

décida de passer à un autre sujet. Habilement, Guillaume vola à son secours et interrogea Sidi.

« C'est sûr qu'il s'agit de ragots. C'est pas à Tombouctou seulement qu'on en entend sur les gens ; en France, c'est pareil. Revenons à des choses plus sérieuses ; parlons des filles. J'avoue que moi, je serais incapable d'être un mari fidèle si j'habitais ici. Avec toutes ces belles filles ! Et toi, Sidi, tu es marié ou pas. Et comment fais-tu ? »

Sidi redevint le garçon tout doux qu'il paraissait et sourit.

« Je ne suis pas... pas encore marié, moi, pa... parce que je n'ai pas... encore de boulot. Mais... comme tout... tout le monde, j'ai une... une... co... copine. Pas deux.

— Mais quand tu en vois une qui te plaît, qu'est-ce que tu fais alors ?

— Je... je ferme les yeux.

— Mais tu l'auras vue quand même ! »

Encore des rires jusqu'à ce que Sosso intervînt de nouveau.

« Sidi est un garçon sage ; il n'est pas comme toi, Guillaume. Sidi, ton ami Ibrahim était marié, lui, je crois ; j'ai appris que sa femme est même en pleine grossesse. Je suppose qu'il n'avait pas de petite copine, lui non plus...

— Et qu'il fermait les yeux, lui aussi », continua Guillaume.

Sidi s'efforça de sourire, mais l'on sentait que le cœur n'y était pas. Son embarras n'échappa pas aux deux jeunes policiers qui se contentèrent de le dévisager jusqu'à ce qu'il se décidât à bafouiller :

« Je... crois. En tout cas... moi, je sais pas. »

Gérard s'ennuyait. Il s'excusa, prétextant l'urgence d'aller consulter sa messagerie électronique et monta dans sa chambre. En vérité, il avait compris qu'il assistait à un interrogatoire déguisé. De même qu'il n'avait pas voulu étaler sa vie devant le commissaire, de même il n'accepterait pas de le faire avec ses jeunes collaborateurs. Il valait donc mieux ne pas s'attarder avec eux.

Une fois Gérard parti, Sosso et Guillaume se sentirent soulagés, car ils craignaient des interventions de ce dernier, qui auraient fait capoter leur interrogatoire dont ils ne lui avaient pipé mot. Ils ne l'avaient invité que pour mettre Sidi encore plus à l'aise. À présent, le

champ était plus libre.

«Tu sais, Sidi, continua Sosso, tel qu'on me parle de tom ami Ibrahim, je suis sûr que lui et moi, on se serait entendus comme des amis. Tout le monde se souvient de sa bonne humeur, de sa gentillesse, personne ne dit du mal de lui. Est-ce que tu étais son seul ami ?

— Non, il... y avait... Lassine Traoré aussi...

— Celui qui est allé à Bamako le jour de sa mort, je suppose.

— Exacte... exactement. C'est à lui... qu'il... qu'il disait tous ses secrets.

— Et tu sais où il est à Bamako ?

— Il... m'a... m'a dit que c'est chez son... son oncle. Famille Traoré ; près de... du commi... commissariat, à côté du marché de... Médina-coura. C'est ce... qu'il m'a... m'a dit.

— Je vois, je vois où c'est. Bon, passons à autre chose de plus gai.

— Les filles ! » trancha Guillaume, réinstallant ainsi la bonne humeur.

Sosso prétextait un appel sur son portable pour s'éloigner suffisamment, de façon à ne pas être entendu de ses deux compagnons. En réalité, il téléphona à son intérimaire à la Brigade criminelle de Bamako pour lui ordonner de retrouver d'extrême urgence ledit Lassine Traoré et de le rappeler aussitôt que la recherche aurait abouti. Ensuite, il rejoignit Guillaume et Sidi qui se marraient. Ce dernier expliqua à l'inspecteur qu'il avait appris à Guillaume qu'il y avait en ville un autre bonhomme surnommé Lacrymogène, parce qu'il pleurait pour un rien et faisait rire, à tel point qu'on lui avait interdit d'assister à des obsèques. Un peu plus tard, Sosso remercia Sidi et lui proposa de le faire déposer par le chauffeur mis à sa disposition par le commissariat.

À la réception de l'hôtel, un lecteur de CD diffusait un air de *takamba*. Une jeune employée dansait de façon langoureuse. N'y tenant plus, Guillaume se mit à danser à son tour, au grand bonheur de la fille, heureuse d'avoir un si charmant cavalier. Finalement, la réception se transforma en boîte de nuit, car et Sosso et Sidi, ayant vaincu sa timidité, et les autres employés accompagnèrent le couple.

Or, arrivé à l'hôtel de retour de chez le Gouverneur, Habib s'était arrêté et regardait le spectacle avec un sourire radieux. Il secoua la tête de bonheur et, de peur de gâcher la fête, gagna sa chambre. Peu après retentirent des bravos et des applaudissements qui mirent fin au spectacle improvisé.

Habib était à la fenêtre, le regard fixé sur Tombouctou. Pourtant, ce n'étaient ni les habitations en banco, ni l'animation de la cité qui lui occupaient l'esprit. Il se rappelait son entretien avec le Gouverneur et se convainquit qu'il allait être confronté rapidement à d'autres difficultés. En somme, il existait une complicité tacite entre le chef de l'Exécutif régional et les notables, pensa-t-il. C'était donc lui l'obstacle dont il fallait se débarrasser. Dès lors, il ne serait pas surprenant que se formât une coalition contre l'empêcheur de tourner en rond qu'il était devenu. Au pire, le Gouverneur s'ingénierait à manipuler le ministre de la Sécurité intérieure en lui faisant croire que le chef de la Brigade criminelle était devenu un danger pour leur carrière, donc pour leur avenir. En conséquence, une décision purement politicienne n'était pas à écarter. La seule solution résidait dans l'accélération de l'enquête pour ne pas donner le temps à ses détracteurs de se concerter et de le piéger. Encore une fois, le commissaire se demanda s'il n'avait pas eu tort d'avoir renoncé à sa décision de démissionner.

Sosso tapa à la porte que son chef lui ouvrit. Le jeune homme prit place sur une chaise et le commissaire sur le lit.

« Alors ? lui demanda laconiquement Habib.

— Ça a marché, chef. Sidi nie vigoureusement que son ami ait été un consommateur de drogue. Comme c'est noté dans le pré rapport de Touré, il a hésité quand j'ai évoqué la possibilité d'une liaison extra conjugale d'Ibrahim. Il était même troublé. Je suis convaincu qu'il y a quelque chose à voir de ce côté. Nous avons -Guillaume m'a été très utile— réussi à lui faire dire qui est susceptible de donner des informations sur Ibrahim. C'est son ami auquel il venait faire ses adieux le jour de sa mort. Il s'appelle Lassine Traoré. Je suis sûr que celui-là sait tout d'Ibrahim. Il faut donc pouvoir l'interroger le plus rapidement possible.

— S'il est à Bamako, il faut l'y retrouver, l'interrompt Habib. On va voir avec Touré comment connaître l'adresse de ce Lassine ; alors ton intérimaire, Fall, fera le nécessaire pour le localiser. Comme ça, nous l'interrogeons à distance, par téléphone.

— J'y ai pensé, chef. J'ai donc demandé à Fall de chercher Lassine à l'adresse que m'a communiquée Sidi. J'attends qu'il m'appelle d'un instant à l'autre.

— Génial, mon petit Sosso. Tu es un vrai flic. Je pense que ça s'accélère. Nous devons mettre la main sur l'assassin très rapidement, parce que les notables et le Gouverneur sont prêts à nous mettre les bâtons dans les roues. Entre nous, je pense sincèrement que Touré aussi pourrait être un frein, parce que je suis sûr qu'il va plier sous les pressions qui ne manqueront pas de s'exercer sur lui. Tu as vu comment il a insisté pour que je rencontre les notables. Heureusement qu'il n'était pas avec moi chez le Gouverneur, sinon il aurait été son complice de façon subtile.

— C'est vrai qu'il a l'air un peu trop accommodant, le commissaire Touré. Il est bien gentil, mais je le trouve trop conciliant, même obéissant.-

— Oui, Sosso, mais rappelle-toi que c'est un commissariat d'une ville de l'intérieur et non la Brigade criminelle. Ce n'est pas facile pour eux. Mais, ça, c'est son affaire. Finissons vite cette enquête et retournons à Bamako. »

Sosso tira fébrilement de la poche de sa chemise son portable qui sonnait. « C'est Fall ! », s'écria-t-il. Il écouta puis demanda à son interlocuteur de patienter.

« Il a retrouvé Lassine qui est dans son bureau actuellement. Il veut savoir que faire. Qu'est-ce que je lui dis, chef ?

— Demande-lui d'appeler sur la ligne de l'hôtel. Ainsi, nous pourrions entendre Lassine ensemble en activant le haut-parleur. »

Le temps pour Habib de retrouver un bloc-notes et un stylo pour son adjoint, ainsi chargé de prendre des notes, et le téléphone sonna. À l'autre bout du fil, Fall salua son chef et dit attendre ses instructions.

« Passe-moi le nommé Lassine et active le haut-parleur pour entendre. N'oublie pas d'enregistrer l'interrogatoire.

— C'est bon, chef, vous pouvez y aller, il vous écoute.

— Bonjour, Lassine, commença Habib, c'est le commissaire Habib, le chef de la Brigade criminelle qui te parle. Ne t'inquiète pas, tu n'es accusé d'aucun crime ni délit. J'ai cherché à te parler parce que je suis à Tombouctou où on m'a dit que tu es l'ami d'Ibrahim Ag Agaly. Est-ce vrai ?

— Oui, com'saire, c'est mon meilleur ami.

— Et quand vous êtes-vous vus pour la dernière fois ?

— La veille de mon voyage. Il avait promis de venir me dire au revoir, mais je ne l'ai pas vu. Il a dû avoir un empêchement, sinon, c'est quelqu'un qui est très fidèle en amitié. Il n'y a aucun secret entre lui et moi : je lui dis tout et il me dit tout. Il ne lui est rien arrivé, j'espère, com'saire. Est-ce que je peux lui parler s'il est à côté de vous ?

— Hélas, Lassine, Ibrahim ne pourra plus te parler, parce qu'il est mort.

— Mort ? Pourquoi, pourquoi ? Ibrahim ? mais... »

Le jeune homme éclata en sanglots. Le commissaire le laissa à sa douleur un instant avant d'essayer de renouer le fil de l'entretien. L'autre reniflait en pleurant.

« Excuse-moi de t'avoir appris une si mauvaise nouvelle, Lassine, malheureusement, c'est la vérité. Le jour de ton départ pour Bamako, il avait quitté le campement pour venir te voir à Tombouctou, mais son frère Rhissa a découvert son corps à l'entrée de la ville. Il est mort suite à de graves blessures. Je suis ici pour savoir ce qui lui est arrivé, s'il est mort accidentellement ou si c'est quelqu'un qui l'a tué. Toi, tu es son meilleur ami. Je suis sûr que tu tiens à connaître la vérité. Dans ce cas, il faut que tu répondes à mes questions sincèrement, sinon je ne pourrai rien pour toi. Alors calme-toi et écoute-moi. D'accord, Lassine ?

— Oui, com'saire, acquiesça le jeune homme d'une voix chevrotante.

— Bien. Est-ce que tu savais qu'Ibrahim buvait ?

— On ne peut pas dire qu'il buvait, com'saire. Quelques rares fois, il lui arrivait de goûter à l'alcool, mais ce n'était pas un buveur.

— Il se droguait ?

— Jamais, com'saire, il n'a jamais goûté à la drogue. S'il avait fait ça, je ne serais pas resté son ami. Non, personne ne peut dire qu'Ibrahim se droguait.

— Est-ce que tu es marié, toi, Lassine ?

— Oui, com'saire, je suis marié et j'ai deux enfants, mais ma femme est actuellement ici, à Bamako, avec les enfants. Elle est malade et se fait soigner.

— Je sais qu'Ibrahim aussi était marié et que sa femme attend un enfant. Mais, réponds-moi franchement, Lassine, n'avait-il pas une amie ? Franchement. »

Après un court instant de silence, Lassine répondit, résigné.

« Com'saire, c'est vrai qu'il avait une amie. Elle s'appelle Khaïra et elle vit à Diré. Moi, je ne l'ai vue que deux fois. Ibrahim l'aimait follement. J'ai tout fait pour qu'il arrête cette liaison, mais il ne m'a pas écouté. Il allait à Diré de temps en temps. Puis il n'y a pas longtemps, il m'a révélé que Khaïra était enceinte et que c'était son enfant. Il m'avait demandé comment faire pour en informer ses parents afin qu'ils aillent demander la main de la fille avant que son ventre n'apparaisse. Je lui avais promis qu'on allait le faire à mon retour, dans une semaine. C'est ça, com'saire.

— Est-ce qu'il était le seul copain de Khaïra ?

— Khaïra vivait d'abord avec un garçon qui s'appelle Saïdou Camara. C'est un jeune homme d'affaires, qui voyage tout le temps. C'est comme ça qu'il a connu Khaïra à Diré. Il voulait même l'épouser. Moi, je ne le connais pas, c'est Ibrahim qui m'a tout expliqué. C'est lors d'un voyage à Diré qu'Ibrahim aussi a connu Khaïra. Elle est tombée follement amoureuse de mon ami et elle a abandonné Saïdou, qui n'était pas du tout content. Il a menacé de castrer Ibrahim. Ibrahim m'a même dit un jour que Saïdou l'a menacé de mort. Mais je n'étais pas témoin. Tout le monde sait à Tombouctou que Saïdou est très violent. Il a blessé des gens plusieurs fois, la police le connaît.

— Merci pour ces informations, Lassine. Dis-moi maintenant si Khaïra est une Touareg ou à quelle autre ethnie elle appartient.

— Com'saire, c'est difficile de répondre à cette question, parce que

c'est une métisse. Sa mère est noire, en tout cas, c'est ce que m'a dit Ibrahim. Quant à son père, on ne sait pas, puisque elle-même n'est sûre de rien. On dit que son père qui est noir n'est pas son vrai père. Je ne sais pas. En tout cas, ils vivent à Diré, à côté de l'hôpital. »

Habib demanda du regard à Sosso s'il avait une question à poser à Lassine, l'adjoint secoua la tête.

« Est-ce que tu as quelque chose à ajouter, Lassine ? continua Habib.

— Non com'saire, j'ai dit tout ce que je savais. Je vais retourner rapidement à Tombouctou pour aller sur la tombe d'Ibrahim, sinon, je ne serai jamais en paix. »

Le commissaire remercia le jeune homme, puis Fall, raccrocha et regarda son collaborateur immobile, l'air perplexe.

« Qu'est-ce que tu en penses ?

— Ça se complice, chef, reconnut Sosso.

— Mais il n'y a pas de raison de désespérer. C'est une nouvelle piste qu'il faudra explorer. Je vais donc me rendre au commissariat pour voir avec Touré comment mettre la main sur Saïdou Camara et avoir plus de détails sur la famille de Khaïra. Je ne sais pas pourquoi, mais ces traces de drogue dans le sang d'Ibrahim ne cessent de m'intriguer. Je vais faire envoyer d'urgence un échantillon au labo de la Criminelle, à Bamako, pour une analyse plus approfondie. Tu n'es pas obligé de venir avec moi. Repose-toi et je t'appellerai si ta présence est indispensable.

— Ça tombe bien, chef parce que nous voulons assister à la danse des bouchers qui a lieu cet après-midi, Guillaume et moi. Ce sont les employés de l'hôtel qui nous l'ont appris. Il paraît que c'est un spectacle à ne pas rater.

— Alors bonne danse. À propos, vous dansez bien le *takamba*, félicitations !

— Mais, s'étonna Sosso, comment avez-vous su que nous dansions le *takamba*, chef ?

— Guillaume t'a dit que je suis un marabout devin, mon petit, tu l'as oublié ? »

Sosso rit en quittant la chambre.

CHAPITRE X

Le commissaire Touré venait de s'installer dans son bureau quand un agent lui annonça la visite impromptue de deux Touaregs. « Qu'ils me fichent la paix ! » fut sa première réaction. Cette manie de considérer le service comme une boutique de quartier l'écœurerait, d'autant plus que sa mauvaise humeur matinale ne le disposait pas à être conciliant. L'agent insista.

« Chef, tels que je les vois, ces gens-là sont capables de tout. Peut-être vaudrait-il mieux les écouter.

— Et qui sont-ils ?

— Ils disent qu'ils sont les oncles d'Alhadi, le jeune homme qui a été arrêté hier. »

Surpris et irrité, le commissaire faillit lancer un gros mot, mais la sagesse prévalut, car la qualité et la motivation des visiteurs auguraient un entretien potentiellement orageux, ou une réaction intempestive, au cas où la porte du bureau leur resterait fermée.

« Bon, fais-les entrer, se résigna-t-il, mais reste ici avec eux. »

Les deux hommes, l'un costaud et de petite taille, l'autre svelte, tous vêtus de leur gandoura indigo et la tête ceinte d'un turban blanc, ne tardèrent pas à pénétrer dans le bureau, accompagnés du policier. Après les salutations d'usage, ils prirent place face au commissaire.

« Pouvez-vous me dire qui vous êtes ? demanda le chef de la police de Tombouctou.

— Moi, je m'appelle Iyad Ag Hussein, répondit le petit costaud, lui, mon jeune frère, Abdallah Ag Hussein Nous sommes les frères de Youssef Ag Hussein et les oncles d'Alhadi. Nous étions très inquiets hier de ne pas le revoir. Nous avons parcouru le désert à sa recherche sans le retrouver. C'est Abdallah qui a appris ici, à Tombouctou, que notre neveu avait été arrêté par la police. Il paraît qu'il a tiré sur des Français. Voilà pourquoi nous sommes venus vous voir, com'saire.

— Entendu, lui répondit Touré. Je suppose que vous savez que celui qui essaie de tuer va en prison. Maintenant dites-moi la raison véritable de votre visite.

— Com'saire, repartit le Touareg, effectivement, notre neveu était sorti avec son fusil et on nous a affirmé qu'il a tiré sur les Français. Seulement, nous ne comprenons pas pourquoi vous l'avez arrêté puisqu'il n'a tué personne. C'est ça le problème. Alhadi n'est pas un assassin. Pourquoi l'arrêter ?

— Écoutez-moi bien. La loi, c'est la loi. Votre neveu n'a pas tué, mais il a voulu tuer. C'est une chance qu'il ait raté ses cibles, mais la loi s'applique dans toute sa rigueur. Il a été arrêté, c'est tout. Qu'est-ce que j'aurais dû faire, d'après vous ? Le laisser partir ? Non, je regrette, la loi, c'est la loi.

— Com'saire, intervint Abdallah, il y a la loi, mais il y a aussi l'humanisme. Alhadi a perdu la tête un moment, cela peut arriver à tout le monde. Il y a la loi, mais la loi ne doit pas vous empêcher de réfléchir. Puisqu'il n'a pas tué, pourquoi ne le relâchez-vous pas ? Nous, nous sommes ses oncles et nous nous chargerons de lui faire comprendre qu'il ne doit plus commettre pareille bêtise. Vous devez comprendre ça, com'saire.

— Com'saire, ajouta Iyad, un Touareg en prison, c'est la pire des hontes pour notre tribu. Notre frère Youssef n'a pas dormi cette nuit et son épouse souffre énormément. Vous êtes un Sonrhaï, com'saire, vous êtes un Tombouctien, vous savez ce qu'est l'humiliation. Alors nous sommes venus vous demander de libérer notre neveu. Inch'Allah, nous lui ferons savoir que son comportement a été indigne.

— Écoutez-moi bien, insista Touré, ce n'est pas une affaire personnelle. Ce n'est pas entre vous et moi. La loi a été violée et celui qui l'a violée doit payer. Ce n'est pas moi qui ai écrit cette loi, je suis seulement chargé de la faire respecter. Je n'ai donc fait que mon travail. Encore une fois, je suis désolé, mais je ne peux pas libérer votre neveu. »

Iyad se leva, aussitôt imité par son jeune frère.

« Com'saire, on peut être un chef et avoir un cœur. La loi n'est pas au-dessus des relations humaines. Puisque vous êtes insensible à notre

douleur, nous partons. Mais dites-vous qu'un Touareg digne ne s'avoue jamais vaincu. Je vous jure que nous ne resterons pas les bras croisés. Que ça vous plaise ou non, notre neveu sera libéré, très bientôt, inch'Allah. »

Puis, à son frangin : « Abdallah, allons-nous en ! », ordonna-t-il. Ils quittèrent le commissaire en lui souhaitant quand même une bonne journée, du bout des lèvres. L'agent leur emboîta le pas.

Touré était fort embarrassé. En d'autres circonstances, il eût sans doute accédé au souhait de ses visiteurs, mais l'enquête était dirigée par Habib. Il était convaincu d'être rapidement soumis à de fortes pressions, même de ses parents, pour libérer Alhadi. Comme les deux Touaregs, les Tombouctiens comprendraient difficilement son attitude. Il ne lui restait qu'à tenter de convaincre le chef de la Brigade criminelle qu'il y a toujours les lois écrites et celles non écrites, qui n'en demeuraient pas moins des lois.

Le chauffeur – un agent de police en civil – conduisait avec prudence à travers les rues sans bitume ni signalisations, dans le quartier de Djingareyber. Assis sur les sièges arrière, Guillaume et Sosso photographiaient du regard la moindre silhouette, la moindre habitation en briques de terre, dans ce quartier historique modeste, inexplicablement attrayant, à l'image de la ville. Eux d'habitude si bavards et taquins se tenaient cois comme de sages garçons. « Nous allons arriver dans quelques minutes », leur expliqua le chauffeur qui devait se demander quelle sorte de policiers il avait été chargé de guider. S'ennuyaient-ils ou ne voyaient-ils aucun intérêt à cette promenade ? « Nous ne sommes pas loin de la Maison de René Caillé ; elle est de l'autre côté, et celle de Gordon Lang n'est pas loin non plus », dit-il avant d'ajouter : « Ça, là-bas, c'est la mosquée Djingareyber », il désignait un impressionnant édifice en banco affichant des minarets, plusieurs nefs et des murs hérissés de poutres. C'était une université, il y a longtemps, très longtemps. » « Ah ! », ne put s'empêcher de s'exclamer le jeune Français dont la liste des lieux à visiter impérativement donnait une place de choix à ce monument. Il faillit même suggérer à son copain d'y effectuer une brève incursion,

mais le son des tambours, les chants et les battements de mains provenant sans doute de la manifestation qui les attirait résonnant de plus en plus fort, l'en dissuadèrent. Comme l'avait annoncé le chauffeur, quelques minutes encore et un attroupement dense et bruyant apparut au détour d'une rue sablonneuse. La voiture garée à l'ombre d'un figuier, Sosso et Guillaume se hâtèrent sous la conduite de leur guide. Sur une grande place publique, une foule compacte et bigarrée entourait et accompagnait de battements de mains des musiciennes jouant tambours, calebasses et guitares. À l'intérieur du cercle, des hommes et des femmes dansaient comme possédés. Tandis que celles-ci paraissaient s'être couvertes de tous les bijoux qu'elles possédaient, ceux-là arboraient d'étranges costumes de cotonnade ou de laine auxquels pendaient des abats d'animaux, et étaient coiffés de bonnets ornés de cornes de bœuf. On eût dit que les danseurs étaient entrés en transes tant ils se cabraient, sautillaient, fonçaient vers la foule, se ressaisissaient, menaçaient des ennemis invisibles.

Les deux jeunes policiers se trouvaient au dernier rang des spectateurs, mais comme ils étaient suffisamment grands, rien du spectacle ne leur échappait. Guillaume se tenait bouche bée tant la scène qui se déroulait sous ses yeux lui semblait irréaliste. Or, sans s'en rendre compte, il commença à taper des mains, d'abord, puis à se contorsionner, immobile, pour enfin se mettre à danser de plus en plus follement, à tel point qu'il attira le regard de certains spectateurs. N'y tenant plus, il bouscula ceux qui lui barraient la route et pénétra dans le cercle tout en dansant. Son apparition provoqua aussitôt des éclats de rire et nourrit davantage les battements de mains. Quelqu'un, probablement un boucher, posa sur la tête du jeune Français un bonnet muni de cornes de bœuf ; un autre lui passa par-dessus la tête une sorte de chemise sans manche portant des abats. Notre jeune policier était entré en transes lui aussi. Des femmes passaient tour à tour danser en face de lui. Sosso qui, absorbé dans la contemplation du spectacle, n'avait pas remarqué la scène se déroulant à côté de lui, fut ébahi de voir son copain se trémousser au milieu des danseurs et danseuses. Il partit d'un grand éclat de rire, tout comme le chauffeur qui applaudissait sans retenue. Peu après, sans doute épuisé,

Guillaume salua plusieurs fois en s'inclinant devant les autres danseurs tout en leur rendant les atours dont ils l'avaient paré. Ils le raccompagnèrent à sa place de spectateur avec des mimiques qui provoquèrent une hystérie collective. Sosso prit la main de son copain en s'esclaffant et l'éloigna du cercle.

« Mais tu es devenu fou, Guillaume, lui dit-il.

— T'as rien compris, si je n'avais pas dansé, j'étais fichu. J'allais le regretter toute ma vie. T'as vu ce spectacle !

— Alors je te nomme Guillaume-le-boucher-de-Tombouctou.

— Je dis : présent ! cria Guillaume. »

De joie, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Or quelqu'un s'avançait vers eux en riant : c'était Sidi. Il se jeta au cou du jeune Français et lança des « bravo ! » en trépignant. Décidément, il y avait de la magie dans l'air, car même un jeune homme timide était devenu audacieux comme par miracle.

Les trois copains durent s'éloigner davantage, parce qu'ils avaient du mal à s'entendre. Guillaume continuait malgré tout à se trémousser.

« Ça y est, pauvre petit Français, les bouchers de Tombouctou t'ont marabouté. Tu continueras à danser comme ça, même sur les Champs Elysée. Tu imagines, un flic couvert d'abats de moutons et coiffé de cornes de bœuf défilant le quatorze juillet devant la tribune officielle, en présence du Président de la République de France ! T'es foutu ! »

Cette plaisanterie de Sosso amusa tellement Guillaume qu'il s'accroupit, la tête dans les mains en riant comme un fou. Sosso craignant de le voir s'asseoir carrément par terre, le releva de façon autoritaire en lui disant :

« Alors je vais te désenvoûter maintenant, sinon ça se complique

— S'il te plaît, plaisanta à son tour Guillaume, laisse-moi entre les mains des esprits. C'est ce que je veux, au contraire.

Sidi bégaya : « Quelqu'un... quelqu'un a fait... des pho... photos de... de toi.

— Non ! s'exclama le jeune Français. Je t'en supplie, Sidi, qui c'est ? Où est-il ?

— C'est... Saï... Saïdou... Ca... Camara. C'est un... jeune homme

d'affaires. Regardez... là-bas... sous... sous l'arbre sec. Il porte... un bonnet... vert. »

Sosso se raidit. Etait-ce possible ?

« C'est un jeune homme d'affaires, tu dis, Sidi ?

— Oui... Il... il voyage tout le... temps, Saïdou. »

Sosso prit la main de Guillaume et dit au jeune Tombouctien :

« Sidi, excuse-moi. Je te remercie infiniment pour l'information que tu viens de me donner. J'avais besoin de parler avec Saïdou, mais je ne savais pas où le trouver. Guillaume va le rencontrer. Je te propose de retourner voir le spectacle. Il ne faut pas qu'il pense que c'est toi qui m'as renseigné. Si tu as besoin de moi, n'hésite pas, passe à l'hôtel. En tout cas, un grand merci. »

Sidi sourit et conseilla : « Faites attention, Saïdou est violent et très fier de lui-même », serra la main de Sosso, qui le remercia de nouveau, puis s'en alla,

Sosso expliqua à Guillaume que Saïdou était désormais le suspect principal de la mort d'Ibrahim, qu'il était connu pour son orgueil démesuré et sa violence. Il fallait donc trouver un stratagème pour le conduire au commissariat de police où se trouvait probablement son chef. L'opération était fort risquée. Si le suspect résistait, il allait falloir user de la force. Or, on ne pouvait pas prévoir la réaction de la foule des Tombouctiens qui ne comprendraient pas que des étrangers pussent s'en prendre à un des leurs. Des gestes violents étaient possibles. Si les Tombouctiens s'avisait de lyncher les policiers, ceux-ci n'auraient d'autre choix que de se défendre en usant de leurs armes, donc de provoquer des morts. Les conséquences d'une telle issue seraient catastrophiques non seulement pour Sosso, pour Habib, qui n'avait cessé de recommander la prudence à ses jeunes collaborateurs, mais aussi pour Guillaume qui, en tant qu'étranger « venant de loin », n'aurait aucune excuse et pourrait même apparaître comme l'instigateur du désastre. Malgré ces risques réels, Sosso ne pouvait se résoudre à laisser filer Saïdou, susceptible de disparaître pour longtemps et donc d'entraver l'enquête, voir de la rendre impossible.

Puisque le jeune homme était réputé pour sa violence et son orgueil,

il fallait être sur ses gardes et le flatter afin qu'il ne se doutât de rien. Sosso expliqua à Guillaume qu'il valait mieux que ce fût lui qui nouât le contact avec Saïdou, car étant blanc et étranger, et vu la sympathie qu'il avait provoquée en dansant, il aurait plus de chance que lui, noir et malien, de paraître animé de bonnes intentions. En outre, il comptait sur la bonhomie, le sens de la plaisanterie et le talent de comédien de son confrère pour amadouer le suspect. En tout cas, un échec de cette stratégie serait, dans tous les cas, l'échec de toute l'enquête.

En se dandinant au rythme de la musique, Guillaume se dirigea vers le jeune homme d'affaires, tandis que Sosso, fébrile, parce que inquiet, allait recommander discrètement au chauffeur et agent de police de se rapprocher de sa voiture et de se tenir prêt à toute éventualité.

Guillaume s'entretenait de façon presque amicale avec Saïdou qu'il avait attiré à l'écart de la foule et qui, sans doute parce que flatté, souriait béatement et hochait la tête sans arrêt. Peu après, ils marchèrent tous deux vers Sosso, la main dans la main, en bavardant comme de vieilles connaissances.

« Sosso, je te présente Saïdou, le célèbre jeune homme d'affaires dont parle tout Tombouctou. Pendant que je dansais avec les bouchers, je l'ai aperçu en train de me photographier. Je lui ai dit que je tenais vraiment à avoir des copies de ces photos pour aller les montrer à mon épouse, à Paris.

— Tu as de la chance, mon ami, joua l'inspecteur. Tu vas aller faire le fanfaron avec ces photos à Paris. Mais n'oublie pas que ce sera grâce à un jeune homme d'affaires tombouctien nommé Saïdou. Voilà. Mais dis-moi, Saïdou, tu voyages beaucoup, je suppose.

— Oui, bien sûr, répondit avec assurance notre homme d'affaires visiblement fier de son image.

— Et où étais-tu récemment ?

— J'étais à Diré. J'y vais souvent.

— Je parie que ta femme ne doit pas être contente de tes voyages. Elle doit s'imaginer que tu as des maîtresses partout où tu vas.

— Je ne suis pas marié, répondit Saïdou. Ne se doutant nullement du piège, il précisa : Je voulais même épouser une fille à Diré, mais ça

n'a pas marché.

— Dommage ! J'imagine qu'elle est belle comme un ange, cette fille. Et, si ce n'est pas indiscret, tu peux me dire son nom ?

— Khaira, elle s'appelle.

— Un nom de princesse ! s'écria Guillaume. Comme le dit Sosso, c'est dommage qu'elle ne soit pas ta femme. Mais elle perd beaucoup, elle aussi ; rater un homme d'affaires, quelle malchance ! »

Ravi, Saïdou hocha la tête.

« L'affaire est presque dans le sac », pensa l'inspecteur qui n'en revenait pas encore de cette chance inattendue. Maintenant, il fallait être suffisamment habile pour conduire ce jeune homme devant le chef de la Brigade criminelle en lui faisant croire que même l'Etat avait besoin de son aide. En somme, il allait falloir jouer à la perfection une comédie improvisée.

« Donc on va faire tirer les photos pour que tu puisses en avoir une copie, Guillaume, proposa-t-il à son complice.

— Si Saïdou veut bien. Et au dos de chaque photo, je mentionnerai que c'est la propriété du grand homme d'affaires de Tombouctou, nommé Saïdou Camara.

— Il n'y a pas de problème, acquiesça le jeune Tombouctien avec empressement.

— Alors, dit Sosso à Guillaume, va prévenir le chauffeur que nous partons. Il ne faut pas faire attendre Saïdou qui est très occupé et n'a pas de temps à perdre. Cours, Guillaume ! »

Et les voilà dans la voiture, Guillaume à côté du chauffeur, Sosso et Saïdou à l'arrière. Pour ne pas inquiéter le jeune homme d'affaires, Sosso s'empessa d'expliquer au chauffeur qu'il devait les conduire non pas à l'hôtel, mais au service, où ils avaient à faire. L'astuce fonctionna. Auparavant, Sosso avait discrètement bouclé la portière du côté de Saïdou pour éviter toute tentative de fuite du suspect dont il surveillait le moindre geste. Quelques minutes plus tard, il se tourna vers le nouveau passager et lui expliqua d'une voix neutre : « Tu sais, Saïdou, nous sommes des policiers, Guillaume et moi, mais nous sommes pas de Tombouctou. Tu es au courant de la mort d'un certain Ibrahim Ag Aghaly ? On nous en parle depuis des jours. »

L'autre se raidit imperceptiblement en fronçant les sourcils. Il répondit après avoir avalé sa salive bruyamment.

« Oui, comme tout Tombouctou. Il était connu. C'est quand je suis revenu ici que j'ai appris sa mort.

— Tu le connaissais ?

— Un peu, oui.

— Si tu pouvais dire à mon chef ce que tu sais, même si ce n'est pas grand-chose, ça va lui faire beaucoup plaisir, parce qu'il cherche à savoir comment ce garçon est mort. Il veut donner un coup de main à la police de Tombouctou. Evidemment, tu le fais comme témoin seulement. C'est juste pour aider mon chef qui est un personnage important à Bamako. Et c'est tout. D'accord ?

— Pas de problème, mais je t'ai dit que je ne sais pas grand-chose, parce que je ne le connaissais pas bien.

— C'est parfait. Tu diras simplement ce que tu sais.

— Après, intervint Guillaume, moi aussi, je vais te demander un service très, très important, Saïdou. Il faut que tu me trouves la plus belle fille de Tombouctou parce que je veux l'épouser et l'amener en France. Toi, tu es un homme d'affaires, tu peux tout faire. D'accord, mon cher ? »

« Sacré Guillaume, quelle habileté ! », se réjouit Sosso pendant qu'il riait, comme Saïdou et le chauffeur.

« J'espère que tu es un policier riche, riposta Saïdou, soucieux de ne pas laisser apparaître son anxiété.

— Oh, ne t'en fais pas ; pour ça, s'il faut voler, je volerai.

— Un flic voleur ! s'exclama Sosso. »

On s'esclaffa. Plus de doute, l'affaire était dans le sac. Saïdou était pris au piège.

En début d'après-midi, au commissariat, seul avec Habib qui venait de le rejoindre, Touré s'évertua habilement à convaincre ce dernier d'admettre l'inadmissible, après l'avoir informé de la visite des frères Ag Hussein.

« Commissaire, vous le savez aussi bien que moi, ici, c'est une autre mentalité. Je sais que, légalement, ce que souhaitent les oncles du

prévenu n'est pas possible, mais pour le moment, il n'y a pas de plainte contre Alhadi. Cette affaire peut donc être close si nous le voulons tous. Moi, je pense que nous pouvons libérer Alhadi en le mettant en garde et en faisant promettre par ses parents qu'il n'agira plus ainsi. Je suis sûr que la pression familiale le rendra sage. Sinon, nous allons avoir tout Tombouctou contre nous. »

Habib soupçonnait son confrère d'être trop sensible aux qu'en dira-t-on, mais pas au point de piétiner la loi. Il n'ignorait pourtant pas qu'Alhadi avait affirmé avoir voulu tuer Gérard. Dans ces conditions, à quoi lui servait-il de diriger la police si lui-même ignorait délibérément les lois ? Le chef de la Brigade criminelle se demandait si le chef de la police de Tombouctou avait réfléchi avant de parler. Il aurait dû se taire jusqu'à la fin de l'enquête et, après son départ pour Bamako, agir comme bon lui semblait. Maintenant que lui, Habib, était dans le secret, il n'y aurait de négociations ni en sa présence ni en son absence, car il était décidé à faire comparaître Alhadi devant la Justice.

« Touré, répondit-il, tu aurais dû tout simplement répondre aux deux Touaregs que l'affaire relevait désormais du juge d'instruction. Franchement, ta démarche m'étonne sérieusement. En somme, tu me demandes de fermer les yeux, de m'asseoir sur la loi. Je ne l'ai jamais fait et je ne le ferai jamais. Le gouverneur m'a invité à agir pareillement, mais je lui ai dit non. Donc ne te fais pas d'illusion, cette affaire ira jusqu'au bout. Même de Bamako, j'y veillerai. Tu ne peux donc pas compter sur moi. »

Le long silence qui suivit cette sortie de Habib révélait la gêne des deux policiers. Un appel téléphonique opportun libéra Touré qui y répondit et informa Habib que l'échantillon du sang d'Ibrahim allait partir dans quelques minutes pour le labo de la Brigade criminelle, à Bamako, par avion militaire. Habib hocha la tête, plus détendu, entreprit d'informer Touré des résultats de son entretien téléphonique avec Lassine Traoré et conclut : « Il faut que nous mettions la main le plus rapidement possible sur ce Saïdou Camara, qui est sérieusement suspect. Tu me dis qu'il est connu de tes services pour des actes violents, il a proféré des menaces de mort et il a une raison de

commettre un crime : la passion amoureuse. Touré, il faut donc mobiliser tes agents pour que commence aussitôt la traque. Interrogez ses parents, ses amis pour le localiser. »

À peine avait-il fini de parler que Sosso pénétra dans le bureau. Son visage s'épanouit en écoutant les nouvelles que lui apportait son collaborateur. Il n'en croyait pas ses oreilles. Pourtant, Saïdou entra, suivi de Guillaume et, à la demande de Touré, s'assit face au commissaire de la Brigade criminelle.

« Tu es donc Saïdou Camara ? demanda ce dernier au jeune homme avec une certaine précipitation et quelque doute.

— Oui, acquiesça l'autre assez tendu.

— Montre-moi ta carte d'identité.

— Je ne l'ai pas sur moi, répondit le jeune homme en tâtant la poche de sa chemise.

— Que fais-tu dans la vie ?

— Homme d'affaires.

— Malgré ton jeune âge. Bravo ! Sosso a sans doute dû t'expliquer que j'ai besoin de ton témoignage dans la mort d'Ibrahim Ag Aghaly. Comme tu voyages beaucoup, comme tout homme d'affaires, tu es de retour à Tombouctou depuis quand ?

— Depuis jeudi.

— À quelle heure ?

— Vers midi.

— Et où étais-tu ?

— À Diré.

— Tu connaissais bien Ibrahim ?

— Un peu, mais on ne se fréquentait pas.

— Vous vous entendiez quand même ?

— Oh, on ne se voyait que rarement. Il n'y avait pas de lien entre nous.

— Est-ce que tu es marié ?

— Non.

— Fiancé ?

— Non.

— Tu as ou avais une petite amie, je suppose.

— Oui. Mais on n'est plus ensemble
— Quel est son nom et où habite-t-elle ?
— Elle s'appelle Khaïra. Elle habite à Diré.
— Tiens, c'est curieux : Ibrahim lui aussi avait une amie qui s'appelle Khaïra et habite à Diré. Ne serait-ce pas la même ? »

Le piège s'était refermé sur Saïdou. Sosso et Guillaume s'extasiaient devant l'intelligence et l'habileté du commissaire Habib. Finalement, c'est le jeune homme d'affaires qui allait se dénoncer lui-même. Il s'était tu et respirait avec plus de force. Habib le dévisageait.

« Je t'écoute, Saïdou, reprit-il.

— Oui, c'est la même fille, avoua le jeune homme.
— C'est encore curieux, on m'a dit qu'Ibrahim était en concurrence avec quelqu'un qui avait même menacé de l'émasculer. Je pense que ce ne peut être que toi, Saïdou. Ou bien je me trompe ? »

Saïdou perdit son sang-froid et répondit d'une voix irritée.

« Oui, je l'ai dit, parce qu'il a détourné ma fiancée. J'étais sur le point de me marier, il a fait tout rater. Je lui en voulais. C'est pourquoi je lui ai dit que j'allais le tu... émasculer.

— Et le tuer aussi. C'est bien ce que tu as ajouté. Maintenant, puisque tu prétends que tu es revenu à Tombouctou jeudi, dis-moi où tu étais mercredi vers onze heures du matin.

— J'étais à Diré. J'étais allé retirer ma nouvelle carte d'identité à la Police, parce que c'est là-bas que je suis né. »

À ces mots, le commissaire Touré quitta le bureau.

« Pourquoi as-tu menti, Saïdou, en me disant que tu ne connaissais pas bien Ibrahim ?

— Parce que je ne voulais pas parler de mon problème de femme. J'avais honte. »

Acculé, Saïdou n'osa pas se taire, parce qu'il craignait l'habileté de son interlocuteur. Cependant, il ne parvenait pas à maîtriser sa colère face à cet homme indiscret qui n'hésitait pas à se mêler de ses affaires intimes. Imaginant son état d'âme, le commissaire l'écouta patiemment répéter toutes les réponses qu'il avait données depuis le début de l'interrogatoire déguisé.

Habib continua.

« Est-ce que tu as parlé de ton différend avec Ibrahim à quelqu'un d'autre ?

— À sa tante seulement. Elle habite Diré, elle aussi.

— Explique-moi comment ça s'est passé. »

Voici, recomposé, le récit fait par Saïdou avec force répétitions et corrections.

Il y avait deux mois, il séjournait à Diré dans l'intention d'obtenir la main de Khaïra. La jeune fille avait curieusement changé de comportement et avait fini par lui dire qu'il devait l'oublier, qu'elle ne l'aimait plus, qu'elle allait se marier avec quelqu'un d'autre. Saïdou en avait été d'autant plus choqué qu'il n'y avait eu aucun conflit entre eux. Il en avait tellement souffert qu'il avait passé une nuit blanche. Il avait reporté son voyage dans l'espoir de découvrir celui qui lui avait volé sa fiancée. C'est alors qu'il avait découvert que c'était Ibrahim son « ennemi ». Lui aussi était venu de Tombouctou spécialement pour Khaïra. Les deux rivaux s'étaient croisés auparavant deux ou trois fois, à Diré, mais Saïdou n'avait jamais soupçonné Ibrahim de lui jouer un tour aussi détestable. Le jour où le jeune homme d'affaires avait vu Ibrahim en compagnie de sa bien aimée, il avait cru que son cœur allait s'arrêter. L'idée lui était venue d'abord de tuer le jeune Touareg. En tout cas, il était décidé à régler ses comptes avec le traître. C'était pourquoi il s'était arrangé pour le croiser alors qu'il quittait la maison familiale de Khaïra. Il l'avait insulté, mais Ibrahim avait fait semblant de ne rien entendre. Il l'avait défié de se battre avec lui s'il était un homme, après l'avoir menacé de l'émasculer. Comme Ibrahim ne se décidait pas, Saïdou l'avait giflé avec tellement de violence qu'il était tombé. Malgré tout, le jeune Touareg avait refusé de se battre. Saïdou s'était jeté sur lui, l'avait terrassé et lui avait assené des coups de poing. Des passants étaient venus les séparer. C'est alors que Saïdou avait menacé de tuer son concurrent. Ibrahim ne s'était plus manifesté ; sans doute avait-il regagné Tombouctou.

Saïdou était retourné à Diré une semaine plus tard, parce qu'il pensait qu'Ibrahim avait reçu une correction et qu'il n'y reviendrait plus. Il espérait donc renouer avec Khaïra. Malheureusement, tel

n'avait pas été le cas. Au contraire, la jeune fille l'avait insulté et menacé de dresser ses frères contre lui s'il ne la laissait pas tranquille. C'était seulement le mercredi matin qu'un jeune homme était venu lui dire qu'une femme souhaitait lui parler. Surpris parce que ne connaissant pas d'autre femme à Diré, Saïdou avait quand même suivi l'envoyé. La femme en question lui avait expliqué qu'elle se nommait Aïcha walette Hawad et qu'elle était une tante d'Ibrahim. Elle avait appris qu'il y avait un conflit entre les deux jeunes gens et voulait en savoir la cause. Sans hésiter, Saïdou avait raconté tout à la femme. Celle-ci lui avait demandé seulement de se calmer et l'avait remercié. Et le lendemain, Saïdou était retourné à Tombouctou.

Ayant écouté attentivement Saïdou, le commissaire insista :
« Tu es sûr de n'en avoir parlé à personne d'autre qu'à sa tante ?
— Je suis un musulman, je jure au nom d'Allah que jusqu'à aujourd'hui je n'en ai parlé à personne d'autre. »

Touré rentra quelques minutes plus tard et tendit à Habib un bout de papier sur lequel il avait écrit « Il dit vrai pour la pièce d'identité. Jour et lieux exacts ». Il avait pris contact avec la police de Diré.

« Alors, c'est bon, Saïdou, dit Habib. Excuse-moi de t'avoir posé des questions indiscrètes, mais il y avait des informations qui me manquaient. J'espère que tu ne voyages pas cette semaine, parce qu'il se peut que j'aie encore besoin de ton témoignage. Voilà, je te remercie. Sosso et Ibrahim vont te raccompagner. »

Saïdou se leva sans un mot, sortit, précédé de Sosso et suivi de Guillaume. L'ensemble des photos avait été imprimé en deux exemplaires au secrétariat. Sosso les présenta à Saïdou, lui en offrit une copie en le remerciant et demanda au chauffeur de le déposer où il le souhaitait. Ensuite, les jeunes policiers rejoignirent les commissaires Habib et Touré. Le premier leur demanda comment ils avaient pu faire venir le jeune homme sans violence et leur explication l'enthousiasma.

« Vous avez tout entendu, continua-t-il. Saïdou était absent de Tombouctou le jour de la mort d'Ibrahim. Il est donc hors de cause. Le coupable, s'il y en a un, est à chercher encore. On va arrêter les

investigations là, pour aujourd'hui, et on se retrouve ici demain matin.

— Euh, intervint Touré, je voudrais ajouter que l'indigène Touareg, qui connaît bien la famille de Youssef, m'assure que Saïf s'occupe du troupeau de la famille, qu'il n'a aucun ami et qu'il quitte rarement le campement et ne reçoit jamais de visite. Il paraît que sa femme en est désespérée, parce qu'elle se demande si son mari n'est pas hanté par de mauvais génies. Tous les hommes, ses frères et oncles, sont des marchands ambulants ; on les trouve hautains et prétentieux et ils ont un sens de l'honneur familial excessif. Ce sont des musulmans, mais pas des islamistes.

— De mon côté, confirma Habib, j'ai interrogé Rhissa, qui m'a brossé le même portrait de Saïf. Alors pas de lien Saïf-Aqmi, pour le moment. Mais attendons la fin de l'enquête, on ne sait jamais. Par ailleurs, l'alibi d'Alhadi tient : il était effectivement à Gourma-Rharous le jour de la mort d'Ibrahim. Plusieurs personnes l'ont confirmé, d'après la police locale. »

Sans doute à cause de tous ces interrogatoires se terminant, apparemment, en queue de poisson, une certaine déception se lisait sur le visage de Sosso et de Guillaume, qui se dirigèrent vers la sortie, à la suite de leur chef, détendu et l'air presque heureux comme s'il avait résolu l'énigme de la mort d'Ibrahim. La voix de Touré s'éleva : « Pardon, mon commandant, je voulais vous inviter à dîner ce soir chez moi, s'il vous plaît. »

Pris au dépourvu, Habib accepta quand même l'invitation en se disant que Sosso et Guillaume auraient l'occasion de rester entre jeunes ; ils en avaient besoin.

CHAPITRE XI

Après le dîner, Sosso et Guillaume s'installèrent au bar de l'hôtel, parmi quelques rares clients silencieux. L'imperturbable monsieur Flytox sévissait toujours contre ses insectes, mais ce soir, il laissait indifférents les jeunes gens que l'ennui guettait et qui, à rester attablés des heures durant, risquaient de boire un peu trop de bière.

« Écoute, Guillaume, finit par avouer Sosso, je n'ai pas du tout sommeil. Je ne sais pas si toi, tu veux aller au lit, mais, franchement, moi, j'ai envie de sortir.

— On dirait que tu as lu dans mes pensées, mon cher. Seuls en tête à tête comme ça, surveillés par monsieur Flytox, durant des heures, ou monter se coucher et rester les yeux ouverts, ce n'est pas supportable. J'ai bien envie de sortir, moi aussi. Seulement, c'est le soir et on ne connaît pas la ville. Si Gérard pouvait être avec nous...

— Non, ne le dérangeons pas, car il est sans doute en train d'écrire. Franchement, moi, j'ai envie de danser. Demandons aux employés de nous indiquer une boîte de nuit pas loin d'ici et on y va. Le « vieux » Habib est absent, c'est bon, n'est-ce pas ?

— Tu es fichu, mon pauvre. Tu as oublié que c'est un marabout-devin. De chez Touré, il a entendu tes paroles. »

Un peu de bonne humeur revint et les policiers rirent.

« Écoute, ajouta le Français, moi aussi, j'ai bien envie de me tremousser. Le problème, c'est qu'on y va les mains vides.

— Oh, il y a toujours des cavalières libres dans les boîtes. O.k ? »

Retrouvant leurs réflexes de flics, ils eurent tôt fait de monter chercher leurs armes. Les explications du réceptionniste étaient si confuses que Sosso dut gribouiller une carte des lieux, susceptible de les aider à s'orienter. Et les voilà dans la rue dont, heureusement, la lumière pâle de la lune naissante atténuait l'obscurité. De temps à autre, quelques silhouettes surgissaient d'un recoin et disparaissaient

presque aussitôt, une moto ou une voiture passait comme en ahanant dans le sable. Par moments, s'aidant d'une torche électrique, Sosso consultait péniblement sa carte rudimentaire. Ils se rendaient dans une boîte de nuit nommé Vent de sable laquelle, aux dires du réceptionniste d'Al Farouk, n'était qu'à quelques minutes de marche de l'hôtel. Nos deux policiers paraissaient sur leurs gardes, car le moindre bruit, le moindre mouvement attiraient leur attention. Peu à peu, cependant, la ville s'animait, des lumières se mettaient à scintiller au loin, s'élevaient des éclats de rires de jeunes flânant dans les rues.

Une ombre apparut soudain et marcha droit d'un pas décidé sur Sosso et Guillaume qui, instinctivement, s'éloignèrent l'un de l'autre, la main sous la chemise. L'homme avançait résolument, les mains dans les poches. Les policiers s'arrêtèrent, prêts à passer à l'action, car le comportement de l'inconnu était vraiment suspect. Or, arrivé à leur hauteur, l'homme, vêtu d'un pantalon bouffant et d'une chemisette, les salua dans un français drôlement accentué. Il souriait.

« Bonsoiir, missé, c'est lé Vent dé sable ? »

— Pourquoi tu nous demandes notre destination ? lui répondit Sosso avec colère.

— Cé par là, missé, continua l'autre en désignant à l'angle de la rue une façade illuminée et encombrée de motos.

— Merci. Maintenant, laisse-nous passer.

Indifférent à l'humeur belliqueuse de Sosso, l'inconnu s'obstina.

— Né pas fasser, missé. Moi je pé donner fille, ça né couté pas ser. »

« Seigneur ! Un proxénète ! », se dit Guillaume stupéfait, tandis que, excédé, Sosso écartait leur interlocuteur de façon bien rude en lui lançant : « Non, merci. On n'en veut pas. » Déçu, l'autre rebroussa chemin. « Tant pis pour vos couilles ! », lança-t-il en sonraï.

Les collaborateurs de Habib l'observèrent un moment, puis continuèrent leur chemin.

« Incroyable, s'exclama le Français, quelqu'un qui vient proposer de la chair ainsi, sans crainte, à des inconnus ! À Tombouctou ! »

— Écoute, mon cher, nous sommes au pays des hommes. Il y a des gens qui vivent de ça, même ici.

— Incroyable ! »

Et voilà le Vent de sable, un local modeste, mais à l'architecture agréable s'inspirant des grands monuments de la ville. Une musique trépidante sourdait des fenêtres donnant sur la rue. Sosso et Guillaume se retrouvèrent bientôt à l'intérieur, parmi une jeunesse bruyante se trémoussant, enivrée par le rythme endiablé des morceaux qui se succédaient. Une fois qu'ils eurent pris place, deux charmantes jeunes filles les abordèrent. « Donnez-nous le temps de souffler, revenez dans cinq minutes », leur dit Sosso. Les filles répondirent « D'acc' » et s'en allèrent, amusées. Soudain, Sosso agrippa le bras de son copain.

« Regarde, Guillaume, regarde qui est au bar.

— Gérard ! s'exclama Guillaume à voix basse, c'est bien Gérard ? »

Eh oui, c'était bien Gérard, le jeune homme ivre de joie, qui s'agitait en serrant contre lui un autre jeune homme, noir. D'ailleurs, ils se mirent bientôt à danser, Gérard, déchaîné, se déhanchant comme un clown. Le morceau fini, une fois retournés à leur place, les deux roulèrent des cigarettes qu'ils se mirent à fumer. Un garçon tout excité alla murmurer à l'oreille de Gérard qui lui offrit une cigarette. Le garçon embrassa le touriste français sur la joue, lui caressa les cheveux et s'en alla. Gérard et son copain n'arrêtaient pas de se marrer et de s'embrasser.

Nos braves policiers contemplaient le spectacle bouche bée.

Brusquement, sans un mot, Sosso se leva en tirant Guillaume par le pan de sa chemise et l'entraîna dehors. « On ne peut pas rester là, lui expliqua-t-il, il ne faut pas qu'il nous voie.

— Eh ben, j'en aurai vu ce soir. Notre ami Guillaume-le-sage, Guillaume-le-doux qui se métamorphose. Incroyable !

— Eh oui, mon cher, c'est pourtant bien lui. Nous venons de voir sa face cachée. Tu sais, c'est dommage que nous n'ayons pas dansé, mais s'il nous avait vus, il aurait été très mal à l'aise.

— Tu as raison, mais je n'en reviens pas.

— Donc nous sommes d'accord : pour le moment, nous n'avons rien vu, rien entendu.

— Oh, ne t'en fais pas. Je fais pire que Sidi Sall : non seulement j'ai fermé les yeux, mais je me suis aussi bouché les oreilles. En tout cas, je suis sûr qu'il n'écrira pas ça dans son livre sur Tombouctou. Tu

paries ? »

Sosso rit, passa sa main à l'épaule de son copain en disant : « Pas de chance, il va falloir se coucher maintenant. J'ai deux polars, je peux t'en passer un au cas où tu aurais une insomnie. »

Guillaume allait lancer une de ces flèches dont il était le spécialiste, quand une moto fonça sur eux en roulant à contresens. Ils eurent juste le temps de s'écarter et l'engin arriva à leur hauteur, freina brutalement. Guillaume avait la main sur son arme, tandis que Sosso pointait la sienne sur l'inconnu. Comme si de rien n'était, le conducteur, un peu trop exubérant, salua gaiement, rit et dit : « Ce n'est rien, je vous ai fait peur seulement, mes amis. » Sosso, après avoir rengainé précipitamment son pistolet, lui balança un coup de poing, que Guillaume détourna.

« Ne vous fâchez pas, messieurs, je plaisantais. C'est pour vous dire que si vous avez besoin de coke, je peux vous en fournir à très bon prix. Sans problème. » À ces mots, les policiers parurent perplexes. Que faire face à un dealer qui proposait sa marchandise à des inconnus, sans crainte ? La déontologie leur commandait de l'arrêter sur-le-champ, mais qu'allaient-il en faire ? Et pourquoi la police de Tombouctou n'était-elle pas présente sur les lieux qui devraient être sous surveillance permanente ? « Fous le camp ! » hurla Sosso en lui assénant un coup de poing à l'épaule. L'autre démarra en trombe et disparut dans la nuit.

« Encore une leçon, dit Guillaume d'un ton désabusé pendant qu'ils marchaient vers l'hôtel. Il y a la face cachée de Gérard, tout comme la face nocturne de Tombouctou.

— Je te l'ai dit, Guillaume, lui répondit Sosso, la pureté n'existe nulle part. Des pourris, on en trouve partout. Remarque que si j'avais été seul, personne ne m'aurait abordé. Mais comme toi, tu es étranger, blanc, et surtout européen, tu es supposé être riche et... un peu vicieux.

— Les cons, ils en ont été pour leurs frais ! Mais plus sérieusement, et si Ibrahim aussi avait un visage caché ! suggéra Guillaume. Ce n'est pas impossible après tout ce que nous avons vécu ce soir.

— Oui, acquiesça Sosso, c'est le nœud de l'enquête. Comment la

drogue a-t-elle pu se retrouver dans le sang d'Ibrahim ? La question peut déboucher sur des hypothèses que nous n'avons jamais soupçonnées. Nous avons du pain sur la planche. Je suis sûr que le commissaire Habib ne cesse d'y réfléchir. »

À l'hôtel, une fois dans sa chambre, Sosso s'assit sur le lit, encore troublé par les événements qui avaient émaillé leur brève sortie nocturne. Qu'il y eût des maquereaux et des dealers à Tombouctou ne le surprenait pas outre mesure, mais la métamorphose de Gérard l'intriguait fort et l'emplissait de sombres pensées. Si le jeune Français s'évertuait à afficher une image sage et sympathique de lui-même chaque fois qu'il était à l'hôtel, n'était-ce pas la preuve qu'il savait ce qu'il faisait ? Jamais Gérard ne fumait lorsqu'il se trouvait en compagnie des policiers, or au Vent de sable, il n'arrêtait pas de griller mèche sur mèche. Et si les cigarettes en question étaient des joints ? Il les roulait à chaque fois, et le garçon venu lui en demander avait agi discrètement. Et l'exubérance du Français paraissait si peu naturelle ! Probablement, Gérard se droguait. Si ce fait s'avérait, une autre piste, probablement la bonne, s'ouvrait dans l'enquête sur la mort d'Ibrahim. Celui-ci était l'ami de Gérard, lui-même sans doute lié à un réseau de stupéfiants. Quel rôle y jouait-il ? Était-il le fournisseur ou un client ? En outre, l'homosexualité de Gérard ne faisait pas l'ombre d'un doute, à le voir embrasser son copain sur les lèvres. Dans ces conditions, comment Ibrahim aurait-il pu être le jeune Touareg modèle que les différents interrogatoires laissaient entrevoir ? N'avait-il pas, lui aussi, sa face cachée, comme l'envisageait Guillaume ? Il était marchand ambulant de produits artisanaux, mais pourquoi pas de drogue aussi ? Si, sous l'effet de la drogue qu'il consommait lui-même discrètement, il ne s'était pas suicidé, sa mort brutale et inexplicquée ne relèverait-elle pas alors d'un règlement de comptes ?

Sosso se demanda si le pré rapport du commissaire Touré, qui avait servi de matériau de base à l'enquête, ne menait pas à de fausses pistes, forcément sans issue. Saïdou Camara innocenté, l'impasse était totale. Alors, Gérard devenait forcément un élément essentiel de l'investigation et il fallait sans tarder non seulement fouiller en

profondeur dans sa vie en France, en précédant aux vérifications nécessaires auprès de la police de sa ville de résidence, mais aussi découvrir les véritables raisons de ses fréquents séjours à Tombouctou. Puisqu'il se croyait intelligent et qu'il était un bon comédien, il ne se douterait pas que son secret avait été percé.

Sosso était décidé à informer le commissaire Habib de cette nouvelle inattendue dès le lendemain matin, au petit-déjeuner, d'autant plus que le risque d'une immixtion tapageuse des notables et des politiques dans l'enquête devenait de plus en plus inévitable à mesure que passaient les jours.

Il prit sur la table un polar et alla frapper à la porte de Guillaume avec qui il tenait à discuter du problème imprévu dont ils avaient été témoins.

Son confrère l'écouta attentivement, se contentant de hocher la tête de temps en temps

« Je pense exactement la même chose que toi, Sosso, acquiesça-t-il. Depuis mon retour à l'hôtel, je ne fais que penser à cette hypothèse. Je suis convaincu, moi aussi, que nous avons fait fausse route jusque-là en n'allant pas au-delà des indices de Touré. Nous avons été dupés par Gérard, parce que nous l'avons traité comme une victime à défendre, alors que nous aurions dû enquêter sur ses activités à Tombouctou. Quand je l'ai aperçu en train de fumer et de draguer un homme, ce soir, et que je me rappelle son air de sainte-nitouche, je me dis qu'il doit bien se marrer d'avoir affaire à des cons comme nous.

« C'est vrai que ça m'embête qu'il soit français, mais le devoir avant tout. S'il est prouvé qu'il est lié au milieu des trafiquants de drogue, il pourrait donc être une des raisons de la violence des islamistes qui doivent se dire que tous les Français sont des homosexuels, des alcooliques et des drogués qui viennent souiller leur ville.

« Il faut donc effectivement que le commissaire Habib découvre cette nouvelle piste et que nous foncions sans attendre. Le hasard nous a bien servis ce soir, parce que si nous étions restés cloîtrés à Al Farouk, jamais nous n'aurions découvert le pot aux roses.

« Il n'y a donc aucun souci, je suis avec vous, comme au début, et la nationalité de Gérard n'est pas une entrave pour moi.

— Alors, c'est parfait, Guillaume. Quand nous aurons informé le commissaire Habib demain, nous établirons notre plan d'action. De toute façon, au point de blocage où nous sommes, il n'a d'autre choix que de se rendre à l'évidence, puisqu'il n'est pas homme à baisser les bras. Je suis même sûr que nous allons lui faire grand plaisir.

— Il nous a bien eus, ce petit pourri de Gérard. Tiens, regarde, Sosso. »

Par l'entrebâillement du rideau de la fenêtre, Guillaume montra Gérard et un motocycliste, venu sans doute le raccompagner, en train de s'embrasser et de se caresser avec passion.

« Alors, ajouta le jeune Français irrité et indigné, il fait ça en pleine rue. Comment ne serait-il pas la cible de tirs d'intégristes musulmans s'il agit ainsi d'habitude ? Qu'est-ce qui prouve qu'Alhadi ne lui en veut pas pour ce comportement aussi, mais qu'il n'a pas osé l'avouer ? C'est incroyable. »

Le motocycliste s'en alla enfin et Gérard entra à l'hôtel.

« Surtout, faisons comme si nous n'avions rien découvert pour qu'il continue à nous prendre pour des cons, jusqu'au moment où nous lui prouverons le contraire, conseilla Sosso à son copain qui ne contenait pas sa colère.

— Entendu, c'est demain que commence vraiment l'enquête et nous risquons d'aller de surprise en surprise et de découvrir des visages insoupçonnés.

— Sur ce, moi, je regagne ma chambre. Je t'ai laissé le polar sur la table. Sa lecture t'aidera à être moins écoeuré, mon cher. Ne t'en fais pas, nous y arriverons. Alors à demain. »

Sosso parti, le policier français demeura longtemps debout, près de la fenêtre, à ruminer son embarras. Il avait affirmé ne pas se soucier de la nationalité de Gérard, mais enquêter sur un compatriote en pays étranger ne pouvait être une tâche facile pour aucun policier. Cependant, s'il fallait neutraliser un Français pour en protéger ou sauver des centaines, voire des milliers d'autres, il n'était pas permis d'hésiter. L'action commencerait donc le lendemain.

CHAPITRE XII

Un autre matin à Tombouctou – certainement le dernier. Habib en était tellement convaincu qu’il avait demandé à la direction générale de la Sécurité intérieure d’arranger son départ, celui de Sosso et des jeunes Français le jour même. S’il avait accepté de se rendre au domicile de son confrère Touré, c’était surtout pour se racheter, car il se reprochait d’avoir été, par exaspération, un peu trop rude avec celui-ci. Habib plaignait cet homme obligé de faire des contorsions en permanence pour satisfaire tout le monde. En tout cas, sa charmante épouse peule lui avait fait déguster un excellent plat de fakouhoye. Certes, elle s’était éclipsée aussitôt après le service et n’était réapparue que pour lui souhaiter un bon retour à Bamako, mais Habib avait admiré ses manières fines et son doux sourire. Avec son hôte, Il n’avait pas été question de l’enquête en cours, parce que le chef de la Brigade criminelle craignait de gêner davantage Touré. Ils avaient donc parlé de Tombouctou et de ses problèmes : l’avancée du désert, la préservation du patrimoine culturel, l’approvisionnement en eau des quartiers défavorisés et ainsi de suite. Arguant de l’obligation d’être matinal le lendemain, Habib avait pris congé sans trop s’attarder.

Une fois dans sa chambre, à l’hôtel, le commissaire n’avait fait que réfléchir à l’enquête qui, à son avis, avait vraiment progressé au cours de la journée, car il jugeait précieux certains renseignements fournis par Saïdou. L’origine de la drogue consommée par Ibrahim demeurerait la grande question. Habib imaginait un scénario possible, mais apparemment invraisemblable, qu’il préférerait ne pas partager avec ses collaborateurs ; en tout cas, il était certain que la solution de l’énigme se trouvait dans les familles sœurs et rivales d’Aghaly et de Youssef. La seconde n’ignorait rien des petits péchés d’Ibrahim Ag Aghaly, car la tante Aïcha walette Hawad savait que son neveu attendait un enfant hors mariage, de même que Saïf et Alhadi que leur cousin consommait

de temps en temps de l'alcool. Ils avaient donc des raisons d'en vouloir à Ibrahim. Il fallait aussi vérifier si les hommes de la famille d'Aghaly n'avaient pas révélé qu'une partie des informations qu'ils détenaient sur leur frère et fils. Une autre question se posait : qui était réellement Fatma walette Sidi-Mohamed, qui demeurait invisible depuis le début de l'enquête ? Le commissaire avait l'intuition qu'il parviendrait ce jour à résoudre le mystère s'il réussissait à faire parler les Touaregs. Toutefois, il était conscient du danger qui pouvait résulter de sa démarche, dans la mesure où il lui fallait fouiner dans la mémoire des familles. On pouvait donc s'attendre à des réactions violentes si leurs secrets étaient éventés, sans oublier celles susceptibles d'être provoquées par l'arrestation d'Alhadi. C'est pourquoi Habib ne souhaitait pas la présence de Sosso et de Guillaume ; ils étaient jeunes, la vie les attendait, si quelqu'un devait disparaître au cours de cette enquête, il souhaitait que ce fut plutôt lui. Certes, il prendrait les précautions nécessaires en se faisant accompagner d'une escouade de policiers, mais cette mesure pouvait se révéler insuffisante. En tout cas, il était décidé à clore le dossier aujourd'hui même. L'anxiété le gagna quand il pensa à son épouse. « Surtout, qu'elle ne téléphone pas », souhaita-t-il en se levant pour gagner la salle de bain.

Plus tard, il s'habillait pour descendre rejoindre Sosso et Guillaume dans la salle du petit-déjeuner quand son portable sonna : c'était un message. Son visage s'éclaira d'un large sourire : le laboratoire de la Criminelle lui envoyait les résultats de l'analyse qu'il avait commandée. La drogue découverte dans le sang d'Ibrahim présentait des caractéristiques semblables à celle de la cocaïne. Toutefois, rien ne prouvait que le jeune homme était un accroc. Cette nouvelle donne ne lui facilitait pas vraiment la tâche, mais il ne perdit pas l'espoir de résoudre l'énigme de cette mort mystérieuse aujourd'hui même. Il s'apprêtait à fermer la porte quand un autre message lui parvint : il soupira de soulagement, parce qu'il s'agissait d'une excellente nouvelle pour Sosso.

Quand le téléphone sonna, le cœur du commissaire se mit à battre fort comme s'il craignait une funeste nouvelle. Heureusement, c'était

la direction générale de la Sûreté intérieure qui lui annonçait qu'un avion militaire serait en partance de Tombouctou pour Bamako à seize heures et qu'il pourrait y embarquer avec les trois jeunes gens.

« Parfait ! », lança le policier en raccrochant. Contrairement à son habitude, il n'alluma pas son petit poste radio, quitta sa chambre.

Ses jeunes collaborateurs ne se rendirent pas compte de sa présence tant ils discutaient passionnément, à voix basse. Ils se turent aussitôt qu'ils l'eurent aperçu. Sosso et Guillaume s'entretenaient depuis quelque temps des événements de la nuit précédente, mais souhaitaient attendre le moment propice pour en parler au chef. Leur silence inhabituel intrigua Habib qui n'en chercha pas la raison et entreprit de détendre l'atmosphère.

« Vous ne m'avez pas parlé de la danse des bouchers d'hier, leur dit-il. J'espère que vous ne vous êtes pas ennuyés.

— Pas du tout, commissaire, répondit Guillaume. Au contraire, c'était super.

— Vous savez comment on dit la « danse des bouchers » ici ?

— Non.

— Barbarababa

— Je ne pourrai jamais répéter ça, se désola Guillaume. »

Le petit-déjeuner leur fut servi. Pendant qu'ils mangeaient, Sosso s'enquit auprès de son chef de l'emploi de temps de la journée

« Moi, je retourne chez Aghaly et Youssef, en compagnie de Touré. Votre présence n'est pas indispensable. Profitez-en donc pour visiter la ville, car nous regagnons Bamako cet après-midi, à seize heures. »

Sosso et Guillaume furent pétrifiés. Le gouverneur et les notables seraient-ils venus à bout de la résistance du chef de la Brigade criminelle ? Pourquoi retourner à Bamako alors que l'enquête n'était pas terminée ? Sosso s'en étonna ouvertement. Habib tenta de le rassurer.

« Je sais, mais tout sera clos aujourd'hui, j'en suis sûr. Promenez-vous donc, puis tenez vos valises prêtes pour quatorze heures. »

« Mais qu'arrive-t-il donc à mon chef ? », se demanda Sosso qui découvrait un nouveau visage et une nouvelle manière de Habib.

D'habitude, il était méthodique, prévenant, mais là... Il ne put se retenir de protester indirectement.

« Chef, est-ce que vous ne pensez pas qu'il y a des risques à retourner chez Aghaly et Youssef ? Guillaume et moi, nous pouvons y aller à votre place, si vous le voulez.

— Mais non, Sosso, ne t'inquiète pas, je sais ce que je fais. Tout se passera bien. J'ai pris les précautions nécessaires. Visitez la ville et laissez-moi faire. Heu, dites à Gérard qu'il peut retourner à Bamako avec nous, s'il le souhaite Il y a une place prévue dans l'avion pour lui. »

Les deux jeunes policiers étaient mal à l'aise. Ils se contentèrent de boire leur café en silence. Habib s'en rendit compte, mais il était hors de question de les faire participer à la dernière phase potentiellement dangereuse de l'enquête. Il chercha néanmoins à les dérider. « Heu... Guillaume, dit-il, je suis désolé, mais je n'ai pas pu obtenir suffisamment de places pour toutes tes épouses, mon cher polygame. » Objectif apparemment atteint : nos deux jeunes policiers parurent retrouver instantanément leur humeur joyeuse ; en réalité, ils faisaient semblant. « Ah, commenta Guillaume, je sais maintenant comment opèrent les marabouts devins : ils écoutent aux portes. » Le commissaire rit. en se disant : « Tant mieux ! »

« Je ne sais pas si vous serez avec Gérard pour visiter la ville, en tout cas, pensez aux mosquées Djingareyber, Sankoré et Sidi Yahya, à la bibliothèque Ahmed Baba, à la Maison de René Caillé, au Grand marché de Badjindé, conseilla-t-il aux jeunes gens.

— J'ai tout ça dans mes projets, affirma Guillaume. »

Pour faire diversion, Sosso voulut s'assurer de la possibilité d'emporter quelques objets dans l'avion militaire.

« Bien sûr, pourvu que ce ne soit pas d'un poids excessif, capitaine Sosso. »

Sosso devint brusquement triste. « Ça ne va plus du tout dans la tête du commissaire », se désola-t-il, car lui était lieutenant et non capitaine. Qu'est-ce qui perturbait donc son chef au point d'altérer sa mémoire ? D'une voix pleine de pitié, comme s'il s'adressait à un handicapé mental, il lui fit remarquer avec douceur :

« Je suis lieutenant, chef, pas capitaine.

— Non, mon petit Sosso, tu es capitaine depuis hier, c'est Issa qui m'en a informé. Alors tu es désormais le capitaine Sosso Traoré. »

Guillaume serra la main de son copain et l'embrassa en disant « Félicitations, capitaine. » Sosso fut incapable de cacher sa surprise et son émotion. C'est d'une voix fluette et tremblante qu'il remercia le commissaire. « Mais non, jeune homme, ne me remercie pas : tu as ce que tu mérites. En tout cas, félicitations ! »

Le commissaire se hâta de quitter l'hôtel, laissant ses collaborateurs désorientés. En constatant sa profonde déception, Sosso tenta de rassurer Guillaume : « Laissons-le faire, mon cher. Il n'y a rien à découvrir chez Aghaly et Youssef. Je suis sûr que c'est le désespoir qui le fait agir ainsi. Il veut se convaincre qu'il réussira cette prouesse, mais il retournera bientôt sur terre et nous lui parlerons. Je ne l'ai jamais vu comme ça. Il est vrai que c'est aussi la première fois que nous enquêtons en aussi grosse équipe. Je crois que ça le perturbe un peu, sans compter les innombrables pressions venant de toutes parts. Ne t'en fais pas, Guillaume, nous aurons raison. Préparons quand même nos valises, pour la forme, et faisons comme si nous étions prêts à partir. Nous pourrions toujours les défaire. Je vais dire à Gérard aussi de s'apprêter, s'il veut bien. Nous allons visiter la ville, comme prévu. »

Le Français hocha seulement la tête.

Une heure plus tard, juchés sur leurs dromadaires et accompagnés de Haroun et de cinq agents de police, les commissaires Habib et Touré parvinrent aux abords du campement d'Aghaly, leur première destination. Touré avait tenté de dissuader le chef de la Criminelle de se rendre chez les Touaregs, en arguant des risques réels, malgré toutes les précautions, mais le chef de la Brigade criminelle avait insisté et imposé sa volonté.

Ils pénétrèrent dans le campement. Habib invita son confrère à l'accompagner saluer le patriarche. Touré obtempéra, puis retourna auprès de ses hommes armés, stationnés aux abords du campement, prêts à intervenir rapidement en cas de nécessité. Les frères d'Aghaly

étaient absents, seul Rhissa quitta sa tente, salua les policiers et s'éclipsa. Les femmes qui jasaient quand arrivaient les étrangers, s'étaient comme volatilisées.

Après que Haroun lui eut expliqué en tamasheq le désir du commissaire de s'entretenir avec lui, le vieillard les convia sous la tente de son frère Kalil. Il paraissait abattu et marchait encore plus difficilement que la fois précédente où Habib l'avait rencontré. D'ailleurs, Haroun dut l'aider à gagner la tente et à s'installer sur le grabat, tandis que ses hôtes prenaient place sur une natte, à ses pieds. Il donna la parole à Habib. Le petit Ahmed entra à ce moment précis, salua les policiers et demanda au commissaire s'il avait envie de boire du thé. Se rappelant sa promesse lors de sa première visite, ce dernier répondit positivement. Le garçon s'en alla tout joyeux.

« Je vous remercie infiniment de votre hospitalité, Aghaly, commença Habib. Qu'Allah vous rende au centuple votre générosité. Comme je vous l'ai déjà dit, je suis à Tombouctou pour faire la lumière sur la disparition de votre fils Ibrahim, la paix d'Allah soit sur son âme. Jusqu'à présent, j'ignore qui a bien pu lui ôter la vie. La dernière fois que nous nous sommes entretenus, vous avez déclaré que vous ne me donneriez aucun renseignement sur votre famille. Or, si ces informations me demeurent cachées, je ne réussirai jamais à résoudre l'énigme de la mort de votre fils. Je suis sûr que cet enfant était cher à votre cœur et au cœur de votre épouse. Je suis sûr que son frère et ses oncles aussi souhaitent vivement savoir qui a commis ce crime ignoble. Alors, vénérable Aghaly, il est indispensable de répondre à mes questions concernant votre famille, étant entendu que ce qui sera dit ici restera un secret entre nous trois. Je vous en fais la promesse. Voilà ce que je voulais vous dire pour commencer. »

Cette introduction constituait le socle de la stratégie du commissaire : ou elle parvenait à convaincre le vieillard, ou la suite de l'enquête et la prétention du policier de la mener à terme ce jour tombaient à l'eau. C'est donc avec une certaine anxiété que le commissaire attendait la réponse de son hôte dont la mine s'était crispée. L'homme réfléchissait ou hésitait, en tout cas il observa un long moment de silence, la tête baissée. Enfin, il se décida.

« Je te remercie pour tes paroles pleines de sagesse, Habib. Ibrahim était le soleil de ma vie. Il était l'âme de sa mère. C'est pourquoi elle a atrocement souffert de sa mort. Il est vrai que la famille est sacrée et que ses secrets ne doivent jamais être dévoilés, mais, si c'est pour savoir qui a pris l'âme de mon enfant, je suis prêt à parler. Tu m'as dit que nous serons seuls dans le secret. Je ne te connais pas, mais tu es un homme d'Allah ; c'est pourquoi tu m'inspires confiance. Alors, demande-moi ce que tu veux savoir et, par la grâce du Tout-Puissant, je te répondrai. »

Ouf ! c'était gagné. Habib décroisa puis recroisa ses jambes.

« Merci, vénérable Aghaly. Je sais que Youssef est votre frère, mais que vous ne vous entendez pas bien. Ce qui m'étonne, c'est que son épouse, Leïla, fréquente votre épouse Fatma et vient même lui rendre visite ici. C'est ça que je ne comprends pas. Pourriez-vous m'éclairer là-dessus ? »

Le petit Ahmed entra, servit le thé et s'empressa de disparaître.

« Il est vrai qu'entre mon frère et moi tout ne va pas bien. Mais si son épouse vient voir la mienne, c'est parce que, entre les femmes, les relations sont différentes. Ce qui nous oppose, Youssef et moi, ne les regarde pas, elles n'en font pas un souci. Voilà pourquoi elles continuent à se voir malgré tout. »

Il se tut et sirota son thé. Habib et Haroun firent de même. Le commissaire avait hésité, mais s'était dit finalement « Tant pis » après que son hôte eut vidé son verre. Après son intervention, le vieillard parut plus détendu.

« J'ai bien compris, vénérable Aghaly, continua le commissaire. Est-ce que vous voudrez m'en dire un peu plus sur ce qui vous oppose à votre frère ?

— Oui, fit le vieillard. Youssef et moi, nous sommes les enfants de Hussein dont la bravoure a marqué à jamais l'histoire de notre tribu, les Kel Agad, et que les poètes ont immortalisé. Toute bataille conduite par notre père était gagnée d'avance, car à sa seule vue, aucun ennemi ne pouvait pas ne pas battre en retraite. Les poètes ne chantaient-ils pas qu'il était invulnérable aux flèches et aux balles ? Quel Touareg peut-il prétendre n'avoir pas entendu parler de ce

héros ? Jamais notre père n'avait baissé la tête devant quiconque, jamais il n'avait pardonné à celui qui avait porté atteinte à son nom, au nom de sa famille ou de sa tribu. Oui, c'est de cet homme à nul autre pareil que nous sommes les fils, Youssef et moi. Nous sommes de mères différentes parce que notre père était bigame, mais il nous a élevés dans l'esprit de fraternité, car au-delà de nos personnes, il y a la famille et la tribu. Notre père nous disait souvent : « Le jour où un de mes fils aura fui devant ses devoirs, il aura cessé d'être mon fils. La peur ne doit jamais entrer sous nos tentes. L'honneur des Kel Agad est au-dessus de tout. Restez la main dans la main. Maudit soit celui qui l'oublie ! » Moi, Aghaly, je n'ai aucune raison de rougir, car jamais je n'ai dévié du chemin sur lequel notre père m'a abandonné. Mon père dont je revois encore le corps amaigri, inanimé, sur une natte, sous sa tente, par une froide nuit de janvier. En moi-même, j'ai fait le serment de me montrer toujours digne de l'auteur de mes jours. Voilà pourquoi moi, Aghaly, je suis demeuré attaché à mon demi-frère Youssef, bien que le comportement de ce dernier ne me parût pas toujours modèle. De temps en temps, nous nous rendions visite mutuellement et nous exhortions nos enfants à agir pareillement. Tout alla bien jusqu'au jour où Youssef a décidé de prendre une seconde épouse. Je n'y voyais pas de mal, seulement, celle qu'il s'apprêtait à épouser était une Bella, une esclave noire affranchie. Pourquoi mon demi-frère a-t-il agi ainsi ? Telle est la question à laquelle je n'ai pas encore trouvé de réponse. Quand il m'a mis devant le fait accompli, j'ai conseillé, supplié, menacé Youssef, en vain. Est-ce que la Bella l'avait ensorcelé au point de lui faire oublier le serment que lui avait fait prêter notre père de ne jamais déshonorer leur famille ni notre tribu ? En tout cas, Youssef s'est montré insensible à tous mes arguments susceptibles de lui faire recouvrer la raison. Alors, un jour, fou de colère et de douleur, je suis monté sur mon dromadaire et je me suis rendu au campement de mon frère. C'était à l'heure du repas de midi. J'ai marché droit sur Youssef assis autour du plat de couscous avec ses frères et ses fils. Sans même saluer, j'ai crié : « Honte à toi, Youssef ! Il est dit : si tu ne sais pas où tu vas, regarde d'où tu viens. Tu as oublié la promesse que tu as faite à notre père. Tu as déshonoré notre famille et notre tribu. Honte à toi ! »

J'ai craché à trois reprises sur la tête de Youssef et je suis retourné chez moi, sous le regard stupéfait et indigné de ses fils et de ses frères. Depuis ce jour, une haine insidieuse s'est installée entre nos deux familles. Or un jour, l'épouse Bella a quitté le domicile de Youssef et n'y est plus revenue. Que s'était-il passé ? Nul ne le sait. La rumeur de la grossesse de l'épouse Bella avait même couru, mais on n'en avait aucune preuve. Malgré tout, les relations entre nous ne se sont pas améliorées. Fatma m'a supplié de refaire la paix avec Youssef, mais je ne pouvais pas pardonner à mon frère d'avoir désobéi à notre père et d'avoir couvert notre famille et notre tribu de honte. Nous, nous sommes des nobles, or un noble n'épouse pas son esclave. Voilà pourquoi nous ne nous entendons toujours pas, mon frère et moi. C'est ce secret qu'il y a dans nos familles. »

Aghaly avait parlé avec assurance et aisance, malgré la faiblesse de sa voix, comme s'il récitait une leçon mémorisée à jamais. Il venait de se soulager en se débarrassant du lourd fardeau sous lequel ployait son âme depuis des décennies. Ensuite, il avait soupiré profondément, s'était masqué le visage d'un pan de son boubou et avait même soufflé bruyamment au moment où son petit-fils Ahmed avait apporté les seconds verres de thé et emporté les premiers. Habib laissa le vieillard reprendre ses esprits avant de continuer à l'interroger. En fait, le patriarche venait de frayer une avenue devant le fin limier qui ne comptait pas s'en arrêter là. Il attendit qu'Aghaly commencât à siroter son thé pour lui poser une autre question.

« J'ai parfaitement compris, vénérable Aghaly et je vous remercie de m'avoir révélé un si grand secret. Vous avez tout fait, votre femme et vous, pour que vos fils s'entendent malgré tout, mais ça n'allait pas entre Saïf et Ibrahim. Est-ce que vous savez la raison de leur discorde ?

— Ils s'entendaient pourtant bien, nos enfants. C'est récemment qu'il y a eu des problèmes entre eux. Ils ne m'ont rien expliqué, à moi. C'est mon épouse qui me l'a dit. Je suppose que c'est Leïla qui a dû l'en informer.

— Votre épouse ne vous a pas dit pourquoi ça n'allait pas entre les enfants ?

— Non. Moi, je ne lui ai rien demandé non plus. J'ai pensé que les enfants prenaient le parti de leur père.

— Maintenant, je vais vous dire quelque chose qui peut vous faire mal, très mal. Pour connaître la vérité, je suis obligé de vous poser cette question. Excusez-moi d'avance si ça vous blesse, car telle n'est pas mon intention. Est-ce que vous saviez que votre fils Ibrahim buvait du vin ? »

Curieusement, le vieillard ne fut pas surpris, ni choqué, mais abattu. Il posa sa tête sur ses genoux et demeura dans cette position des minutes durant, respirant par la bouche. Il souffrait. Mal à l'aise lui aussi, Habib décida de lui laisser tout le temps nécessaire pour se remettre de sa douleur. Haroun aussi paraissait gêné. Aghaly finit par se redresser lentement et regarda le commissaire sans animosité. Le vieillard avait les larmes aux yeux. Il parla, mais d'une voix plus faible et en soufflant.

« Oui, je sais ça. C'est ma femme qui me l'a dit, la veille de la mort d'Ibrahim. C'est sans doute Leïla qui le lui avait appris. J'avais mal. J'avais cru que mon cœur allait s'arrêter. Le fils que ma femme adorait qui se mettait à boire de l'alcool comme un mécréant ! Je me demande ce que je lui aurais fait s'il n'était pas mort. Je l'aurais maudit et chassé de chez moi. Il avait fait honte à l'âme de mon père et à toute notre tribu. Mais il est mort. C'est fini.

— Je vais vous révéler un autre secret qui risque de vous faire mal aussi, continua Habib. Est-ce que vous avez appris qu'Ibrahim a mis une fille enceinte, à Diré ? »

Le patriarche ne retint pas ses larmes et pleura comme un enfant en reniflant, le visage couvert de son turban. Il se coucha sur le grabat, se recroquevilla. Le commissaire craignait que ce dernier coup ne l'eût déstabilisé. Alors, comment le faire parler de nouveau, car tout n'avait pas encore été dit ? Quelques minutes plus tard pourtant, Aghaly se releva péniblement, les joues ruisselant de larmes qu'il essuya promptement.

« Vous savez donc tout, dit-il en bégayant. Il a osé faire ça, Ibrahim ! C'est sa mère qui m'a révélé ce secret, la veille de la mort de notre enfant. Je suis sûr que c'est encore Leïla qui l'en a informée. Je

jure que si Ibrahim n'était pas mort, je l'aurais tué de mes mains. Est-ce que tu sais, Habib, que la fille qu'il a engrossée est la petite-fille de la femme Bella que mon frère avait épousée ? Notre fils a donc fait un enfant à sa nièce. À cette nièce qui est la petite-fille d'une de nos esclaves ! Tu imagines la honte dont son acte nous couvre ? Allah sait faire les choses, c'est pourquoi il a retiré à Ibrahim l'âme qu'Il lui avait prêtée. Je suis sûr que mon épouse Fatma non plus n'aurait pas supporté cette trahison de notre fils.

« Je vais te révéler un secret, Habib. Il y a longtemps, Andallah, un de ses grands frères, donc un de mes futurs beaux-frères, encore célibataire, avait engrossé une de leurs esclaves. Un jour, à midi, leur mère était allée, elle-même, lui apporter son plat, parce qu'il avait tellement honte qu'il n'osait plus quitter sa tente. Peu après avoir mangé, sans rien dire, Andallah, avait pris son dromadaire et foncé dans le désert. Alors il y avait cogné sa tête contre un rocher jusqu'à mourir. Non, une trahison des aïeux ne peut pas rester impunie. Aujourd'hui, nous souffrons, Habib, nous souffrons beaucoup, nous les anciens. Le monde n'est plus le monde, or la force réside dans les racines. Tout se défait. Nos enfants nous abandonnent. Le sens de l'honneur s'évanouit. Nos filles empruntent le chemin de la perdition. On ne pense plus qu'à la ville et à l'argent. Le déshonneur deviendra-t-il notre vêtement ? Où sont donc les Touaregs ? »

Le vieillard se tut, l'air profondément attristé, puis il s'adressa d'une voix à peine audible à Haroun qui se contenta de dire « toilettes », pour expliquer au commissaire qu'il allait l'aider à se rendre aux toilettes. Resté seul, Habib hochait la tête, sûr d'avoir résolu le mystère. Le petit Ahmed entra et lui offrit du thé. Le commissaire lui prit la main et lui caressa la tête, car il avait le sentiment qu'il lui avait été envoyé par un esprit au moment opportun, lui, si rationnel dans sa démarche. « Dis-moi, Ahmed, l'autre jour, quand ton oncle Ibrahim était là, le matin, avant son départ, c'est toi qui lui as donné du thé ?

— Oui, c'est bien moi, répondit le garçon avec fierté.

— Tu l'as servi avant tout le monde ?

— Non, après tout le monde. C'est ce que ma grand-mère m'a

demandé.

— Ton oncle a aimé le thé que tu as fait ?

— Oh oui, mon oncle Ibrahim était très content. Il a dit que le thé était bien sucré et sentait bon. Il m'a même félicité et a promis de m'apporter un joli cadeau.

— Tu avais mis de la menthe là-dedans ?

— Non, il n'y avait plus de menthe, mais oncle Ibrahim a dit que le thé sentait bon.

— Bravo ! Je suis sûr que ta grand-mère a mis beaucoup plus de sucre dans le verre d'Ibrahim

— Je l'ai vu ajouter quelque chose qui était dans un bout de tissu. Je ne sais pas si c'était du sucre.

— Et où est ce bout de tissu ?

— Grand-mère l'a mis sous son lit.

— Tu peux me l'apporter ? Je veux en mettre dans mon thé. Cache-le à ta grand-mère.

— Grand-mère dort depuis longtemps, le rassura le garçon. »

Il partit en courant et revint peu après avec l'objet. Le commissaire lui demanda s'il pouvait le garder en lui faisant croire qu'il aimait beaucoup ce « sucre ». L'enfant y consentit avec joie et fierté. Habib savait que sa méthode était à la limite de la légalité, mais il ne s'embarrassa pas de scrupule. Il osa même donner une pièce au garçon pour le récompenser. Fou de joie, celui-ci s'en alla après avoir ramassé les verres vides, sans demander son reste.

Haroun ramena Aghaly et l'aida à se rasseoir. Ils se mirent à siroter le thé ; le commissaire aussi, encore avec quelque hésitation cependant. Ensuite, Habib demanda au vieillard s'il pouvait rencontrer son épouse pour s'entretenir brièvement avec elle, mais la réponse fut négative.

« Pourquoi non ? s'étonna le policier.

— Parce qu'elle ne parlera plus. Mon épouse vient de rendre son âme à Allah. Mes frères sont allés porter la funeste nouvelle à nos parents et alliés, mais je n'ai pas le courage d'en informer les femmes et Rhissa. Ils n'en savent encore rien. Elle m'a abandonné. Je m'y attendais, mais je suis seul, trop seul maintenant. Qu'allons-nous

devenir ? La femme est le sang de la famille. »

D'une main tremblante, il tira de sa poche une feuille de papier qu'il donna au commissaire. « C'est elle qui l'a écrit. Vous, vous êtes instruit, prenez-le et priez pour le repos de son âme. »

Fort ému, Habib présenta ses condoléances au vieillard. Celui-ci se coucha de tout son long sur le grabat, se voila la face et se mit à sangloter comme un enfant. N'en pouvant plus, le commissaire fit signe à Haroun et ils quittèrent la tente. Il pensa que seule la mort de son épouse avait délié la langue d'Aghaly ; désormais isolé et déboussolé, le vieillard avait besoin de s'épancher pour supporter son chagrin.

Le convoi allait se mettre en route pour Tombouctou quand Ahmed lança à son père Rhissa, venu dire adieu à ses hôtes : « Je n'aime plus grand-mère, je lui parle, mais elle refuse de me répondre. » « Allons-y », s'empessa d'ordonner Habib à son équipe pour ne pas assister au drame de Rhissa découvrant la mort de sa mère. Le convoi s'ébranla.

Le commissaire informa discrètement Touré qu'il connaissait à présent le criminel mais qu'il lui donnerait des précisions ultérieurement. Il précisa qu'il n'était donc plus nécessaire de se rendre chez Youssef.

Il n'y avait pas de doute pour Habib : Fatma walette Sidi-Mohamed avait assassiné Ibrahim, son enfant préféré, comme sa mère des années auparavant son fils Andallah, en le droguant avec des plantes qui l'avaient poussé à se suicider. La substance mélangée au thé d'Ibrahim avait pour effet de provoquer une exaltation suivie d'une profonde dépression conduisant à un acte suicidaire violent. C'est ainsi qu'Ibrahim avait mis fin à sa vie, comme son oncle des décennies plus tôt, en se cognant la tête contre l'arbre d'abord, ensuite avec une pierre, d'où ses empreintes sur cet objet ensanglanté. Le scénario envisagé par Guillaume, dès le début de l'enquête, était donc le bon, à la seule différence -essentielle— que c'était la main d'Ibrahim et non de quelqu'un d'autre qui avait perpétré l'acte. Si, après avoir hésité, Habib s'était décidé finalement à boire le thé d'Ahmed, susceptible de contenir de la drogue, c'était parce qu'il avait pensé que Fatma n'avait

aucune raison de tuer aveuglément des inconnus et que seul lui importait l'honneur de sa famille.

L'effet de la drogue était presque immédiat, si l'on se référait à la rapidité avec laquelle il avait agi sur les deux victimes. Pour Habib, toutes les preuves étaient à présent réunies. La substance ingurgitée par Ibrahim avait effectivement les caractéristiques essentielles de la cocaïne, mais le petit Hamed avait signalé que son oncle avait trouvé le thé particulièrement délicieux, or la cocaïne a un goût amer. Si le garçon n'y avait pas ajouté de menthe, d'où provenait l'odeur agréable dont s'était réjoui Ibrahim ? Une analyse de la poudre était donc nécessaire pour en déterminer la composition, mais il serait extrêmement difficile de connaître la plante -ou les plantes— dont elle provenait, car Fatma avait probablement transmis le secret qu'elle avait hérité de sa mère à une de ses filles, qui ne trahirait jamais son serment de discrétion absolue. Quand il aurait grandi, le petit-fils Ahmed finirait par découvrir l'horreur du geste de sa grand-mère, mais n'en parlerait jamais. Et le pauvre bébé à naître d'Ibrahim serait le fils de personne, la malédiction incarnée.

Ainsi, le secret de la fin d'Ibrahim demeurerait absolu. Du reste, officiellement, comme l'assassin était mort, l'affaire était bouclée, parce qu'il n'y aurait pas de poursuites, le petit Ahmed, lui, n'étant qu'un enfant innocent instrumentalisé par sa grand-mère. Habib était convaincu également que le chef de famille, en voyant les blessures à la tête de son fils Ibrahim, avait fait le lien entre sa mort et celle de son oncle maternel. Il avait dû seulement soupçonner son épouse d'être l'auteur de cet acte macabre, parce que Fatma ne lui avait certainement jamais parlé de l'arme du crime, un secret familial ne concernant pas le mari qui ignorait aussi que si Andallah s'était suicidé, c'était parce que sa mère avait mis de la drogue dans le repas qu'elle lui avait apporté sous sa tente. Seulement, pour l'honneur des siens et l'amour de celle qui avait partagé sa vie, le vieillard emporterait ce doute dans sa tombe.

Dans ces conditions, fallait-il tout révéler à Touré ? Le commissaire hésitait, même s'il était convaincu que le chef de la police de Tombouctou n'oserait jamais prendre le risque de braquer des familles

Touaregs et, peut-être même, les notables, contre lui-même, car il ne pourrait jamais les convaincre de la culpabilité de Fatma. En outre, un homme digne ne salit pas la mémoire d'un défunt. Lui, Habib, donnerait son rapport à sa hiérarchie, mais il était déjà certain qu'aucune fuite ne serait à craindre, dans la mesure où, du moment que la main des islamistes n'était pas derrière ces affaires, elles perdaient du coup tout intérêt.

Au loin, un autre convoi de dromadaires semblait se diriger vers le campement. Touré expliqua à Habib que c'était une délégation de notables, qui allaient sans doute s'informer auprès d'Aghaly. « Alors, pensa le commissaire, l'affaire est définitivement enterrée. » En effet, la mort de Fatma mettait fin à tout projet d'enquête d'un quelconque marabout-devin, car Aghaly, soucieux de protéger l'honneur familial, s'empresserait de rassurer les imams et notables qu'il n'y aurait pas de conflit entre son frère et lui. En un sens, c'était tant mieux, parce qu'aucun innocent ne risquait d'être désigné à la vindicte populaire. Habib se dit qu'on pouvait parier déjà qu'Ibrahim Ag Aghaly serait déclaré victime de mauvais génies.

Tirant de sa poche la feuille de papier que lui avait offerte Aghaly, le commissaire la tendit à Haroun en lui demandant de traduire le texte écrit dans un alphabet que lui, Habib, ne connaissait pas. C'était le tfinagh.

« C'est parti », dit le jeune Touareg après une rapide lecture silencieuse.

*Fatigué d'avoir couru toute la journée dans le ciel infini,
Le soleil se hâte vers l'horizon où l'attend sa couche.
Sautillant de joie, la lune se lève de son grabat
Et se pavane dans le domaine du soleil.
Mais, reposé, le soleil surgira de nouveau et la lune s'en ira honteuse.
Si l'oiseau perd ses ailes que lui reste-t-il ?
Si l'arbre perd ses feuilles à quoi sert-il ?
Le vent a beau souffler peut-il emporter tout le sable du désert ?
Si le dromadaire décide de s'en aller pour toujours,
Que deviendra le Touareg ?*

*Si la terre décide d'avaler tout son sel lui-même,
Que deviendront les hommes ?
L'enfant n'est pas le père ;
Le père n'est pas l'enfant ;
Le mari n'est pas la femme ;
La femme n'est pas le mari ;
Toute créature est unique, sortie de la main d'Allah,
Quand viendra l'heure, toute créature s'en ira dans le royaume d'Allah.
Que nul ne pleure l'âme qui s'envole,
Car c'est Allah Qui l'a rappelée.*

« Fatma était quand même une vraie poétesse. Ce poème a tout l'air d'un testament. Quel triste sort ! », se dit Habib en rempochant le document.

CHAPITRE XIII

À l'hôtel Al Farouk, le commissaire Habib avait invité son adjoint dans sa chambre pour l'informer de l'issue de l'enquête, parce qu'il sentait le jeune homme troublé. Il supposait que l'effondrement des hypothèses, les unes après les autres, avait quelque peu déstabilisé son collaborateur, parce qu'il ignorait que ce dernier se croyait aussi, depuis la veille, porteur de la grande solution. Sosso demeura bouche bée, car jamais, l'idée que la vieille Fatma, cette mère tant attachée à ses enfants, cette poétesse de grand talent et cette spécialiste de la médecine naturelle, pouvait avoir une âme d'assassin, surtout d'assassin de l'enfant qu'elle chérissait le plus, ne lui avait effleuré l'esprit. Il n'avait certes pas eu l'occasion de la rencontrer, mais jamais personne ne lui avait dit du mal d'elle. Hélas, il fallait recouvrer ses esprits : la démonstration du commissaire était tellement solide que le jeune policier ne pouvait que se rendre à l'évidence : la piste Gérard ne tenait plus.

« Je sais que tu es surpris que Fatma soit la coupable, continua Habib qui semblait avoir lu dans les pensées de son adjoint, mais il faut que je te précise certaines choses. Cette femme, qu'aucun de nous n'a pourtant vue, avait une image séduisante : elle était une poétesse remarquable, l'héritière et la gardienne du savoir de ses ancêtres, une épouse et une mère au grand cœur. Ce sont des qualités qui poussent l'enquêteur à refuser même d'imaginer qu'un tel individu soit susceptible de se mal comporter. C'est là le piège, car les qualités de l'individu peuvent devenir l'aiguillon qui le pousse sur des chemins insoupçonnables. L'intelligence, le savoir, et la grandeur d'âme de Fatma walette Sidi-Mohamed l'ont conduite à être la gardienne de l'héritage ancestral. Ainsi pour elle, cette fonction était comme une foi. Voilà pourquoi, rien ni personne n'était au-dessus de la volonté des ancêtres, pas même son propre enfant.

« Elle adorait Ibrahim, je pense qu'elle l'a tué aussi par amour. Elle se savait condamnée et souffrait de devoir abandonner son fils qui, après ses fautes, était voué à vivre dans le mépris des siens, donc dans la souffrance. Voilà pourquoi elle avait choisi de l'avoir avec elle pour toujours. Je n'exclus même pas l'hypothèse d'un suicide de la vieille femme. Evidemment, il est hors de question de vérifier quoi que ce soit, parce que jamais les Touaregs n'admettraient qu'on touche à son corps.

« Aghaly aussi m'a avoué que si la mort n'avait pas emporté Ibrahim, lui-même se serait chargé de le lui donner. C'est dire que c'est l'esprit de toute une génération finissante qui se manifeste dans le geste de Fatma. Le monde avance sur des routes imprévues, les anciens refusent cette réalité, parce que l'homme n'aime pas mourir. Cette situation est encore plus pénible pour les ethnies minoritaires, qui éprouvent le sentiment que l'heure de la fin a sonné.

« En vérité, au cours de cette enquête, j'ai connu des moments de doute, presque de découragement, car je me suis dit parfois qu'il était impossible de découvrir l'origine de la drogue consommée par Ibrahim. Franchement, j'avais soupçonné Gérard d'avoir un autre visage, d'avoir joué un rôle plus important qu'il ne le laissait voir, et j'étais prêt à orienter les investigations dans ce sens. Seulement, quelques autres indices ont retenu mon attention. Rhissa m'a affirmé que son frère était plus exubérant que d'habitude le jour de sa mort ; ensuite, si Ibrahim s'était suicidé sous l'effet de la drogue, il ne pouvait l'avoir consommée qu'entre le campement et le lieu de sa mort. En me remémorant le savoir de Fatma en phytothérapie, comment les notables dogons avaient commandité la mort de leurs enfants, et la place primordiale qu'occupe la femme dans la famille Touareg -souviens-toi que l'ancêtre de référence des Touareg est Tin Hinan, une femme— je me suis posé une question osée : et si c'était Fatma qui avait mis fin aux jours de son enfant chéri ? Je ne t'en ai pas parlé, parce que tu m'aurais difficilement cru, d'autant plus que je n'avais pas de preuve, mais une intuition. Saïdou nous a dit avoir révélé à la tante d'Ibrahim, à Diré, que son neveu avait fait un enfant hors mariage à Khaïra. Qui était cette fille, métisse d'une blanche et

d'un noir, mais d'origine douteuse ? Etait-elle considérée par la famille d'Aghaly comme digne d'être des leurs ? Il me fallait une réponse à cette question. Ensuite, Alhadi voulait tuer Gérard qu'il accusait d'avoir incité Ibrahim à boire de l'alcool. Forcément, Leïla, l'épouse de Youssef, avait été informée de tout et, comme elle était en bons termes avec Fatma, je me suis dit qu'elle avait tout raconté à cette dernière. Voilà pourquoi j'étais convaincu que Fatma, qui avait la réputation d'être intransigeante dès qu'il s'agissait de l'honneur familial, pouvait s'être servi du petit Ahmed pour droguer son enfant avec qui elle voulait disparaître pour que la honte ne s'installe jamais parmi les siens.

« Je dois quand même avouer que mon pari était risqué et que le hasard m'a aidé. Ce que je vais dire est cynique, mais c'est la vérité : si la mort de Fatma n'avait pas désarçonné Aghaly, jamais il ne m'aurait fait les révélations indispensables et ne m'aurait permis de rencontrer son épouse vivante. Alors, n'ayant aucun moyen de pression sur lui, je me serais rabattu sur Gérard, et ç'aurait été l'échec. Le gouverneur et les notables auraient eu beau jeu de me déclarer incompetent et de nous faire retourner à Bamako. Donc, souviens-toi que même les policiers ont parfois besoin de chance.

« Voilà, mon petit Sosso. Surtout, que je ne te fasse pas douter de toi-même. Ce que je t'explique ne prouve nullement que je suis meilleur policier que toi, mais tout simplement, je te l'ai déjà dit, que j'ai plus d'expérience. L'expérience, c'est aussi le temps, et le temps passe pour toi aussi. Si tu n'avais pas été ici, nous ne serions pas parvenus à ce résultat, en tout cas pas aussi rapidement. Les risques que tu a pris avec Guillaume ont été d'un apport précieux. Tu m'as caché que tu avais été blessé, mais je m'en suis rendu compte. Tu as donc versé ton sang pour notre succès, et ça, je ne l'oublierai pas. C'est pour toutes ces raisons que je suis convaincu que la Brigade criminelle sera en de bonnes mains après mon départ. »

Le commissaire posa tendrement sa main à l'épaule de son adjoint tellement ému qu'il n'osait relever la tête, peut-être pour ne pas montrer ses larmes qu'il se hâta d'essuyer.

« Allons, capitaine, plaisanta Habib, l'heure est une religion pour les

militaires. On descend donc manger rapidement, puis direction aéroport où leur avion nous attend. Va donc chercher ta valise et reviens donner un coup de main au vieux Habib.

— Merci, chef, dit Sosso en se levant, avec un sourire d'enfant. »

Habib lui donna de petites tapes dans le dos.

Sosso regagna sa chambre, s'assit sur le lit, abasourdi et quelque peu déçu par l'issue de l'enquête, bien qu'encore charmé par l'intelligence et le professionnalisme du commissaire Habib. Il se demandait pourquoi l'hypothèse d'une piste d'investigation tournant autour de Gérard s'était imposée à lui et à Guillaume. Certes, l'apparente impasse dans laquelle se trouvait l'enquête et des indices troublants les incitaient à trouver coûte que coûte une autre hypothèse, mais pourquoi n'avait-il pas, lui Sosso, envisagé un seul instant de chercher la solution chez Aghaly, alors que tous les indices qui avaient guidé son chef lui étaient connus ? Sans doute, comme Habib venait de le lui dire, manquait-il encore d'expérience. Le désarroi dans lequel il était plongé l'avait fragilisé, le prédisposant à s'agripper à la première bouée de sauvetage qui se présentait. Voilà pourquoi la découverte brutale d'une facette insoupçonnée de Gérard avait agi sur lui comme un puissant phare de voiture qui éblouit et fait perdre le nord un instant. Si Habib n'avait pas pensé autrement et si la piste Gérard avait été empruntée, le fiasco aurait effectivement été total.

Cependant, Sosso avait pris une décision : Gérard serait inscrit sur la liste des suspects à surveiller de près par la Brigade des stupéfiants.

Non sans une certaine amertume, l'adjoint du commissaire Habib venait quand même de franchir un pas important dans sa maturation professionnelle : désormais, dans toute enquête, il se méfierait de ses propres sentiments, parce que son erreur provenait aussi effectivement de l'admiration et du respect que lui avait inspiré la personnalité de Fatma walette Sidi-Mohamed.

Après avoir bouclé sa valise, il se hâta d'aller informer rapidement Guillaume que le commissaire Habib affirmait avoir résolu le mystère de la mort d'Ibrahim et que le départ pour Bamako était confirmé, en lui promettant plus de détails ultérieurement. Guillaume accusa le

coup sur-le-champ, déçu que leur hypothèse eût été invalidée, mais revint vite de sa déception, car l'idée qu'il n'allait plus devoir s'attaquer à son compatriote le soulageait, en vérité.

Sosso téléphona ensuite à Gérard pour l'inviter à ne plus tarder à les rejoindre, puis, après avoir déposé son bagage à la réception, il alla donner un coup de main à son chef qui était encombré d'une grosse valise.

Il était midi trente. La réception de l'hôtel était particulièrement animée. Les employés bavardaient à haute voix, riaient sans retenue. Probablement, le jeune Touareg qui se tenait devant eux, en boubou bleu, une épée à la taille et la tête couverte d'un turban extravagant, n'était pas étranger à cette agitation, indécente dans un hôtel de cette qualité.

Sosso confia la valise à un employé hilare et suivit le commissaire Habib en direction du restaurant quand le jeune Touareg se tourna vers lui. « Guillaume ! », s'exclama le capitaine. Eh oui, c'était bien notre spécialiste de la lutte anti-terroriste qui s'était déguisé en Touareg. Il se jeta dans les bras de son copain et, ensemble, ils se mirent à danser comme les bouchers. Un employé entonna une chanson et ses collègues improvisèrent aussitôt un orchestre en tapant des mains. Bientôt, d'ailleurs, ils se mirent également à danser. Assis à la table, le commissaire riait, heureux. Toujours enlacés, les deux jeunes policiers se dirigèrent vers la table du chef, provoquant un grand éclat de rires et d'applaudissements. « Il ne s'appelle plus Guillaume, lança un employé, nous l'avons baptisé Sidi-Mohamed ! »

Quand ses jeunes collaborateurs furent enfin revenus sur terre, Habib se moqua de Guillaume. « Mon pauvre, tu étais venu pour arrêter des terroristes, non seulement tu retournes les mains vides, mais en plus séduit par Tombouctou. Que vas-tu donc écrire dans ton rapport ?

— Oh, répliqua Guillaume, j'écirai : pas de terroriste du tout. Point final. Ce sera sans doute le rapport le plus court de tous les temps. Je sais que mon patron sera terriblement déçu, parce qu'il attend des résultats. Mais je ne peux pas en inventer. »

Habib, amusé, protesta cependant.

« Je ne suis pas tout à fait d'accord avec toi, Guillaume. Tu ne peux pas conclure de ton séjour qu'il n'y a pas de terroriste du tout, mais plutôt que l'affaire sur laquelle tu as enquêté ne relève pas du terrorisme. Le terrorisme est potentiellement partout, même sur les Champs Elysée. Il est vrai que Tombouctou est un terrain très fertile pour l'implantation du terrorisme islamiste. Donc, aucune hypothèse n'est à exclure. De toute façon, nous en reparlerons quand nous serons de retour à Bamako. Il faut que je te donne des informations dont tu ne disposes pas.

— Mais l'assassin est arrêté, je suppose, demanda Guillaume désireux d'en savoir plus que les bribes de renseignements que lui avait confiées précipitamment Sosso.

— Oui, et non. C'est la mère Fatma qui est l'assassin, mais elle n'a pas été arrêtée, parce qu'elle vient de mourir. Nous en reparlerons plus tard.

— Incroyable ! » s'exclama le jeune Français qui demeura bouche bée, le commissaire lui ayant fait signe de ne pas aller plus loin en posant son doigt sur ses lèvres.

Et voilà Flytox venu prendre les commandes, toujours importuné par les moustiques du diable, mais il avait cessé d'être une vedette et laissa les jeunes policiers presque indifférents. Habib passa une commande identique pour quatre.

C'est alors qu'apparut Gérard, tenant sa valise et un document, un sourire radieux aux lèvres. À la surprise de ses compagnons, il se mit à danser du rap. Habib était sans doute le seul perplexe, car, n'ayant pas été au Vent de sable, il n'eût jamais imaginé que ce garçon si calme, si réservé, si mystérieux aussi, pût se laisser aller ainsi dans un restaurant, sous le regard de quelques clients amusés.

« C'est le marabout-devin qui a travaillé notre pauvre ami », plaisanta adroitement Guillaume.

Jouant le jeu, Sosso enlaça Gérard et le fit asseoir.

« Il y a un problème, Gérard ? » interrogea le commissaire.

Pour toute réponse, le jeune homme ouvrit le document qu'il tenait en chantonnant : « Ça y est, je l'ai finie, la maquette de mon livre sur

Tombouctou. » Habib le lui prit, le feuilleta rapidement. « Bravo, Guillaume, ça va faire un bouquin formidable. Les photos et la mise en page sont impressionnantes. Je suppose que pour le texte, c'est pareil. Bravo ! » Sosso et Guillaume s'empressèrent à leur tour de consulter la maquette et ne cachèrent pas leur admiration. Seulement, Guillaume s'écria soudain : « Mais, c'est moi, ça ! », en désignant une photo. Effectivement, c'était une scène de la danse des bouchers où l'on voyait le policier français dans une posture extravagante, coiffé d'un bonnet garni de cornes de bœuf et vêtu d'une chemise sans manche ornée d'abats.

« Rassure-toi, Guillaume, on ne distingue pas ton visage. C'est pourquoi j'ai retenu la photo.

— Tu y étais alors ?

— Bien sûr ! mais, je me suis caché pour que vous ne me voyiez pas.

— Sale espion ! lui asséna Sosso, Tu veux dénoncer Sidi-Mohamed.

— Oh ! s'exclama Gérard, je n'avais même pas fait attention à son look tellement il a l'air d'un Touareg ! Sidi-Mohamed ! »

On rit à gorge déployée, à tel point que le pauvre serviteur dut patienter pour faire son travail. Oui, Sosso et Guillaume étaient d'excellents comédiens, ils ne seraient jamais que deux à partager le secret de la veille.

Sur les instructions du chef, il fallut manger rapidement, l'heure du départ approchait. Heureusement, car Touré apparut bientôt.

« Alors, on lève l'ancre », ordonna le commissaire Habib qui, se tournant vers Sosso, ajouta d'une voix faussement émue : « Hélas, le pauvre Sosso ne verra malheureusement pas le Lac Débo, sauf à travers les nuages. Peut-être.

— Qui dort dîne. Je lui ai quand même fait faire le tour des prestigieux monuments de Tombouctou. Ce n'est déjà pas mal. N'est-ce pas, mon pauvre moustique dormeur ? », se moqua Guillaume en titillant son copain, sincèrement déçu.

Au moment où ils récupéraient leurs bagages, le gérant dit à Habib : « Commissaire, nous avons été très, très heureux de vous accueillir. Vous voudrez bien accepter ces cadeaux de l'hôtel. » C'étaient quatre paires de chaussures de fabrication locale, des sandales en cuir de

couleur rouge, jaune et verte. Ce fut alors un brouhaha de remerciements, de rires et de bénédictions.

Tout le monde ayant pris place dans le 4x4, la voiture démarra. Direction aéroport de Tombouctou.

merci à vous
pour cette lecture

toujours plus de littérature sur
publie.net

- [En route pour Tombouctou](#)
- [Crédits](#)
- [CHAPITRE I](#)
- [CHAPITRE II](#)
- [CHAPITRE III](#)
- [CHAPITRE IV](#)
- [CHAPITRE V](#)
- [CHAPITRE VI](#)
- [CHAPITRE VII](#)
- [CHAPITRE VIII](#)
- [CHAPITRE IX](#)
- [CHAPITRE X](#)
- [CHAPITRE XI](#)
- [CHAPITRE XII](#)
- [CHAPITRE XIII](#)